

La besace d’amour

Jean Féron

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Le Mendiant

— Vive la Reine !

— Vive Languedoc !

— Vive Royal-Roussillon !

Sous une tempête de vivats, de cris, de clameurs joyeuses, trois régiments défilaient, bannières déployées, tambour battant… Et la tourbe, pressée dans les rues de la ville, rugissait encore balançant des chapeaux, des bâtons, toutes espèces d'objets :

— Vive le Roi !

— Sus aux Anglais !

— Vive le seigneur de Saint-Véran !

Des voix plus sonores, plus jeunes, plus heureuses, ajoutaient :

— Vive Madame de Pompadour !

Et parmi tous ces vivats, dans le bruit des cliquetis d'épées, des crépitements de mousqueterie, des appels sonores des clairons, dans le roulement de tambours, et alors que le canon venait de tonner en signe d'allégresse d'un bastion qui protégeait le Château Saint-Louis, une voix s'éleva tout à coup de la masse enthousiaste du peuple… une voix mâle, sonore, audacieuse… et

cette voix monta dans l'espace, retentit âprement et domina tous les bruits… Cette voix venait de clamer :

— À bas la Pompadour !…

Durant une seconde, un silence relatif régna sur la cité en liesse, dans les regards heureux une lueur de crainte brilla, puis ces regards essayèrent de découvrir dans cette masse compacte de peuple l'audacieux, le téméraire qui avait lancé un tel cri.

Mais déjà des fifres et des tambours retentissaient de leur musique guerrière, et déjà d'autres vivats s'élançaient dans l'atmosphère ensoleillée :

— Vive les braves de la Sarre !

Un bataillon du régiment de la Sarre venait d'apparaître, fanions au vent, défilait devant le Château Saint-Louis, puis par la rue Buade gagnait la côte abrupte des Fortifications pour aller s'engouffrer dans le dédale des ruelles tortueuses de la Basse-Ville qui aboutissaient au Quai de la Reine, où s'alignaient déjà les bataillons des Royal-Roussillon, Languedoc et la Reine. Là balancés doucement par la marée montante, deux navires appareillaient. Sur ces navires ces beaux soldats de France allaient s'embarquer pour la ville de Montréal, et, de là, se diriger vers les frontières de la Nouvelle-France, du côté des grands lacs, que les Anglo-américains menaçaient d'envahir. Ces soldats s'en allaient fièrement défendre le grand domaine du roi de France, la belle patrie des Canadiens.

Et le peuple tout confiant en ces guerriers rayonnants des glorieuses campagnes dont le sol européen gardait encore le grand souvenir, oui, le peuple de la Nouvelle-France, confiant en ces su-

perbes soldats que le roi venait d'envoyer à son secours, se réjouissait… Il acclamait ces valeureux combattants qui semblaient porter avec eux le symbole de la victoire… il les accompagnait jusqu'aux navires qui les emmèneraient loin de Québec !

Le peuple… oui ! mais pas tout le peuple ! pas tout le peuple non plus se réjouissait ! Çà et là il y avait des murmures, des balbutiements de colère, des regards chargés de haine et de vengeance ! Non… il n'y avait pas là que des heureux, il y avait des misérables, il y avait des malheureux ! Et il y en avait un peu partout ! Il y en avait devant le Château Saint-Louis : ceux-là regardaient, le front sombre, les dents serrées, la foule de brillants gentilshommes et d'officiers qui allaient suivre tantôt les régiments qui avaient défilé devant eux et s'embarquer également sur les navires qui hissaient leurs voiles. Et parmi ces officiers-gentilshommes, tous choisis par le roi Louis XV pour venir défendre contre l'ennemi son beau domaine de la Nouvelle-France, on remarquait le marquis de Montcalm, seigneur de Saint-Véran, le brave chevalier de Lévis, M. de Bourlamaque, le capitaine de Bougainville, le sieur des Combles, Pouchot, La Rochebaucour, et quantité d'autres, tous parés de riches habits, tous portant fièrement l'épée !

Au delà de ce groupe ruisselant, les dominant sur une terrasse du Château tout enguirlandée et toute fleurie, et sous des auvents qui interceptaient les rayons brûlants d'un soleil de mai se tenait un groupe de dames de la société, somptueusement vêtues de dentelles claires, princièrement parées de bijoux précieux, galamment entourées de gentilshommes et de notables de la cité de Québec. Parmi ces notables le peuple pouvait remarquer la prétentieuse attitude de Monsieur Bigot, intendant-royal de la Nou-

velle-France. Et ces dames éclatantes de beauté, ces gentilshommes en grand habit de gala, ces notables hautement respectés exprimaient par des éclats de rire sonores la joie qui les animait.

Plus loin, sur la place de la Cathédrale, d'autre peuple, par groupes, discutait à voix basse et une sourde animation. De ces groupes partaient ces propos :

— Que le roi, au lieu de soldats fantasques, d'officiers de fortune, de gentilshommes ruinés n'envoie-t-il des gibets et des bourreaux pour pendre toute cette charogne titrée et chamarrée qui empeste notre pays… toutes ces larves immondes qui sucent le meilleur de notre sang !

— Pourquoi laisse-t-on, si tant est qu'on nous aime, comme se plaît à dire le Bien-Aimé, ce gueux de Bigot ruiner le pays entier pour s'enrichir, lui et ses rats d'égout !

— Qu'a-t-on besoin en notre ville paisible de cet aventurier Baron de Loisel, qui cherche à nous écraser de son mépris !

— Pourquoi le roi — s'il est roi et maître — se laisse-t-il conduire pas une gueuse de femme sans vertu et sans honneur !

— Il faut que cela change !

— Plus de Bigot !

— Plus de Pompadour !

— Plus de Loisel !

— Plus de Varin !

— Plus de Cadet !

— Nous voulons justice !

Les groupes se pressaient les uns sur les autres et des poings crispés se tendaient vers le ciel radieux comme pour le prendre à témoin des injustices souffertes.

Au pied de la ville, vers la rue Sault-au-Matelot, d'autre peuple encore s'assemblait.

Là, devant une auberge et juché sur un tonneau, un jeune homme haranguait. Il était vêtu d'une soutanelle noire qui lui donnait un air de dignité. De haute taille, mince, souple, la bouche fine, les yeux ardents, le front haut et intelligent, d'un geste presque foudroyant, d'une parole enivrante et claire qui retentissait comme un clairon, il imposait, il soulevait…

— Courons au Château, protestons auprès de Monsieur de Montcalm pour qu'il emporte ces protestations auprès de Monsieur de Vaudreuil… nous avons trop souffert !

Le peuple grondait autour de lui…

Une voix rude cria :

— Conduis-nous, Jean Vaucourt !

Et ce jeune homme et ce peuple se mirent en marche d'un pas rapide, accéléré au fur et à mesure… On eût juré qu'ils allaient escalader la Haute-Ville, l'envahir, l'emporter sans coup férir, tel un ouragan qui passe, gronde, brise, s'enfuit vers d'autres horizons.

. . . . . .

On remarquait sur la rue Buade l'enseigne d'une auberge qui représentait, par une peinture un peu grossière, une déesse élevant vers le ciel une coupe remplie d'une liqueur vermeille ; sous les pieds de la déesse, qui semblait se dresser sur un roc environné d'une eau moutonneuse, on lisait cette inscription en grosses lettres d'or :

« Aux dieux de l'Olympe ! »

Et cette enseigne bizarre, lorsque le vent s'engouffrait dans la rue Buade, se balançait capricieusement au-dessus de la rue. Quant à l'auberge, on l'appelait simplement L'OLYMPE.

La devanture de cette auberge était faite en forme de véranda, et des tables et des sièges y étaient disposés pour recevoir les passants qui désiraient ou se rafraîchir ou se fortifier.

Pendant que défilaient les bataillons du roi, pendant que le peuple acclamait ou grondait, pendant que gentilshommes et dames laissaient éclater leur joie, devant l'auberge de L'OLYMPE, assis aux tables de la véranda, de jeunes officiers de la maison de M. de Vaudreuil et des cadets de la maison de Monsieur Bigot buvaient largement le vin de France, tout en discourant à voix retentissante, tout en riant aux plus grands éclats.

Le dernier bataillon, celui de la Sarre, venait de passer.

— Eh ! de Loys, dit un officier à un jeune seigneur à cheveux blonds, bouclés et parfumés, aux mains fines et blanches comme celles d'une femme, à l'attitude fière et dédaigneuse et qui pérorait avec importance, — que ne donnerais-tu pour commander des soldats comme ceux-ci ?

— Mon cher de Coulevent, je ne donnerais pas un denier !

— Pas un denier !

— Non pas le moindre… attendu que, présentement, je ne désire nullement commander des soldats, fussent-ils des soldats de César !

— Oh ! oh ! fit le jeune officier, que le jeune seigneur avait appelé de Coulevent, qui eût pensé que M. le vicomte de Loys n'aurait plus de goût pour les grands soldats de France !

— Quoi ! de Coulevent, répliqua un autre avec une légère ironie, ne savons-nous pas que le sang de notre ami de Loys se refroidit !

Le jeune seigneur se contenta de sourire avec un air entendu.

— Bah ! s'écria un autre, on voit bien que vous ne connaissez pas de Loys !

— Si clama un cadet de la maison de M. Bigot, on connaît de Loys pour un brave !

— Par Notre-Dame ! répliqua de Loys avec orgueil, voilà bien la vraie vérité !

— Et si, présentement, continua le cadet, le vicomte de Loys ne désire pas faire la guerre aux Anglais, c'est pour le motif plus réjouissant de faire la guerre aux amoureux de…

— Bravo lança une voix forte parmi les cadets.

— Buvons à l'amour ! clama un gentilhomme de la maison de M. de Vaudreuil.

— À la déesse du Château !

— Ô Bourgogne !

— Ô Nectar !

Il y eut éclats de rire formidables, des chocs de cristal, des lampées énormes de vin rutilant, puis un autre cadet, grimpant d'un bond sur un tonneau, jeta en levant sa coupe vide :

— Buvons à la belle Marguerite de Loisel !

— Silence ! commanda de Loys avec un regard sévère au cadet imprudent.

— Pardon ! monsieur le vicomte, dit le cadet un peu confus… je ne pouvais m'imaginer…

— C'est bon ! dit rudement de Loys. Messieurs ajouta-t-il aussitôt, afin qu'on n'eût pas le temps de deviner les sentiments intimes qui l'agitaient depuis que le fâcheux cadet avait porté la santé de Marguerite de Loisel, nous allons boire à présent…

Il fut interrompu par un son de huées qui partaient d'une ruelle à quelques pas de là, puis aux huées se mêlèrent des cris de colère, des vociférations. Et soudain de la ruelle une troupe de peuple agité, courant presque, hurlant, dévala dans la rue Buade et du côté de l'auberge du côté du Château Saint-Louis.

— Hé ! par le diable ! cria de Coulevent, que signifie ce flux ?

— Et ce reflux ? ajouta un autre en éclatant de rire.

— Pardieu ! cria un cadet, c'est du peuple qui se soulève !

Tous les gentilshommes et officiers déposèrent vivement leurs coupes, posèrent la main sur la garde de leurs épées et dirigèrent

leurs regards curieux et inquiets vers cette houle de peuple qui accourait, roulait avec un bruit de vague géante.

Et de cette vague humaine, une voix forte clama :

— À bas les suppôts de la Pompadour !

Le peuple venait d'apercevoir les gentilshommes et les cadets de M. Bigot.

Des hurlements s'élevèrent, des cris de menace et de mort. Oui, cela ressemblait fort à une révolte de peuple… d'un peuple courant vers une Bastille ! Mais ce peuple-là s'en allait au Château Saint-Louis !

La même voix forte — voix de tonnerre — de l'instant d'avant se fit encore entendre, plus menaçante :

— Mort à la Pompadour !

Le peuple arrivait à l'auberge, en course échevelée, en ruée folle.

— Rébellion ! clama de Coulevent.

— Ohé ! gentilshommes du roi ! cria le vicomte de Loys, en tirant son épée.

— Vive le roi de France !

— Vive Madame de Pompadour !

Quinze épées jaillirent des fourreaux, quinze bras jeunes et forts se tendirent, et la foule du peuple, devant cette barrière d'acier, s'arrêta, haletante.

— Place ! rugit une voix jeune, ardente. Place ! stipendiaires de Bigot !

Et le jeune homme en soutanelle, que nous avons vu rue Sault-au-Matelot haranguer le peuple, s'avança, bras croisés, le regard étincelant, et, défiant, posa sa poitrine contre les pointes des épées menaçantes.

Un long éclat de rire partit du groupe des quinze gentilshommes.

— C'est le clerc de notaire ! ricana un cadet.

— Ha ! ha ! ha !

Le jeune homme pâlit affreusement, il fit un geste foudroyant et commanda :

— Arrière ! damoiseaux de Pompadour ! Place au peuple canadien !

Des lazzi volèrent de la bouche des officiers et cadets :

— Depuis quand les clercs de notaire commandent-ils le peuple ?

— Voyons donc s'il n'a pas une épée sous sa soutanelle !

— Taisez-vous donc, Messeigneurs !... il va dégainer sa plume !

— Jour de deuil ! et moi qui n'ai pas revêtu ma cotte de mailles !

Devant les épées, les sarcasmes, les plaisanteries, les rires, le peuple demeurait béant, indécis.

Le clerc fit un geste de rage :

— Enfonçons cette valetaille de cour ! commanda-t-il à ceux qui le suivaient.

Des pierres volèrent, une poussée se fit, une épée plus proche trop proche de sa poitrine menaça de percer le jeune homme. Rapide comme la pensée, il saisit cette épée du cadet qui la tenait, l'arracha de la main qui la brandissait, l'éleva, la fit tournoyer une seconde et l'envoya au loin par-dessus les têtes ahuries et émerveillées du peuple !

Ce geste souffla sur le sang déjà échauffé des gentilshommes quatorze épées menacèrent de plus près la poitrine du jeune clerc de notaire.

— Qu'il meure ! cria de Loys.

— Il a insulté les gentilshommes du roi !

— Il a bafoué les cadets de la garde de Monsieur l'intendant !

— À mort le manant !

Le clerc demeurait immobile, mais terrible !

Le peuple intimidé, s'était reculé, abandonnant le jeune téméraire à son sort, Et il recula encore, quand il aperçut des gardes accourant du Château Saint-Louis ; croyant qu'il y avait émeute, ces gardes venaient prêter main-forte.

Le clerc, se voyant abandonné de ceux qui l'avalent suivi jusque-là s'écria :

— Lâches !

Puis il avisa un gourdin qui traînait sur le pavé de la rue, il fit un bond, saisit le bâton, et tête baissée se jeta résolument contre les épées.

Son courage était folie, il s'écrasa, blessé. Il se releva, plus rugissant, buta, tomba une seconde fois. Mais cette fois il était terrassé : cinq ou six épées allaient lui transpercer le cœur !

Soudain un homme traversa la foule stupéfaite et statufiée ; l'homme était un vieillard presque, cheveux blancs au vent, vêtu de lambeaux, portant sur son dos une besace retenue par une courroie passée à son cou. Malgré son âge, malgré sa maigreur, malgré sa débilité apparente, cet homme courait.

— Le mendiant ! firent des voix ébaubies.

Ce qui étonnait surtout, c'était de voir ce mendiant apparaître une épée à la main.

Les gentilshommes furent peut-être plus étonnés que le peuple.

Le cadet à qui le clerc avait arraché l'épée, vit le mendiant et la lame claire et flexible qu'il tenait dans sa main droite.

Il s'écria avec une stupeur presque comique :

— Par tous les Saints du Paradis ! voilà ce mendiant avec mon épée !

Des rires éclatèrent.

C'est vrai répliqua le mendiant en avançant vers le cadet et les autres officiers ; ton épée, je viens de la ramasser.

— En ce cas, apporte-la-moi !

— Tout à l'heure, répondit le mendiant sur un ton calme, j'en ai besoin pour le moment.

Il continua d'avancer.

— Prends garde ! dit le cadet avec ironie, tu peux te faire mal !

— Penses-tu — Attends ! tu vas voir !

Le mendiant était maintenant à trois pas de ceux qui maintenaient leurs épées appuyées sur la poitrine du clerc de notaire. Il s'arrêta et commanda d'une voix impérative :

— Haut les fers !

On partit à rire.

— Va ailleurs traîner ta besace !

— Avez-vous jamais vu ça, vous autres ? voilà à présent qu'on se permet de quémander l'épée à la main !

— C'est une honte !

— Un crime !

— Un sacrilège !

Ces lazzis ne parurent pas troubler le mendiant ; l'épée en sa main fine et nerveuse commençait à siffler. Les gentilshommes, pour ne pas être embrochés, durent s'écarter du clerc, reculer, se mettre en garde à quelques pas plus loin.

Curieux le peuple se rapprochait de la scène.

Le mendiant se pencha sur le jeune homme étendu sur le pavé et lui dit :

— Relevez-vous, mon ami, il n'y a plus de danger !

Jean Vaucourt — puisque tel était son nom — obéit. Il était livide ; ses regards noirs étincelaient de haine et d'une rage impuissante.

D'un sourire, cependant, il remercia le mendiant qui se mettait à parer avec adresse et agilité les attaques savantes des gentilshommes.

Mais ce n'était qu'un homme contre quinze… une épée contre quatorze ! et plus loin on voyait accourir les gardes du Château !

Jean Vaucourt frémit. Il se retourna vers le peuple qui se rapprochait et cria :

— Peuple ! te laisseras-tu imposer par la valetaille d'un Bigot ou d'une Pompadour ?

Chose curieuse, cette foule oscilla tout à coup, bougea, s'ébranla, puis marcha pour venir balayer la valetaille.

Mais à l'instant cinquante gardes venus à la rescousse du Château tombaient l'épée au clair, sur le peuple. Le choc fut si rude, que la foule massée et compacte brisa du coup en tronçons, grinça, rugit, puis s'éparpilla pour se disperser en rumeurs confuses.

L'émeute était vaincue, vaincue au moment où un cri retentissait :

— Traîtres ! lâches !

Ce cri, le mendiant l'avait poussé. Sous les épées réunies des quatorze gentilshommes, il venait de tomber, d'échapper sa lame,

et, assis sur le pavé, il tenait sa main droite serrée sous son bras gauche ! Un traître l'avait frappé sous l'aisselle.

Jean Vaucourt s'était précipité à son secours.

— Sais-tu manier une épée ? demanda le mendiant. Prends celle-ci ! Moi, je crains de ne pouvoir la tenir encore !

Avec un rugissement le clerc de notaire ramassa l'épée.

Le mendiant sourit avec pitié : à voir Jean Vaucourt avec cette lame en sa main, il comprit de suite que le jeune homme n'avait pas la science de l'escrime.

Malgré sa blessure, le mendiant s'était relevé. Il arracha sa besace qui nuisait à ses mouvements, et voulut reprendre l'épée des mains du jeune homme.

Mais les gardes ayant dispersé la foule vinrent à cet instant entourer les deux hommes.

Celui qui commandait les gardes cria :

— Dépose ton épée, Jean Vaucourt !

— Fais-la remettre à ce mendiant du diable, dit un cadet, afin que je le cloue au pavé avec sa besace maudite !

De nouveaux rires éclatèrent.

— Messieurs, messieurs, prononça tout à coup une voix aigre-douce, que signifie tout ce tapage ? Il y a donc émeute vraiment, comme on vient de m'en informer ?

Un personnage plein de dignité onctueuse, plein d'une respectable importance, vêtu comme un fastueux seigneur, l'épée au

côté, la canne à pomme d'or à la main, apparut.

Les gentilshommes, gardes et cadets s'effacèrent respectueusement pour livrer passage, s'inclinèrent, et quelques voix prononcèrent :

— Monsieur le baron !

Le personnage sourit, se dandina, secoua son jabot de fine dentelle et s'arrêta à quatre pas du groupe des gardes qui entouraient le mendiant et le clerc de notaire.

— Ho ! ho ! fit-il avec une sorte de surprise, que vois-je là ? Le clerc de monsieur le notaire Lebaudry ? Que signifie ?

Il promena autour de lui un regard stupéfait.

— Monsieur le clerc, dit de Loys, se permet de créer des émeutes en cette bonne ville de Québec !

— Ho ! ho ! fit encore le digne personnage, qui n'était autre que ce baron de Loisel, intendant de la maison de M. de Vaudreuil. Puis, fixant son regard un peu myope sur le deuxième prisonnier : Et cela ? demanda-t-il avec mépris, qu'est-ce cela ?

— Un mendiant, répondit un garde.

— Un mendiant ?... je crois bien, à la vérité, que c'est un mendiant !

— Il est connu Monsieur le baron, dit un autre garde : c'est le père Achard.

— Le père Achard !... Ho ! ho !... Émeutier également ?

— Également, monsieur le baron.

— Ho ! ho !

— Prenez garde, monsieur le baron, fit de Coulevent en voyant l'intendant faire un pas vers les deux prisonniers, ceci c'est un mendiant-bretteur ! Prenez garde ! ce mendiant mendie à la façon des voleurs de grands chemins !

— Tiens ! tiens ! fit le baron très intéressé. Puis, souriant avec ironie, il ajouta : j'avais déjà entendu parler du père Achard, mais je m'étais toujours imaginé que c'était le plus honnête et le plus paisible des mendiants !

— Il ne faut jamais se fier aux propos de la rue ! fit remarquer de Coulevent.

— C'est juste ! c'est juste ! avoua le baron. Puis, fixant encore le clerc de notaire, il ajouta avec un air renversé ; mais je n'en peux revenir de trouver là devant mes yeux ce jeune clerc de notaire ! C'est un grand malheur !

— Le plus grand malheur, se mit à rire de Loys, c'est qu'il a oublié son épée !

— Vraiment ! fit le baron en jouant de plus en plus la stupeur.

— Et qu'il a osé me voler la mienne ! ajouta le cadet rancunier.

— Mais c'est très grave ! s'écria le baron.

— Et il a insulté la maison de Monsieur le Gouverneur ! dit un officier.

— Mais c'est plus grave !

— Il a même outragé ses gentilshommes et ses officiers ! cria un autre cadet.

— C'est une horreur ! exclama le baron qui maintenant fronçait terriblement les sourcils.

— Et outragé le roi ! jeta un autre.

— Mais c'est crime de lèse-majesté !

Puis ces cris s'élevèrent :

— Il est digne du gibet !

— Qu'on lui fasse un procès !

— Qu'on le mette aux fers !

— Oui, oui, admit le baron, c'est entendu. Et, faisant un geste, il commanda : Gardes, conduisez cet homme au Château !

— Et le mendiant ? interrogea un cadet, qu'en faites-vous ?

— Ah ! par Notre-Dame ! jura le baron avec impatience…

Il s'interrompit, fronça le sourcil davantage, considéra curieusement le père Achard qui ne disait mot et demeurait pâle, front baissé. Puis le baron tressaillit presque imperceptiblement, jeta sur les gardes autour de lui un regard sévère, et d'une voix autoritaire il dit :

— Gardes, emmenez aussi cet homme ! Décidément, il y a déjà trop de ces mendiants malfaisants dans notre bonne cité de Québec.

Les gardes obéirent à l'ordre reçu : ils entraînèrent les deux malheureux vers le Château.

Alors les gentilshommes, officiers et cadets jetèrent ce vivat triomphal :

— Vive le baron de Loisel !

Le baron sourit d'orgueil satisfait et se mit à marcher derrière le cortège des gardes et leurs deux prisonniers.

Alors les gentilshommes, officiers et cadets éclatent de rire.

— Messieurs, cria-t-il, voici la besace !… Combien pour la besace ?

Il avait planté son épée dans le sac du mendiant et le balançait au-dessus de sa tête.

Des cris joyeux retentirent dans l'espace.

— Cinq sous ! dit un officier.

— Pouah ! fit de Loys avec dédain.

— Dix sous !

— Un autre ! cria de Loys.

— J'y vais pour une demi-Livre ! dit un cadet.

— Une demi-livre ? fit de Loys avec mépris. Ah ! tu as l'effronterie d'offrir une demi-livre pour ce qui vaut peut-être une fortune !

— Une fortune… éclata de rire le cadet… une besace de mendiant !

Un long rire circula.

— Une fortune ! une fortune ! je le répète, hurla le vicomte de Loys.

— Une fortune de quoi ? demanda un gentilhomme.

— N'importe ! si je vous assure que cette besace, telle qu'elle vous apparaît, était une besace d'amour !

Un hurlement de rire emplit la rue.

— Hourrah ! pour la besace d'amour !

— À moi la besace d'amour !

— À moi ! à moi !

— Non… elle est à moi !

— Arrière ! j'en ai offert une demi-livre !

— Et moi, j'en offre une livre !

Dix épées enfoncèrent leurs pointes dans le sac du mendiant, l'élevèrent, la haussèrent aux cieux, et dix gentilshommes se mirent en marche vers le Château avec ce trophée nouveau genre, tandis que de toutes parts s'élevaient des huées, des rires, des quolibets devant cette farce stupide.

Et des cris retentissaient :

— Vive la besace d'amour !…

Le Notaire Royal

Deux heures s'étaient écoulées.

Aux abords du Château St-Louis et sur la rue Buade le calme s'était fait, si bien que ces lieux demeuraient presque déserts. Un cabriolet vint s'arrêter, non loin du Château, devant une petite maison blanche, aux volets peints en vert, entourée d'une palissade également peinte en vert. Sur une planchette clouée à même la palissade, on pouvait lire ces grosses lettres noires :

LEBAUDRY... NOTAIRE-ROYAL

Deux femmes, de bon air, mais modestement mises descendirent du cabriolet que conduisait un paysan, et se dirigèrent vers la maison qu'une petite véranda ornait sur la façade.

. . . . . .

Si les alentours de cette maison et du Château Saint-Louis étaient déserts et tranquilles, on percevait encore, montant de la Basse-Ville, les rumeurs joyeuses de la foule qui saluait le départ des deux navires portant les troupes du roi de France qui allaient à la frontière anglo-américaine.

La population de Québec les acclamait encore que les navires étaient déjà loin du quai de la Reine d'où ils avaient fait voile.

On était au début de la guerre de Sept Ans qui allait être si désastreuse à la France : le Traité de Paris allait lui enlever ses plus belles colonies, le Canada et les possessions des Indes. L'Angleterre, dont le commerce prenait une expansion formidable, avait depuis longtemps jeté un œil d'envie sur le Canada qui la rendrait maîtresse de toute l'Amérique septentrionale. Et avec cette Amérique, ses possessions déjà fort importantes aux Indes et celles de la France qu'elle convoitait ardemment, elle comprenait qu'elle pourrait être alors la véritable maîtresse des mers. Aussi

voulut-elle profiter des moindres chances de la guerre qui commençait pour arriver à son but ; avant même que la déclaration de guerre fût officiellement faite elle s'était préparée à envoyer d'énormes renforts en hommes, argent, munitions de guerre et vivres à sa colonie de l'Atlantique pour la rendre capable de conquérir le reste de l'Amérique du Nord. Car elle savait que la France, épuisée après les deux guerres de la Succession de Pologne et de la Succession d'Autriche, démoralisée par l'insouciance d'un prince prodigue et débauché et par une cour scandaleuse ne pourrait opposer que peu de force en Amérique, qu'il lui serait à peu près impossible, avec ses frontières continentales à surveiller, d'envoyer des secours à sa colonie du Canada.

Et la Nouvelle-France allait se voir encore une proie facile. Depuis au delà d'un siècle elle luttait avec désavantage pour garder ses frontières intactes, et pour conserver à son roi et à sa race cette splendide colonie qui pourrait devenir plus tard un empire redoutable et d'une richesse incalculable. Malgré les innombrables sacrifices qu'elle avait faits, en dépit de son abnégation continuelle et souvent héroïque pour demeurer terre française, elle semblait être délaissée de plus en plus par ceux-là qui représentaient la France. Néanmoins, en apprenant les préparatifs redoutables des Anglo-américains, devant l'effroyable menace qui soufflait, elle se redressa prête encore à l'effort et à la tâche.

Àtravers l'océan Vaudreuil et Bigot lancèrent un cri d'alarme et jetèrent un appel au secours. D'Argenson, ministre du roi à la guerre, répondit à cet appel désespéré par un faible envoi de bataillons (que nous avons vu le peuple de Québec acclamer) avec lesquels le roi Louis XV avait dépêché le général marquis de Montcalm et plusieurs autres officiers de valeur. C'était peu en

regard de ce que les anglais méditaient et préparaient, mais cela apportait au cœur de la Nouvelle-France une consolation et un espoir.

Avec ces bataillons elle se trouvait avec une armée régulière de cinq mille hommes. Si à cette armée l'on ajoute les milices canadiennes, qui pouvaient atteindre quatre mille hommes, et environ deux mille sauvages sur lesquels il était permis de compter, le pays se voyait protégé par une armée de onze mille combattants. Il est vrai que ces onze mille combattants auraient à défendre des frontières très étendues contre cinquante mille hommes qui allaient les attaquer à cinq ou six endroit à la fois ; mais il est vrai aussi que l'armée canadienne avait pour elle des défenses naturelles qui lui donnaient certains avantages contre l'ennemi. Tout de même, la disproportion dans le nombre des combattants était si considérable, qu'on ne pouvait conserver longtemps l'espoir de sauver le pays de l'invasion.

Ah ! s'il n'y avait eu que l'ennemi du dehors ! Il y avait l'ennemi du dedans ! Plus que jamais la Nouvelle-France était devenue un champ d'exploitations honteuses d'une foule de parasites qui la grugeaient jusqu'au sang, jusqu'à la moelle. En tête de la horde cynique et infernale… François Bigot ! C'est le monstre qui perdit la Nouvelle-France ! Saignée au dehors, saignée au dedans, déchirée, trahie, vendue, comment pouvait-elle vivre plus longtemps ? Elle tomba, la proie de la Grande-Bretagne… elle tomba toute meurtrie, toute ensanglantée, toute palpitante ! Sa pensée d'agonie fut une pensée à sa mère qui ne l'avait su défendre ! Elle ne maudit pas la France en mourant, elle la bénit ! En mourant ?… Mais elle n'allait pas mourir, parce qu'une France ne meurt pas, parce qu'elle était une autre France ! Non, elle ne

mourrait pas : toujours et quand même elle resterait la Nouvelle-France !

Elle s'était donc grandement réjouie en voyant arriver de France, au commencement de ce mois de mai 1756, les beaux régiments du Royal-Roussillon, de la Reine et du Languedoc, et l'espoir en son âme angoissée renaissait.

. . . . . .

Pénétrons dans la maison du notaire-royal, Lebaudry.

Les deux femmes que nous avons vues arriver en cabriolet, avaient été introduites par un domestique dans une salle modestement meublée dans laquelle se tenait le notaire-royal, salle qui lui servait d'étude.

Maître Lebaudry, notaire royal, était âgé de soixante ans. Il était d'une excessive corpulence qui gênait beaucoup ses mouvements. Aussi n'était-il pas très ingambe, et se déplaçait-il le moins souvent possible. Chaque fois qu'il avait à se lever de son large fauteuil, il requérait l'aide de son domestique. Son visage, gras à lard, rouge, avec un menton à trois étages, gardait des traits figés, la graisse en immobilisait toutes les fibres. Son regard seul demeurait actif, car ce regard semblait se poser partout et sur toutes choses à la fois, et c'était un regard inquisiteur et doux. Et cette figure, ou plutôt cette boule de graisse était encadrée d'une épaisse perruque brune dont les boucles massives et poudrées tombaient lourdement sur le collet de velours vert de son habit. Il portait la veste de satin jaune fleuri, la culotte de soie noire et les bas violets, et des souliers vernis à boucles d'argent achevaient la toilette du notaire. Ceux qui connaissaient le notaire de longue date ne l'avaient jamais vu habillé autrement :

chez maître Lebaudry le vêtement était invariable, comme étaient invariables les formules de ses actes notariés.

En voyant les deux femmes pénétrer dans son étude, il sourit et de la main indiqua des sièges que le domestique, bien stylé, leur avançait d'ailleurs. À cause de sa corpulence et du poids lourd de sa chair, le notaire recevait son monde assis en son fauteuil.

Lorsque les deux femmes eurent pris les sièges indiqués, maître Lebaudry congédia du geste le domestique, se renvoya lentement sur le dossier de son fauteuil, sourit encore et dit d'une voix suave et basse, si basse qu'elle ne semblait qu'un murmure :

— Mesdames, je pensais justement à vous hier qui était le vingt-cinq du mois.

Les deux femmes s'inclinèrent, silencieuses et tristement souriantes.

D'une voix plus onctueuse le notaire demanda :

— Avez-vous enfin des nouvelles de monsieur le comte ?

— Aucune, maître répliqua la plus âgée des deux femmes. Voici neuf mois exactement que mon pauvre frère ne nous a pas donné un signe de vie. Nous commençons à craindre…

— Par pitié ! par pitié ! interrompit le notaire avec grande compassion, chassez toute crainte, chère dame ; monsieur le combe est bien vivant, puisque…

— Puisque ?

— Dame ! oui… puisque son banquier à Paris continue de vous verser par mon entremise la pension qu'il vous alloue trimestriellement. Si donc monsieur le comte n'était plus de ce monde, ou si même un accident… Mais non, mais non, chère dame… Aussi, ai-je reçu par le dernier courrier, 13 de ce mois, la pension du trimestre écoulé, c'est-à-dire…

Il s'interrompit encore pour appeler :

— Germain !

Le domestique surgit aussitôt de derrière une tapisserie qui masquait une porte d'intérieur.

— Germain, reprit le notaire, trouvez-moi la fiche numéro 122, dans cette armoire !

Le domestique marcha vers l'armoire indiquée, tira un panneau, et d'un casier retira une fiche en carton qu'il apporta à son maître.

Le notaire prit sur sa table une loupe avec laquelle il se mit à lire à haute voix ce qui était inscrit sur la fiche :

D'Aravel, banquier, Paris. Pension Maubertin. Trimestre courant du 25 février au 25 mai 1756 et couvrant le cachet de pension payé par M. le comte de Maubertin à sa sœur M de Ferrière et à sa fille Héloise de Maubertin : visé et certifié frais de port et d'administration… Remise nette : 932 livres.

Le notaire déposa la loupe et la fiche sur sa table, regarda ses deux clientes une seconde et dit, pendant que ses yeux couraient à l'aventure :

— Mesdames, j'aurai l'honneur de vous remettre dans un instant le montant de cette pension du trimestre finissant hier. Germain ! appela encore le notaire.

Le domestique qui s'était éclipsé la minute d'avant, reparut aussitôt de derrière cette tapisserie, toujours prêt à accourir au premier appel de son maître.

— Germain ! dit le notaire, daignez courir au Palais et demander de ma part à monsieur l'Intendant la somme de 932 livres que j'ai déposée dans ses coffres le 14 de ce mois.

Le domestique s'inclina pour exécuter l'ordre reçu.

— Demeurez un moment, Germain, je vais écrire un récépissé que vous donnerez à monsieur l'Intendant contre remise de la somme ci-dite.

Le notaire prit une plume, la trempa dans un encrier d'argent et se mit à écrire posément très lentement sur une feuille de papier jaune.

Puis il pliait soigneusement la feuille de papier et la remettait au domestique qui, après une courte révérence, partait pour accomplir la mission de son maître.

Alors, comme si cet exercice de la plume et de la pensée avait épuisé ses forces, le notaire se renvoya encore une fois sur le dossier de son fauteuil, d'un mouchoir de dentelle épongea son front en sueurs, ferma les yeux, soupira longuement, et murmura avec un sourire papelard sans regarder ses visiteuses :

— Quelle température réjouissante, mesdames !…

Il releva ses paupières, tourna les yeux vers une large croisée par laquelle, au travers de jeunes arbres qui commençaient leurs feuilles, on apercevait un firmament lumineux et ajouta, comme s'il se fût parlé à lui-même :

— Notre bonne ville de Québec est toute resplendissante de lumière, toute frémissante des douceurs du printemps ! Quelles délices ! quelle joie !…

Et, pensif, le notaire parut oublier ses clientes.

Celles-ci s'entre-regardèrent avec un demi-sourire, et demeurèrent silencieuses.

La plus âgée de ces femmes était toute de noir habillée. Elle était grande, maigre et sèche. Toutefois, les traits de son visage conservaient quelque chose de fin qui pouvait faire penser que cette femme, maintenant au delà de la cinquantaine, avait dû être belle au temps de sa jeunesse. Ce visage aujourd'hui gardait plutôt l'empreinte de grandes douleurs. Son sourire était doux et triste. Sa voix tremblante et inquiète, ses yeux toujours baissés pouvaient faire penser que cette femme pleurait sur la perte d'un rang plus élevé qu'elle avait occupé. Tout de même, son attitude demeurait digne.

L'autre était une jeune fille de 18 ans environs, blonde, un peu pâle, mais très jolie. Sur les traits de cette enfant on pouvait lire aussi l'inquiétude et la souffrance. Elle gardait une physionomie très timide, n'osant jamais lever ses yeux bleus et doux sur le notaire-royal.

Une robe de mousseline bleue, garnie de soie blanche l'habillait gracieusement. Dans sa main droite elle tenait une om-

brelle rose. Son chapeau était fait de paille rose agrémenté de rubans bleus et blancs. Pas un bijou ne la paraît, ni rouge ni poudre ne recouvrait sa peau satinée ; tout était simple chez elle, et dans cette simplicité du vêtement et de l'attitude elle n'en paraissait que plus belle et plus séduisante.

Dix minutes s'écoulèrent dans le silence très gênant qui s'était établi entre ces trois personnes. Le notaire demeurait contemplatif avec ses grands yeux bleus voyageant par la croisée dans l'espace, les deux femmes immobiles et muettes.

Germain reparut tenant une petite sacoche verte qu'il remit à son maître.

Maître Lebaudry sourit, souleva le couvert d'une large tabatière d'argent posée à côté de son encrier, introduisit le pouce et l'index de la main gauche, prit une pincée de tabac qu'il porta à son nez rouge et renifla avec une évidente satisfaction.

Ceci fait, il versa le contenu de la sacoche sur sa table. Il se produisit un tintement joyeux, et un ruisseau de beaux louis d'or, tout neufs, frappés à l'effigie du roi Louis XV, roula avec des étincellements de lumière jaune.

Le notaire refit le compte, vérifia minutieusement et dit :

— Mesdames, voici les 932 livres !

Il tendit la sacoche avec les louis d'or.

— Pour vos honoraires, monsieur ? demanda la plus âgée des deux femmes.

— Ils sont à point, chère dame ; ces 932 livres vous reviennent en entier, prenez !

Il se produisit à cet instant un bruit curieux au dehors, puis un rude carillon se fit entendre dans la porte du notaire.

— Que signifie ? interrogea maître Lebaudry, surpris, à son domestique.

Germain s'élança vers la porte d'entrée.

Un vieillard, vêtu en paysan, à l'air misérable fit irruption en l'étude, criant et larmoyant :

— Monsieur Lebaudry ! monsieur Lebaudry !

Il se tut et s'arrêta tremblant, agité, confus et reculant devant les deux femmes qu'il venait d'apercevoir.

Àl'entrée de cet intrus le notaire avait froncé terriblement ses épais sourcils. Puis, haussant la voix par un effort peut-être héroïque, il demanda, sévère et digne :

— Ah ! ça, père Vaucourt, me direz-vous par quelle aventure ou par quelle folie vous vous permettez de pénétrer en ma demeure avec violence ?

— Ah ! monsieur le notaire... monsieur le notaire... bégaya le vieux, courbé et pleurant ; quel malheur ! quel malheur !

— Un malheur ! fit le notaire avec surprise et en se radoucissant.

— Mon fils... mon fils Jean ! sanglota le vieux les deux mains étendues sur son visage et avec des larmes chaudes qui coulaient abondamment entre ses doigts amaigris.

— Au fait ! dit le notaire en promenant autour de lui un regard surpris, puis en fixant le domestique ; je n'aperçois pas à son

poste le sieur Jean !

— Il a été absent tout ce jour, répondit Germain.

— Tout ce jour ! s'écria le notaire avec une sorte d'ahurissement. Et moi, qui fus absent également et ne fais que d'arriver… Mais alors, Germain, puisque vous m'avez accompagné à l'Île d'Orléans, dites-moi qui fut céans pour recevoir mes clients ?

Et en faisant cette question, le notaire avait une mine presque horrifiée.

Germain ne pouvant donner à son maître satisfaction, pour la bonne raison que Germain n'était ni sphinx ni sorcier, baissa la tête, confus.

Maître Lebaudry esquissa une ombre de sourire, et au vieillard qui ne cessait de se lamenter et de pleurer, il demanda d'un accent quelque peu attendri :

— Dites-moi, père Vaucourt, votre fils Jean serait-il malade — serait-il à l'agonie ? serait-il…

— Ah ! monsieur Lebaudry, plût au ciel qu'il fût à l'agonie !… qu'il fût…

— Par pitié ! par pitié ! père Vaucourt, s'impatienta le notaire, en frappant du poing sa table à petits coups, cela ne nous dit pas ce qu'il est advenu de votre fils ! S'est-il démis un membre quelconque ? S'est-il…

— Plût au ciel, monsieur le notaire, que mon fils Jean…

Il s'interrompit un sanglot plus violent le secoua, et le vieillard tomba affaissé sur un siège.

— Germain ! commanda le notaire, servez un cordial au père Vaucourt, cela le ranimera !

Le domestique s'empressa d'obéir à l'ordre de son maître. Il courut à un guéridon, prit une carafe, un verre, et alla vivement au père Vaucourt.

Mais le vieux refusa le cordial offert.

— Monsieur le notaire, reprit-il en gémissant de plus en plus, mon fils Jean est au Château… prisonnier au Château, finit-il avec un hoquet.

— Prisonnier au Château !

Le notaire-royal ouvrit des yeux si grands qu'ils semblèrent un moment sortir de leurs orbites.

— Hélas ! soupira le vieux, tous les malheurs fondent sur moi !

— Tous les malheurs ! répéta le notaire, ahuri étourdi par cette nouvelle incompréhensible pour lui.

Et le vieillard ajouta avec un accent de douleur impossible à traduire :

— Des gardes de M. de Vaudreuil et de M. l'Intendant l'ont arrêté !

— Arrêté ! Pourquoi ?

Et le notaire-royal, ayant posé ses grasses mains sur les bras de son fauteuil, essayait de se soulever tant l'étonnement le sur-excitait. Germain se précipita pour le soutenir.

— Ah ! monsieur le notaire ! monsieur le notaire ! s'écria le vieux en suppliant et en joignant les mains, courez au Château… faites mettre mon fils Jean en liberté !

— Le faire mettre en liberté !…

Cette supplication parut le déconcerter une seconde, et il se laissa choir sur le dossier de son fauteuil. Mais sa compassion à la douleur du vieillard fit frémir son vieux cœur.

— Au fait, reprit-il, pourquoi pas ? c'est mon clerc ! Germain, ordonna-t-il aussitôt, courez au Château… vite !

Mais cette nouvelle affreuse pour lui, la surprise, la stupeur, la douleur du père Vaucourt, le choc de pensées diverses qui tourmentaient son cerveau avaient fait pâlir énormément maître Lebaudry et l'avaient terriblement fatigué, et durant quelques secondes il demeura immobile, paupières fermées, pantelant, avec de grosses sueurs à son front et sur son triple menton.

Les deux femmes, fort émues et troublées par cette scène pénible et tout à fait inattendue, s'étaient reculées dans un pan d'ombre de l'étude et semblaient pétrifiées par la douleur de ce vieillard pleurant son fils.

Germain, cependant, après avoir donné quelque assistance à son maître, allait sortir pour se rendre au Château, sans savoir au juste ce qu'il aurait à y faire, quand le notaire releva ses paupières et dit d'une voix éteinte :

— Arrêtez, Germain ! arrêtez !… Ô Dieu ! ô Dieu ! fit-il en élevant ses mains vers le ciel ; qui m'aurait dit que…

Il s'interrompit, regarda le père Vaucourt et, soupirant atrocement, dit :

— Par pitié ! père Vaucourt, dites-moi au moins pour quelle raison mon clerc… votre fils a été arrêté par les gardes de monsieur l'Intendant ?

— Hélas ! hélas ! gémit le vieux, le sais-je seulement ? On dit qu'il a soulevé une émeute du peuple !

— Une émeute ? Par pitié ! par pitié ! le notaire bondit. Par une souplesse insoupçonnée, par un prodige inexplicable maître Lebaudry se trouva debout, tremblant, cramoisi, flamboyant de colère sainte, terrible.

— Ah ! l'émeute ! l'émeute de cette matinée ! dont on m'a mis à l'oreille droite un mot à mon retour de l'Île d'Orléans ! Ha ! ha !…

Il fit un grand geste d'indignation vers le père Vaucourt qui venait de se lever, interdit, plus confus.

— Ha ! par pitié ! votre fils est un émeutier ? Mon clerc, un émeutier ?… et moi, notaire-royal… Ah ! c'est à moi, notaire du roi, notaire de monsieur l'Intendant, notaire de la bonne ville de Québec… Par pitié ! c'est incroyable ! Ah ! c'est à moi que vous venez demander la liberté, d'un émeutier, la liberté d'un traître à son pays et à son roi ! Ah ! c'est à moi… vous, père Vaucourt, vous
— À moi, à moi, notaire… Malédiction !

Il poussa un long ricanement, s'écrasa lourdement sur son fauteuil, s'évanouit…

Livide, Germain s'élança au secours de son maître.

Le père Vaucourt, inquiet, se rapprochait.

Germain le vit.

Un éclair de fureur sillonna sa prunelle il fit un geste de menace et cria :

— Allez-vous-en ! allez-vous-en ! père Vaucourt. Voulez-vous à tout reste tuer mon pauvre maître ?

Le père Vaucourt, en entendant cette apostrophe du valet, fit un bond, jeta une imprécation, recula, puis s'enfuit en hurlant.

Germain saisit un carafon de vin sur le guéridon et tenta de faire boire le notaire.

Éperdues, les deux femmes disaient :

— Il faut un médecin ! Il faut un médecin !

— Oui, oui… bredouilla Germain fou d'angoisse ; il faut le médecin de monsieur l'Intendant !

Et tout pleurant à son tour devant la forme prostrée, effrondée, immobile de son maître, Germain dit en sanglotant :

— Ah ! bonnes dames, il va certainement mourir… voyez-le ! On penserait même qu'il a déjà trépassé !

Alors la plus âgée des deux femmes sortit hors de la maison et, de la véranda, jeta cet appel pressant :

— Anthyme, vite !…

Près de la palissade demeuraient le cabriolet et son cheval roux. Sur le siège sommeillait le paysan qui servait de cocher.

Àl'appel de la femme il sursauta de surprise et d'effroi, promena autour de lui un regard craintif, puis, apercevant la femme en noir il se rassura et sourit.

— Anthyme, reprit la femme, courez au Château et ramenez le médecin de monsieur l'Intendant ! Vite, Anthyme ! monsieur le notaire va trépasser !

Anthyme n'en demanda pas davantage : il raidit les rênes, commanda sa bête, la fouetta vigoureusement et la lança au grand trot vers le Château.

Il revenait à la maison du notaire quelques minutes plus tard avec le médecin.

Mais lorsque l'homme de la science médicale pénétra dans l'étude du notaire-royal, il trouva celui-ci revenu de son évanouissement.

Défait, brisé, le notaire aspirait bruyamment une prise de tabac et bougonnait :

— Est-on stupide… demander maintenant à un notaire-royal de faire libérer les émeutiers ! par pitié ! par pitié !…

Il vit entrer le médecin, il se roidit.

Il aperçut les deux femmes qu'il avait oubliées, il sourit et dit :

— Mesdames, je vous demande pardon… Puis-je encore vous être utile à quelque chose ?

Puis au docteur qui s'approchait :

— Ah ! docteur quel dérangement pour vous ! Je vous demande pardon… c'est passé ! Germain ! appela aussitôt le notaire

qui se remettait rapidement de son émoi et de sa pâmoison.

— Maître ? fit Germain en s'inclinant.

— Servez du vin à ces dames, à monsieur le Docteur… puis à moi-même.

Mais la plus âgée des deux femmes refusa avec un sourire cette aimable hospitalité ; et, ayant remercié maître Lebaudry, elle s'en alla avec la jeune fille.

L'instant d'après le cabriolet, le cheval roux, les deux femmes et leur cocher reprenaient la route de la campagne.

Flambard

En laissant la maison de maître Lebaudry, le père Vaucourt prit la direction de la Basse-Ville. Il marchait titubait comme un pochard en train, pleurait, gémissait. Les passants le regardaient aller avec curiosité ou avec pitié. En passant devant l'OLYMPE, sur la rue Buade, il s'arrêta une seconde en hésitant, regarda la véranda avec ses tables et ses escabeaux, vit qu'elle était déserte, puis s'apprêta à poursuivre son chemin. De l'intérieur de l'auberge et par la porte ouverte une voix demanda :

— Et votre fils, Jean, père Vaucourt ?…

Le vieux essuya ses yeux d'un revers de la main, fit demi-tour et pénétra dans l'auberge.

Il se trouva devant un gros homme, aux bajoues saignantes, aux yeux bouffis de graisse, avec un nez énorme et bizarrement

enluminé, avec une bouche ironique, avec un menton… Non, de menton on n'en voyait point, qu'un bourlet rouge qui pendait sous la lèvre inférieure et formait un demi-cercle lunaire d'une oreille à l'autre. Cette boule-de-suif, sans poil aucun, ni sur l'occiput, ni sur le crâne, ni sur les sourcils, était percée de petits trous ronds, noirs, excessivement lumineux. Du dehors on ne pouvait voir cet homme à cause de l'obscurité qui régnait dans l'auberge. Car, pour empêcher la poussière d'entrer par les croisées et pour conserver la fraîcheur du dedans, l'aubergiste avait clos ses volets, ne laissant d'ouvert que la porte d'entrée. Et ce colosse de graisse et de suif, c'était le digne propriétaire de l'OLYMPE.

Il fit asseoir le père Vaucourt près d'une table et dit avec un gros rire :

— Allons ! père Vaucourt, je vais vous réconforter à la santé de monsieur l'Intendant !

L'auberge était déserte.

— Ah ! vous êtes bien chanceux vous, monsieur Delarose, de vous trouver dans les amitiés de monsieur l'Intendant !

— Pouah ! fit le tenancier avec un air entendu, il n'y a pas de chance là-dedans, tout est dans la manière de s'y prendre.

Derrière une sorte de comptoir au fond de la salle il alla prendre une bouteille de vin ainsi que deux tasses de pierre, et vint disposer bouteille et tasses devant le père Vaucourt. Puis il emplit au ras bord les deux tasses et dit :

— Allez, père Vaucourt, buvez à la santé de monsieur l'Intendant !

— Non… à la vôtre plutôt ! répliqua le père Vaucourt sur un ton aigre.

L'aubergiste ricana, s'assit, leva sa tasse et la vida d'un trait énorme.

Front plissé, l'œil dur, pensif, le vieillard buvait le vin à petites gorgées ; on eût dit qu'il avait de la difficulté à avaler à cause de quelque chagrin, souci ou autre sentiment contrariant qui serrait sa gorge. Certes, l'arrestation de son fils par les gardes de monsieur l'Intendant suffisait à lui mettre noir au cœur.

Après un moment de silence, le tenancier demanda avec un intérêt grave :

— Comment trouvez-vous ce p'tit rouge-là ?

— Il est bon merci.

— J'crois bien… huit ans de bouteille. C'est du piquant, hein ! Je peux vous jurer que ça remet son homme comme un coup de trompe ! C'est le dernier arrivé à monsieur l'Intendant.

Il se pencha vers le père Vaucourt toujours sombre, et dardant sur le visage ravagé du vieux ses deux petits yeux noirs et perçants, il ajouta avec un sourire ironique :

— C'est un bien brave homme que monsieur l'Intendant…

— Oui, ricana le vieillard avec sarcasme, pour ceux à qui il fait les affaires !

— Mais il me semble qu'il sait faire les affaires à tout le monde…

— Il n'a pas fait les miennes ! répliqua le père Vaucourt en serrant les dents.

— C'est peut-être votre faute.

— Ma faute… si monsieur Bigot m'a ruiné ! s'écria le vieux avec indignation.

— C'est-à-dire que vous vous êtes ruiné parce que vous n'avez pas su vous y prendre ! sourit l'aubergiste avec une sorte de reproche.

— Que dites-vous, monsieur Delarose, de tous ceux-là qui comme moi…

— Oui, oui, comme vous, père Vaucourt, interrompit avec aigreur le tenancier choqué qu'on accusât M. Bigot. Parce que tous ceux-là ont fait des bêtises, ils veulent s'en décharger sur monsieur Bigot et essayer de le rendre responsable de leurs bévues ou de leurs malheurs. Non, pas de celles-là, père Vaucourt, je n'avale pas de ça, moi. Et puis, avez-vous jamais vu dans le pays les affaires aller comme elles vont en ce moment, c'est une vraie félicité, une merveille !

— Pour vous, oui, ricana encore le père Vaucourt ; pour vous le pays c'est votre auberge, vous ne voyez pas ce qui se passe en dehors.

— Pardonnez ! pardonnez ! père Vaucourt ; je vous assure que je vois plus loin que vous pensez !

— En ce cas ne voyez-vous donc pas les habitants dans l'embarras, les artisans sans travail, ou s'il y a travail, il n'y a pas de paye ? Ne voyez-vous pas encore tous les miséreux qui battent les

routes vers les villes et les villages pour venir demander du pain que la terre leur refuse, et tous les mendiants qui dans Québec traînent la besace ?

— C'est leur faute, dit l'aubergiste.

— Ce serait ma faute à moi aussi, si je n'avais mon fils pour me faire vivre à même les 225 livres de salaire annuel que lui verse maître Lebaudry ?

— J'espère bien que vous ne trouvez pas ce salaire insuffisant — Pour un jeune homme sans métier, avouez que c'est un beau morceau de pain !

— Je ne dis pas qu'on crache dessus, bien que ce ne soit pas une énormité. C'est pour vous dire que sans ça, et encore faut-il ménager et se priver, j'irais moi aussi — oui, moi qui fus riche et considéré jusqu'à l'an passé, — j'irais quémander de porte en porte pour ne pas mourir de faim !

— Vous reconnaissez donc que c'est une aubaine pour vous et votre fils, et une aubaine encore, il me semble bien, que vous devez à monsieur l'Intendant !

— Oui, c'est vrai, soupira le vieux en rougissant et en baissant le front, c'est monsieur Bigot qui a fait avoir cette place à mon fils Jean.

— Et c'est encore monsieur Bigot, reprit l'aubergiste avec admiration pour l'homme que sa pensée évoquait qui le fera peut-être nommer un jour notaire-royal, en lieu et place de maître Lebaudry quand il aura trépassé ! Ah ! mais par le vin et le vin ! qu'est-ce que je dis là ?

L'aubergiste donna un coup de poing sur la table, et si rudement que la bouteille dansa, puis il se pencha de nouveau vers le vieillard et ajouta :

— Ah ! père Vaucourt, savez-vous que votre fils Jean en a fait une sotte de farce aujourd'hui ?

Le vieux se mit à pleurer au souvenir du malheur survenu.

— Et après ça, vous et votre fils vous direz que vous n'êtes pas chanceux, vous maudirez monsieur l'Intendant, vous l'abreuverez d'injures, vous le calomnierez, vous le vilipenderez ! Par les mille futailles ! vous voyez bien là encore que c'est votre faute… ou plutôt celle de votre fils, cette fois-ci ! Qu'avait-il à soulever le peuple ? À déclamer contre madame de Pompadour ? contre monsieur l'Intendant ? contre le roi ? contre… non, non, vous ne me ferez pas accroire… Je vous dis que c'est insensé !

— Ah ! monsieur Delarose, comprenez donc qu'il souffre lui aussi, qu'il souffre, étant plus jeune, plus que moi-même de ma ruine ! Car, après tout, mon bien, c'était son bien ! C'est pour lui que j'avais gagné ce bien-là ! Aujourd'hui, il l'a perdu et il en garde rancune à ceux qui ont été la cause de cette perte et de ce malheur ! Feriez-vous autrement, vous, dites !

— Oui, mais votre ruine faut pas l'attribuer à monsieur l'Intendant ; cessez donc de me rabattre les oreilles avec cette complainte ! Voulez-vous une preuve ? Si monsieur Bigot ne vous voulait que du mal, pensez-vous qu'il vous aurait aidé à vous refaire en donnant une belle place à votre fils ? N'est-ce pas une preuve de sa bienveillance et de sa générosité, quand il songeait à faire à votre Jean le plus bel avenir ? Ah ! mais à présent, par exemple, après sa sottise, votre fils… Et qu'est-ce donc que mon-

sieur l'Intendant doit penser de lui ?... Tenez, père Vaucourt, quand je l'ai vu là votre Jean devant mon auberge, se jeter sur les épées des gardes de monsieur de Vaudreuil et crier à tue-tête : « À bas la Pompadour ! À bas Bigot ! » Tenez par Bacchus ! j'ai eu envie de l'aller piger au collet et de lui dire ceci : Tiens, toi, mon gamin, sauve-toi te fourrer sous la huche de ton père et finis de te mêler de choses qui ne te regardent pas ! C'est pour ton plus grand bien que je te dis ça ! Et en même temps, père Vaucourt, je l'aurais attrapé de mon soulier à la bonne place ! Car, voyez-vous, père, je saisissais bien mieux que lui cette bêtise qu'il faisait... il se mangeait tout simplement le cœur !

Le vieillard s'était remis à pleurer de plus belle.

L'aubergiste, très satisfait du petit discours qu'il venait de débiter, se versa à boire tranquillement tout en lorgnant le vieux avec un air narquois.

Lorsqu'il eut vidé cette deuxième tasse de vin, il rompit le silence et dit avec une feinte pitié :

— Je comprends bien pourquoi vous pleurez tant, père, et je n'en ferais pas moins si ce garçon avait été mon enfant. Mais, le Ciel soit béni ! je suis demeuré célibataire, je n'ai ni femme ni enfant ; le mariage ne semblait pas dans mes goûts. Savez-vous quand on se marie qu'on ne sait donc ce qui arrivera ? Car voyez-vous, père Vaucourt...

Il se tut avec l'air de fouiller activement son cerveau comme s'il eût perdu le fil de sa pensée.

Alors, le père Vaucourt, comme pour obéir à une inspiration soudaine, leva la tête et posa cette question :

— Que pensez-vous… si j'allais implorer monsieur Bigot ?

L'aubergiste fit un saut sur son siège.

— Hein ! pour votre fils ? Mais, père, vous n'y pensez pas ! Il doit être d'une fureur, là, monsieur l'Intendant ! N'y allez pas maintenant au moins ! Attendez que sa colère soit apaisée ! Car je le connais… Par la soif des martyrs ! il vous ferait jeter carrément à la porte par ses gens !

Ces paroles de l'aubergiste soufflèrent sur la colère du vieux qui, crispant le poing, rugit :

— Ah ! ce Bigot, après tout, c'est de lui d'où nous vient…

L'aubergiste saisit vivement le bras du vieillard, serra avec force et murmura :

— Taisez-vous, malheureux… voici justement des gardes de monsieur l'Intendant !

Trois jeunes hommes pénétraient à cet instant sous la véranda de l'auberge. Ils portaient l'épée et le costume des gardes de M. Bigot, c'est-à-dire jaune et vert. Ils riaient aux éclats des bons mots ou railleries dont ils se bombardaient, car ils paraissaient quelque peu ivres. Avec cela qu'ils affichaient des airs de préciosité et de supériorité qui attestaient qu'ils étaient bien les dignes serviteurs de cet homme si redouté en Nouvelle-France à cette époque, d'un homme qui semblait plus maître que le gouverneur, plus maître que le roi Louis XV, plus maître que n'eût été maîtresse M de Pompadour… de François Bigot intendant-royal !

Les trois gardes pénétrèrent dans la salle de l'auberge de la même façon qu'ils fussent pénétrés chez eux.

— Quel trou de taupe, par la Sambleu ! fit l'un en constatant l'obscurité qui régnait dans l'auberge.

— Messeigneurs, prononça le maître de céans en se courbant et avec un sourire servile, je vais pousser les volets !

— Oui, par la queue de Lucifer ! allume au plus tôt ta tanière, sinon nous pilerons sur la queue des loups !

Celui qui avait prononcé ces paroles se heurtait dans le même moment au père Vaucourt qu'il n'avait pas aperçu !

— Par le sang de mon père ! jura-t-il aussitôt avec un éclat de rire, voici le loup !

Et d'un geste rapide il donna au père Vaucourt une rude poussée, qui envoya le vieux rouler sur le parquet avec son escabeau.

Un long rire emplit l'auberge..

— À bas le pochard ! cria l'un des gardes.

— Il a cassé, je gage, son cul de bouteille ! clama un autre.

Et le troisième, celui qui avait culbuté le vieux de son escabeau :

— Pourvu qu'il ne renverse pas son vin !

Un nouveau rire s'éleva.

— Messeigneurs, messeigneurs, supplia l'aubergiste, avec sa grosse face de graisse tremblante, tandis qu'il poussait les volets pour faire entrer la lumière du jour...

— Eh bien ! toi, tavernier du diable, fit un garde, qu'as-tu à redire ? Prends garde, ton lard sent mauvais et M. Bigot pourrait

fort bien le donner à ses cochons !

L'aubergiste pâlit puis rougit de colère, mais ravala sa salive devant les gardes de son protecteur. Il commanda à ses lèvres de sourire et répliqua :

— Messeigneurs, je voulais simplement dire que ce pauvre bougre c'est le père Vaucourt !

Et en même temps il souriait avec un cynisme que les gardes saisirent et dont ils parurent comprendre le sens.

— Ah ! ah ! fit le garde qui avait renversé le vieillard, c'est le père Vaucourt ça ?

Le vieux, très soûl encore de toute sa douleur, toujours ivre de sa haine contre les maîtres du pays, ne savait que répondre à l'affront. Et puis il était vieux, faible… et devant lui trois jeunesses vigoureuses et ceintes de l'épée ! Il se relevait péniblement, ses dents grinçaient, ses yeux étincelaient.

— Ah ! ah ! le père Vaucourt, reprit avec plus de mépris le même garde. Le père de monsieur le clerc de notaire… le père de l'émeutier qu'on vient de mettre à la raison !

— Et à la ration ! surenchérit un autre garde en riant.

Les trois gardes tournèrent le dos au vieillard et se mirent à rire aux plus beaux éclats.

L'aubergiste qui naturellement, ne tenait pas à voir son lard servir de portion aux cochons de M. l'Intendant, se mit de la partie. Ce n'était pas drôle le moins du monde ; mais si messieurs les gardes de l'Intendant riaient, il était de la meilleure politique de rire. Il se mit donc à rire, mais d'un rire si énorme que les vitres

aux fenêtres, les bouteilles sur le comptoir, les carafes et carafons se mirent à rendre un bruit de verre secoué. Et les bajoues du sieur Delarose, aubergiste attitré sur cachet spécial de M. François Bigot, sautaient à se décrocher, son bourlet de graisse, qui faisait le menton et supportait en même temps les bajoues, se gonflait à crever. Il n'en fallait pas davantage pour accroître le rire fou des gardes… ils se serrèrent le ventre.

Mais soudain l'un d'eux — celui qui avait fait affront au père Vaucourt — poussa un cri de douleur atroce, et s'écrasa sur le plancher.

Les rires s'arrêtèrent net, et les yeux se fixèrent avec stupeur sur le père Vaucourt. Celui-ci s'était relevé, avait saisi de ses deux mains l'escabeau, l'avait soulevé, élevé, puis rabattu de toute la vigueur qui lui restait sur la tête du garde, qui s'était affaissé sous le choc.

Malgré la force du coup et la pesanteur de l'escabeau le garde, après un léger étourdissement, s'était remis sur pied d'un bond, tandis que l'aubergiste clamait :

— Holà ! père Vaucourt, êtes-vous aussi un émeutier ?

Mais déjà le garde, en jurant, tirait son épée et fonçait sur le vieillard, qui conservait à ses mains l'escabeau toujours menaçant.

— Par la malemort ! grinça le garde furieux, est-ce qu'un gentilhomme se laissera ainsi malmener par un manant ? Arrière ! vieille peau de roture ! Tripes de misère ! Ventre de crève-faim ! Mangeur de déchets ! Attends un peu… Et l'épée, maniée avec ra-

pidité par l'énergumène, menaçait çà et là le vieillard ; mais sa pointe ne rencontrait que le bois de l'escabeau.

Égayés par ce jeu de leur camarade, les deux autres gardes se mirent à hurler :

— Ohé ! sus au bouclier d'Achille !

— Ohé ! coupe les tripes !

— Ohé ! fends le ventre !

Et l'épée du garde enragé frappait à coups redoublés l'escabeau. Il jurait, maudissait, blasphémait…

Les autres se tordaient de rire.

Tout à coup, un galop de cheval retentit sur le pavé de la rue Buade, puis s'arrêta net. Un homme parut dans la porte de l'auberge, et une voix nasillarde et perçante à la fois résonna avec un ricanement sinistre :

— Flamberge au vent !

L'aubergiste toussa un cri formidable :

— Flambard !

Et il se rua, comme épouvanté, derrière son comptoir.

Les rires s'étaient figés. L'adversaire du père Vaucourt se retourna, essoufflé, suant. Il vit dans la porte, ainsi que ses camarades, un grand gaillard qui, bras croisés, le feutre en bataille, le vêtement couvert de poussière, ricanait tranquillement.

— Monsieur Flambard ! murmura avec respect le père Vaucourt.

Le gaillard avait une physionomie assez originale : d'une taille élevée, mince, nerveux, excessivement maigre, il avait une figure taillée en lame de couteau avec un teint fortement bistré. Mais son front haut était intelligent. Ses grands yeux noirs, narquois et énergiques. Son nez avait la forme d'un bec de perroquet. Sa bouche, grande et mince, laissait voir dans le rire des dents très blanches et aussi pointues que celles du coyote. Un menton mince et long terminait cette face de caricature.

— Ha ! ha ! se mit à rire narquoisement le nouveau venu, tandis que ses yeux noirs fouillaient tous les recoins de l'auberge, que se passe-t-il que les poulains se mettent à lever les pieds de derrière ? Et le regard perçant de celui qu'on avait appelé Flambard dévisageait les trois gardes qui, l'épée nue à la main, paraissaient maintenant se concerter du regard.

Mais ces trois épées nues et brillantes ne semblaient pas en imposer le moindrement au gaillard.

Tranquillement il attacha sa monture qu'il avait sans façon entraînée sous la véranda, qui donnait de plain-pied sur la rue, pénétra et prononça, toujours narquois :

— Belles jeunesses, il vous siérait mieux de porter des dentelles de femme que des lames d'acier… Rengainez !

Ce mot retentit comme un clairon… c'était impératif !

L'un des gardes demanda avec un accent outragé :

— Qui es-tu, toi, qui te permets de donner des ordres à des officiers de la maison de monsieur l'Intendant royal ?

— Qui je suis ? Flambard, simplement, répondit le gaillard. Est-ce que ça suffit pour vous mettre en connaissance avec mon identité ? Non ?… En ce cas, prêtez l'ouïe : Flambard, Laurent-Martin, natif des bords du Rhône — beau fleuve en vérité ! — puis soldat d'aventure, campagnes de Flandres et de Rhénanie, passé au service de l'Espagne, de l'Italie, revenu en France, revu le Rhône, émigré aux Indes d'où j'arrive, c'est-à-dire passé par la France et débarqué à Québec le 13 de ce mois ! Peu connu encore en Nouvelle-France, parti le 19 pour Montréal, de retour aujourd'hui même ! Pas une côte de cassée ! Mon mouron solide encore sur ses quatre tiges… voyez ! Hé ! mouron… Il fit un geste à son cheval qui se mit à hennir joyeusement.

Et Flambard ajouta :

— Messieurs, mon meilleur ami ! Cadeau fait au sieur Laurent-Martin Flambard par le prince Hindou, Hadja Hanna, voilà !

Il se mit à rire bruyamment, pivota sur ses talons, aperçut le père Vaucourt, qui le regardait avec des yeux émerveillés et dit :

— Connu… Voyons ! Il posa un index long et souple sur son large front, fronça le sourcil très noir qui abritait son regard perçant, médita une seconde, releva la tête, sourit et reprit : Oui, père Vaucourt… Et la santé ? Bonne ? Excellente ? Bien, bien ! Mais dites-moi que vous voulaient donc ces trois marauds ?

— Marauds !

Ce cri fut jeté avec indignation par les trois gardes qui s'avancèrent sur le gaillard, l'épée haute.

Mal leur en prit : aussi rapide que l'éclair, le grand diable bondit, se courba, rampa une demi-seconde, rejaillit, saisit un garde de ses mains nerveuses, lui arracha son épée, et de cette épée attaqua les deux autres gardes.

La passe ne dura que ce que peut un souffle : les lames des deux gardes sautèrent de leurs mains…

Flambard éclata d'un rire énorme.

Les trois gardes, joliment déconfits, s'empressèrent de sortir de l'auberge, la menace à la bouche et la rage au cœur.

Alors l'aubergiste quitta son comptoir, se précipita sur Flambard, le saisit au collet, le secoua comme une plume et dit, étouffé de fureur :

— Misérable ! ce sont les gardes de monsieur l'Intendant… Et tu vas me faire chasser comme un chien… tu vas me faire jeter en pâture à ses cochons !

— En vérité, à ces trois cochons qui viennent de sortir ? Et Flambard se mit à rire follement.

— Ah ! tu ris ? grinça le colosse-aubergiste, attends un peu ! Il souleva Flambard, qui continuait de rire, le souleva à près d'un mètre de terre, le porta à la porte et sur la véranda. Une fois là, il s'arc-bouta et s'apprêta à le jeter à la rue comme on pourrait jeter une mauvaise petite bête. Mais, soudain, la mauvaise petite bête, qui jusque-là n'avait pas paru vouloir faire résistance, se mit à gigoter terriblement, puis il y eut un tour de passe-passe si rapide qu'il fut insaisissable, et la seconde d'après le sieur Delarose, tenant auberge sur cachet spécial de M. l'Intendant Bigot, allait s'aplatir comme un ballon crevé sur le dur pavé de la rue, au

grand ébahissement de badauds attirés et assemblés là par les éclats de voix de Flambard.

Et lui, Flambard, riait toujours… il riait à s'en tenir les côtes, tout en faisant sauter le bouchon d'une bouteille de vin dont il offrait la moitié au père Vaucourt de plus en plus émerveillé.

Dehors, l'on avait ri un peu ; mais à présent on ne riait plus du tout ! C'est que cela n'était plus une farce : le sieur Delarose, de fait joliment aplati, demeurait étendu sur la chaussée, livide comme la mort et fort gémissant. On s'empressa autour de lui.

— Jésus-Marie ! dit une commère vivement accourue et hors d'haleine… il a une patte de cassée pour sûr !

— Il ne s'en tirera pas sans une demi-douzaine de côtes enfoncées ! fit un bourgeois en hochant gravement la tête.

— Ah ! mes amis, mes amis, secourez-moi ! gémissait le malheureux aubergiste.

— Au fait, prononça un loustic mêlé au groupe de curieux, il faut le secourir, car il peut fondre par une chaleur pareille !

— Il y perdra assurément cent livres de graisse pour peu qu'on le laisse là ! émit un vieillard voûté et s'appuyant sur un bâton.

— En ce cas, répliqua une matrone, il faut le laisser un peu plus longtemps, il n'en sera que moins lourd à transporter !

— Mes amis, mes bons amis, suppliait l'aubergiste, en grimaçant, et soufflant avec efforts, qu'on aille chercher un médecin !

— Vite… un médecin ! cria une voix.

— Ah ! mes amis, mes chers amis, reprit l'aubergiste, faites venir sur-le-champ les gardes de monsieur l'Intendant et qu'on pende ce pendard de Flambard !

— Hop !... les gardes de monsieur l'Intendant ! lança une autre voix.

Mais ce nom de Flambard, jeté tout à coup, avait paru troubler plusieurs badauds qui s'écartaient déjà pour fuir de ces lieux.

Mais une autre voix disait :

— Vite... le médecin de monsieur l'Intendant.

Un autre encore :

— Vite... les gardes...

Mais personne ne bougeait pour se rendre au Château.

— Hé ! là, toi, vaurien, cours donc au Château !

Cette voix rude s'adressait à un gamin qui, à l'écart, reluquait cette scène avec un air de s'amuser énormément.

— Cours donc au diable, toi ! riposta le gamin sans sourciller. Si tu penses que je tiens à me faire étriper par ce satané Flambard zut !

— Mais ce pauvre homme ici, se meurt !

— Tant mieux, ça fera un rongeur de moins dans le pays, répliqua le gamin, imperturbable.

— Ah ! crapule ! gronda une maritorne avec un marmot au sein, qui ne détestait pas le vin de M. Bigot. Elle serra son enfant sous son bras, ramassa une pierre et voulut la lancer au gamin.

Mais celui-ci, ayant deviné l'intention méchante de la femme, lui décrocha un pied-de-nez et s'enfuit à toutes jambes.

Bientôt, heureusement, survint le médecin du Château qu'une personne charitable était allée prévenir.

On se pressa d'avantage autour de l'aubergiste…

Cependant, Flambard avait vidé avec le père Vaucourt la bouteille de vin. Content de savoir sa soif étanchée, il sortit de l'auberge avec le vieillard, tira sa bête par la bride, et, sans se préoccuper de la scène de la rue, tous trois, hommes et bête, s'en allèrent vers la Basse-Ville. Chemin faisant, ils croisaient et étaient croisés par une foule de gens qui, ayant été informés par la rumeur de l'accident survenu à l'aubergiste de L'OLYMPE, accouraient en toute hâte. Et bientôt la foule fut si grande, si agitée, si tumultueuse, qu'on eût pu croire à une seconde émeute.

Des gardes du Château arrivèrent au pas de course afin de mettre ordre à ce qui leur avait paru du désordre.

L'accident arrivé au sieur Delarose parut fort surprendre les gardes ; mais le nom de Flambard sonna à leurs oreilles, ils s'entre-regardèrent avec inquiétude et songèrent à regagner en toute hâte le Château. Car ils n'étaient que dix gardes, avec dix épées seulement ; et déjà l'on savait — à cause de la renommée qui avait précédé et suivi Flambard jusqu'en Nouvelle-France — que contre le gaillard il fallait vingt épées… trente épées au moins…

Enfin, l'aubergiste malheureux fut ramassé, non sans un remarquable effort de généreux citoyens, et porté en son auberge.

Les Prisonniers

Pendant que se passaient ces incidents, le clerc de notaire et le mendiant, arrêtés sur l'ordre du baron de Loisel, intendant de la maison de M. de Vaudreuil, et entraînés par les gardes, avaient été enfermés dans une salle basse du Château St-Louis, en attendant que de Montréal on reçût ordre relatif aux deux émeutiers.

Car il y avait eu émeute, selon que l'avait écrit le jour même le baron de Loisel à M. de Vaudreuil pour lui demander des instructions au sujet des deux coupables. Le gouverneur du Canada s'était rendu à Montréal, afin de se trouver plus près du théâtre de la guerre en Amérique et pour mieux surveiller les opérations. Le baron de Loisel avait donc écrit longuement, sur les avis de M. Bigot, et lui avait représenté cette affaire d'émeute comme très grave. Naturellement, le baron, par un style tout personnel, voulait surtout par cette épître s'attirer les éloges du gouverneur, et, par là, accroître la confiance que M. de Vaudreuil lui avait accordée en lui confiant le soin de veiller sur l'administration policière de la ville de Québec, et, de ce fait, acquérir une gloire nouvelle qui ne déparerait nullement sa vanité tout en donnant à son prestige quelques degrés de plus. Car M. de Loisel était l'un de ces nombreux parasites que les gains faciles ou les honneurs attirent dans les pays nouveaux ; outre les fortunes à édifier rapidement par toutes espèces d'exploitations abjectes, ces lépreux de la création y trouvent toujours à satisfaire impunément leurs vices, à semer leur lèpre et à donner libre envolement à leur corruption. Aventuriers qui n'ont de foi que dans les plaisirs malsains qu'ils peuvent s'accorder, et de loi que dans la perversité de leurs instincts ! De tels rapaces la Nouvelle-France — surtout à cette époque de maîtres corrompus qui dirigeaient ses destinées,

et d'exemples partis de haut qui se propageaient par delà les océans jusqu'aux colonies les plus lointaines — était la proie, et ces rapaces étaient nombreux, leur nombre devenait incalculable ; et de ce nombre, le baron de Loisel.

Donc en attendant que le gouverneur statuât sur le sort des deux émeutiers, de ces deux ennemis de l'administration royale, comme l'avait écrit le baron, ceux-ci avaient été enfermés dans une salle basse du Château, salle qui, sans être un cachot au sens propre du mot, n'en avait pas moins le terrible aspect.

Carrée de huit mètre environ, elle était complètement dénudée. On n'y découvrait qu'un banc de chêne. Les murs étaient de pierre et nus. Le jour ne pénétrait là que par une étroite croisée, solidement grillagée, percée du côté des fortifications et sur une petite cour intérieure où avait été disposée une bouche d'égoût pour recevoir les déchets et les immondices. De sorte que l'air qui entrait dans cette salle basse se trouvait vicié par les odeurs nauséabondes qui émanaient de la bouche d'égoût. Il y avait donc impossibilité matérielle de sortir de là, une fois qu'on y était enfermé, car cette salle n'avait d'issue, hormis la petite croisée, qu'une porte de chêne d'une imposante épaisseur, bien et dûment lamée de fer, verrouillée, cadenassée. Et à supposer qu'un prisonnier eût réussi à passer au travers du grillage de la croisée, il se fût trouvé pris dans cette cour intérieure murée de douze mètres en hauteur. Cette salle valait donc le meilleur et le plus solide des cachots.

C'est là que nous retrouvons les deux malheureux que le sort avait si curieusement réunis.

Le médecin du Château était descendu pour examiner la blessure du mendiant, mais il était remonté de suite après avoir déclaré qu'il n'y avait là qu'égratignure. Et le mendiant et le clerc de notaire s'étaient trouvés seuls.

Le jeune homme était allé s'affaisser sur le banc de chêne rangé le long du mur, et s'était abîmé en de profondes et sombres pensées.

Le mendiant le considéra un moment avec une grande pitié ; puis il s'approcha du jeune homme, sourit et dit avec une paternelle bienveillance :

— Mon enfant, il ne faut pas vous laisser aller au désespoir, rien n'est perdu, pas plus pour vous que pour moi ; je vous garantis que nous sortirons d'ici plus tôt que nous ne pouvons penser, et que nous sortirons sains et saufs.

— Dieu vous entende ! soupira le jeune homme en levant son regard sur l'homme qui venait de lui parler avec une voix qui l'avait remué. Et il se mit à considérer ce mendiant avec curiosité. En fait, c'était la première fois qu'il regardait attentivement celui qui était accouru à son secours, alors que les épées des gardes menaçaient de le percer d'outre en outre, celui qui avait risqué sa vie pour sauver la sienne. Et maintenant qu'il le regardait plus attentivement, il croyait trouver dans la physionomie de cet inconnu quelque chose de digne, qui le plaçait au-dessus du rang des mendiants. Et il se rappelait comment ce mendiant était tout à coup survenu avec une épée à la main et comment de cette unique épée il avait durant un instant tenu en échec quatorze épées accoutumées à la bataille et maniées par des bras jeunes et vigoureux.

Il s'étonna donc de plus en plus en découvrant chez son compagnon d'infortune un aspect nouveau.

Car ce mendiant n'était pas tout à fait inconnu au jeune clerc de notaire. Dix fois déjà par la ville il avait croisé ce mendiant, il l'avait vu tendre une main tremblante aux passants, il l'avait vu courbé, titubant sous la besace, il l'avait entendu demander l'aumône avec une voix chevrotante. Et voilà que le vieillard, qu'il avait connu chancelant, se redressait, devenait vigoureux et fort, et il entendait sa voix douce, mais pleine, sonore, vibrante comme elle avait résonné devant les gardes de l'Intendant. Quant à cette main qui s'était tendue en tremblant pour recevoir le sou du passant, le jeune homme se rappelait qu'elle n'avait pas tremblé lorsqu'elle avait tenu l'épée. Il regarda donc cet homme avec une extrême surprise et demanda :

— Monsieur, qui donc êtes-vous ?

— Mon ami, aujourd'hui je suis comme vous un pauvre diable qui se débat dans le malheur et je suis impuissant ; demain, que sais-je ? je serai peut-être capable de vous ouvrir ou de vous faire ouvrir cette porte de chêne qui nous sépare de la liberté. Que cela vous suffise ! Mais parlons de vous. Je vous connais un peu pour vous avoir croisé par la ville, et je me souviens que vous avez déposé dans ma main, par ci par là, quelques pièces d'argent dont vous aviez peut-être plus besoin que moi-même. Vous êtes clerc de notaire, n'est-ce pas ? clerc chez le notaire-royal, maître Lebaudry ?

— Oui, monsieur. Mais je connais maître Lebaudry, je le connais bien, monsieur, ajouta le jeune homme en baissant la

tête… Après cette affaire d'aujourd'hui, je serais bien présomptueux de me représenter chez lui.

— C'est vrai. Mais ne vous préoccupez pas outre mesure de la perte de votre place. Votre nom ?

— Jean Vaucourt.

— Oui, je connais ce nom-là, fit pensivement le mendiant. Puis il demanda : Vous êtes, le fils d'un homme qui fut un jour riche et considéré ?

— Et que l'Intendant Bigot a jeté sur la paille ! compléta, le jeune homme avec un regard farouche.

— L'Intendant Bigot et ses associés… oui, oui, je sais tout cela. Aussi n'êtes-vous pas, votre père et vous, les seules victimes de ces corbeaux.

— Je le sais si bien, monsieur, et je hais tellement ces corbeaux, ainsi que vous les appelez, corbeaux nourris de la main de la Pompadour, que j'ai voulu entraîner le peuple pour aller soumettre nos protestations auprès du marquis de Montcalm, afin qu'il transmît ces protestations à monsieur le gouverneur actuellement à Montréal. Voyez-vous, monsieur, après la ruine que Bigot a semée parmi la population pour soutenir, alléguait-il, les soldats de la France sur nos frontières, il a décidé, pour le même motif en cette guerre qui commence, de nous priver de pain. Depuis huit jours il en coûte le double pour acheter la portion d'un repas. Et du pain, il y en a plus qu'il n'en faut pour les soldats et pour nous, et nous voulons que les soldats de la France en aient un peu plus que nous, car ils le méritent bien. Mais si du moins tous les sacrifices qu'on nous impose et tous ceux que nous se-

rions disposés à faire profitaient à notre pays… Mais non. Bigot et sa bande de loups savent plutôt profiter de l'occasion pour voler le roi de ses marchandises, et pour faire sur les provisions réquisitionnées auprès des paysans des bénéfices inouïs qui servent à payer, non les soldats de la France, mais leur luxe écrasant à ces loups et leurs plaisirs ignobles !

— Ce n'est que trop vrai ! soupira le mendiant.

— Eh bien ! comment voulez-vous, monsieur, que nous n'élevions pas nos protestations ! Comment voulez-vous que nous supportions sans nous plaindre de telles ignominies ! Non, non… cela ne peut pas durer toujours ainsi, cela ne durera pas toujours ! Le peuple gronde, monsieur ! Le peuple, quand il veut, mais il faut qu'il sache vouloir, il est fort, il est puissant. Mais il est timide, il est indécis, il craint, et il lui faut une tête pour penser, un bras pour agir, une voix pour le commander et le faire sortir de sa torpeur ! J'ai essayé, et je n'ai pas réussi !

— Et cet insuccès vous chagrine ? demanda le mendiant avec un sourire bienveillant.

— Cela m'enrage, monsieur… cela m'enrage davantage ! Oh ! mais si jamais je sors vivant de cette cage, je réussirai ! Car je le veux, ou bien je succomberai à la tâche ! Oh ! oui, malheur à tous ces mécréants que le roi de France jette sur notre pays, comme s'il avait hâte de le voir engouffré en quelque abîme ! Pauvre roi ! au lieu de sauver ce qui reste de cette belle colonie à demi rongée, il le jette comme un os à des chiens enragés ! Mais malheur ! malheur ! cela aura une fin !

Jean Vaucourt s'était levé, et rugissant, marchait à pas saccadés par la salle à demi sombre. Il redressait avec défi sa taille éle-

vée, il haussait sa tête altière, tandis que ses yeux noirs jetaient des flammes ardentes, tandis que ses gestes étaient foudroyants.

Le mendiant contemplait ce jeune homme avec admiration.

Quelle farouche énergie il découvrait dans ce jeune canadien ! Bien qu'il eût pris racine en ce sol lointain, c'était le sang de la France qui courait tumultueux, impétueux comme un torrent, ardent comme une flamme nouvelle, dans ses veines. Cette race canadienne, qui venait de croître de la semence jetée par la France, se développait déjà rapidement avec la même âme que l'âme qui faisait vibrer la nation française. Cette colonie lointaine où cherchaient à s'égaler la vertu et l'héroïsme, c'était comme le prolongement de la France, c'était une de ses vertèbres, arrachée, emportée, transplantée sur cette terre inconnue, qui battait avec la même ardeur ! Le cœur fougueux de la grande race vibrait, là, avec la même fougue ! Ce rejeton canadien de la belle race française gardait toute la physionomie de la race, il en conservait tous les accents, tous les éclats ! Et c'était merveille de constater que la trempe de cette nouvelle âme française, mise au jour à mille lieues de l'ancienne, se manifestait si pareille à l'autre ! Pareille à l'autre ?... Cette pensée fit frémir le mendiant, car il était français lui, français de la vieille race, et il frémit parce qu'il venait de saisir dans le rejeton canadien, plus de vigueur, plus d'élan, plus d'impétuosité ! Mais il n'en fut pas jaloux... au contraire, il s'enorgueillit ; voilà qu'un grand peuple avait donné naissance à un autre peuple tout semblable à lui, qui grandirait comme lui, et dont la gloire plus tard égalerait sa gloire !

Il courut au jeune homme, le prit dans ses bras et dit avec une admirable tendresse :

— Mon enfant, laissez le roi là où il est, oubliez ses torts et ses fautes ! Vous êtes l'enfant de la France, non l'enfant du roi ! Les rois passent, leur durée est aussi courte que leur ombre qui s'efface, ils s'en vont pour ne plus revenir ! Mais la France, elle, demeure, et la France, mon enfant, c'est votre mère ! C'est à elle que vous devez avoir recours, et c'est d'elle que vous devez attendre le secours maternel ! Les rois ne sont rien, mais la France, c'est tout !

— C'est vrai ce que vous dites là, monsieur, répliqua le jeune homme en se calmant. C'est vrai que les rois ne sont que des fantômes ; les uns sont bons et miséricordieux, les autres malfaisants et impitoyables ! Mais ils passent, s'en vont et ne reviennent plus ! Oui, oui, la France seule demeure ! Elle reste notre mère ! Et nous la vénérons, monsieur, et nous l'aimons ! Ah ! si nous l'aimons…

— C'est de l'amour que naît l'espoir, c'est dans l'espoir que repose la confiance ! prononça sentencieusement et gravement le mendiant. Aimez, donc, Jean Vaucourt ! espérez ! ayez confiance !

Un bruit de verrous qu'on tire interrompit cet entretien. La porte massive fut ouverte avec un grincement de gonds rouillés, deux gardes apparurent, s'effacèrent pour livrer passage à deux personnages, un homme et une femme, suivis de deux gardes. Les quatre gardes se postèrent de chaque côté de la porte, les deux personnages pénétrèrent dans la salle.

L'homme, nous le connaissons pour l'avoir vu une fois déjà, c'était le baron de Loisel, intendant de la maison de M. le marquis de Vaudreuil. L'autre personne était une jeune fille, d'une

beauté ravissante, mais avec quelque chose dans ses yeux sombres et ses lèvres dédaigneuses qui semait le trouble et l'inquiétude. Cette jeune fille était Marguerite de Loisel, la fille du baron.

La salle n'était pas assez claire pour permettre de bien distinguer les traits des personnages qui s'y trouvaient, néanmoins l'ombre qui y régnait n'empêchait pas la beauté de Marguerite de Loisel de briller dans tout son éclat. Jean Vaucourt regarda cette apparition rayonnante et en fut ébloui : c'était un rayon de soleil excessivement lumineux qui pénétrait soudain dans son antre et le recouvrait d'étincellements. Il ferma les yeux une seconde, les rouvrit, et l'éclat de cette beauté brune, fascinante, le fit frissonner. Marguerite regarda aussi Jean Vaucourt, et elle le trouva beau… elle le trouva plus beau, dans sa mise modeste, que la plupart des beaux gentilshommes envoyés au pays par le roi. Elle lui trouva une certaine grandeur et une mâle dignité dans sa soutanelle noire. Elle parut se troubler, et le dédain de ses lèvres rouges se transforma en une bienveillante pitié.

Elle murmura à l'oreille de son père :

— Ce pauvre jeune homme !… le pensez-vous aussi coupable qu'on le dit ?

— Hein ! Marguerite, tu le demandes ? Un émeutier ? Un ennemi du roi ? de monsieur l'Intendant-royal ? de Madame de Pompadour ?… Et le baron, surpris d'abord de l'interrogation de sa fille, finissait par s'indigner.

— Mais il a l'air si jeune, insista la jeune fille ; est-il bien responsable de ses actes ?

— Responsable de ses actes !… L'indignation de M. le baron grandit. Comment ! un clerc de notaire, un jeune homme qui sait lire et écrire ?… Ha ! ha ! ha ! ricana-t-il, on ne m'en passe pas à moi !

La jeune fille n'osa plus insister, mais elle demanda encore :

— Et lui, ce pauvre mendiant ?

La jeune fille, au fond, ne s'apitoyait peut-être sur le sort du vieux mendiant que par l'action du sentiment mystérieux de sympathie qui l'animait à l'égard du jeune clerc de notaire.

— Marguerite, répondit le baron sur un ton de voix concentré, prends garde à ce mendiant ! Ah ! c'est lui que j'aime tenir surtout ! Car cet homme est très dangereux, ma fille ! Et cet homme, s'il se peut, ne sortira jamais vivant d'ici !

Marguerite de Loisel frémit à l'accent de son père ; dans cet accent elle saisissait une haine terrible et sanglante.

Et le baron, maintenant, pensait ceci :

— Ah ! est-ce possible que ce soit lui ? Comment ne l'ai-je pas deviné plus tôt ? À moins que je n'aie eu une hallucination ? Mais je suis venu m'en assurer. Ho ! si c'est lui… malheur !

Jean Vaucourt, un moment étourdi ; par la beauté de Marguerite de Loisel, avait réussi à reprendre une attitude fière et digne. Puis il s'était reculé jusqu'au fond de la salle pour s'adosser à la muraille. Là, il croisa les bras et surveilla le baron qui s'approchait du mendiant.

Celui-ci, à la vue du baron, s'était assis sur le banc de chêne, avait posé les coudes sur ses genoux et mis son visage dans ses

deux mains.

Le baron vint s'arrêter à quelques pas et dit avec un sourire hypocrite :

— Père Achard, des gardes ont ramassé votre besace sur la rue, je vous l'ai fait apporter.

Le mendiant ne répondit pas ; il semblait s'absorber en de lointains souvenirs et ne paraissait pas entendre le baron ni le voir.

Le sourire du baron se fit méprisant. Il se retourna vers les gardes, immobiles et attentifs. L'un d'eux tenait la besace du vieux.

— Apportez la besace de ce pauvre mendiant ! ordonna-t-il.

Le garde obéit. Il vint déposer la besace aux pieds du mendiant.

— Prenez pauvre vieux ! reprit le baron avec un accent de pitié où l'ironie dominait. Savez-vous que ces imbéciles de gardes avaient eu l'originalité de la mettre aux enchères ? Ils l'avaient déjà baptisée LA BESACE D'AMOUR ! On en offrit jusqu'à une livre. Une livre ! n'était-ce pas ridicule, ricana le baron, pour une besace d'amour ?

Il se tut.

Le mendiant n'avait pas bougé… il n'avait pas même tressailli.

— Éloigne-toi, Marguerite ! commanda le baron en se tournant vers sa fille, à deux pas derrière lui, qui tenait ses yeux lumineux fixés sur Jean Vaucourt. Je désire parler au père Achard,

ajouta le baron, de choses qui le concernent trop personnellement.

La jeune fille obéit et s'éloigna pour aller s'arrêter près des gardes qui surveillaient la porte de ce cachot.

Alors le baron se rapprocha encore du mendiant, il s'approcha à une longueur de bras. Il se pencha, saisit rapidement une main du vieux l'attira vers lui et regarda ardemment les traits du père Achard tout en disant :

— Regardez-moi, père Achard !

Le mendiant avait vivement retiré sa main et caché de nouveau sa figure.

Mais le baron se relevait avec un sourire de satisfaction, et ajoutait, plus ironique.

— Personne, heureusement, n'était disposé à donner une livre pour cette besace. N'eût-ce pas été odieux d'accepter une livre ? au cas où cette besace eût contenu l'écusson d'un noble comte, par exemple !

Le mendiant, cette fois tressaillit.

Le baron sourit davantage et reprit avec un sarcasme plus accentué :

— Pauvre besace ! Mais, heureusement aussi, j'étais là… Je suis intervenu au bon moment. Prenez garde mes gentilshommes criai-je, prenez garde de commettre un sacrilège… cette besace peut être sacrée !

Il ricana longuement.

Les mains du mendiant, collées sur son visage, tremblaient ; on aurait pu penser que ces paroles narquoises du baron l'offensaient et qu'il faisait de formidables efforts pour conserver son calme.

Mais Jean Vaucourt, lui, ne put en souffrir davantage.

— C'est assez, dit-il d'une voix rude et impérieuse, d'insulter à la misère d'autrui !

Il marcha d'un pas assuré et menaçant vers le baron de Loisel.

Celui-ci se redressa avec hauteur et dit :

— Arrière, jeune roture !... Gardes !

Les gardes tirèrent leurs épées et s'élancèrent au pas de course sur Jean Vaucourt.

— Arrêtez ! cria Marguerite en survenant.

Le baron lança à sa fille un regard chargé de colère.

La jeune fille rougit violemment et recula.

Jean Vaucourt avait rugi devant les épées nues, puis était retourné s'adosser à la muraille car le mendiant venait de lui souffler ces mots :

— Mon ami, laissez faire, et fiez-vous à moi !

Le baron n'avait pas compris ces paroles, mais il venait de voir assez distinctement les traits du père Achard. Dans l'orbite de ses yeux une lueur de triomphe rayonna. Il fit signe à un garde d'approcher et lui dit :

— Veuillez conduire mademoiselle hors d'ici ! Va ! ajouta-t-il impérieusement en se tournant vers sa fille.

Marguerite de Loisel frémit, pâlit et suivit le garde, mais non sans avoir jeté à Jean Vaucourt un long regard de pitié.

Lorsque sa fille fût sortie de la salle, le baron dit aux trois autres gardes :

— Emmenez ce mendiant à la salle des gardes ! Puis à voix basse il ajouta : C'est un traître au roi de France !

Enfermez-le et arrangez-vous de façon que demain, quand j'irai le voir, je ne trouve que son cadavre ! Faites !

Àce moment la haine du baron était si visible sur ses traits que Jean Vaucourt, qui l'observait étroitement, devina ses intentions et le danger qui menaçait le mendiant.

Il s'élança vers le baron.

— Par le sang ! rugit ce dernier.

Il jeta un ordre aux gardes, saisit un court poignard caché sous son habit et le leva sur Jean Vaucourt.

— Si tu fais encore un mouvement, clerc de satan, je te troue la gorge !

Le mendiant bondit sur le baron… mais il fut empoigné par les gardes et solidement maintenu.

— Emmenez-le commanda le baron qui écumait de rage.

Mais cet ordre était à peine jeté qu'un cri de femme retentit hors la salle… et ce cri sembla venir de la bouche de Marguerite

de Loisel. Le baron poussa un grognement rauque. Mais aussitôt ce cri entendu, on apercevait un tapage aux étages supérieure, un vacarme d'enfer dans lequel se confondaient des jurons des cris et des bruissements d'acier ; et tout à coup une voix nasillarde et retentissante cria :

— J'ai demandé audience à monsieur le comte de Maubertin !

Àla seconde même le mendiant jeta un cri de joie avec ce nom :

— Flambard !

— Gardes, à la porte ! vociféra le baron.

Et il se rua vers la porte suivi de ses trois gardes qui avaient abandonné le mendiant. La même voix nasillarde, plus rapprochée cette fois, hurlait :

— Place, valets de basse-cour !

On entendait des épées s'entre-choquer, crisser, bruire, claquer…

— En avant ! clama le mendiant à Jean Vaucourt tout étonné de ce qu'il entendait.

Tous deux s'élancèrent vers la porte à la suite des gardes et du baron. Ils arrivèrent trop tard : la lourde porte fut refermée sur eux avec un bruit formidable.

Le mendiant, d'une voix de tonnerre, cria :

— Flambard ! Flambard ! Flambard !

Sur la route, hors des murs

Rejoignons le cabriolet emmenant les deux clientes du notaire Lebaudry. Comme nous le savons maintenant, ces deux femmes étaient l'une, la plus âgée, Mme de Ferrière, l'autre, Mlle Héloise de Maubertin.

La voiture après avoir quitté les murs de la cité s'était engagée sur une route descendant vers la vallée qui s'allongeait au pied du Cap vers l'ouest et le nord-ouest, et cette route allait s'enfouir sous les bois de Sillery.

Mais avant d'atteindre la vallée, le cabriolet traversa un plateau d'où la vue pouvait s'étendre au lointain et parcourir un vaste et magnifique panorama.

La jeune fille fit arrêter le cabriolet et dit à sa compagne avec un élan d'admiration :

— Voyez, chère tante, comme c'est beau ! C'est la première fois que ce pays m'apparaît aussi resplendissant, aussi pittoresque !

Et la jeune fille étendait sa main fine vers les horizons qui renfermaient une terre pleine de poétique beauté.

Mme de Ferrière suivit la main de la jeune fille et répondit, non moins admirative :

— C'est vraiment merveilleux, Héloise. En France, aux Indes, je n'ai pas vu de plus splendides paysages, de nature plus exquise !

Et elles contemplèrent longtemps, comme en extase, ce tableau puissant par son coloris et sa lumière, par la variété

presque infinie de ses aspects et par la ligne harmonieuse qui en découpait les multiples nuances, sous le soleil très lumineux qui, d'un ciel à peine bleu et sans nuages, projetait par gerbes étincelantes ses rayons éclatants.

Au bas du plateau, dont l'élévation apparaissait énorme, coulait majestueusement le Saint-Laurent, ses ondes lamées d'argent et frémissantes desquelles semblaient surgir des scintillements d'émeraude pour s'entremêler aux rayons d'or du soleil. On percevait sous la brise du sud-est les lames d'argent bruire doucement tandis qu'elles glissaient en plis onduleux avec une grâce nonchalante vers l'ouest où elles allaient finir leur course pour former un ruban soyeux aux nuances vert et or.

Par delà le fleuve, au sud, la côte s'élevait lentement, avec un fouillis de bois et de brousse au sein duquel, çà et là, se dessinaient avec vigueur, comme les plates-bandes d'un parterre des taches noires de toutes formes ; c'étaient les champs des laboureurs qui achevaient leurs semailles.

Vers l'ouest les deux rives verdoyantes du beau fleuve s'échelonnaient par petites collines qui, par une pente douce et légèrement saillante, semblaient former les gradins d'un immense amphithéâtre. Là, entre ces collines, là au milieu de cet amphithéâtre, le fleuve, que troublait moins la marée montante, semblait s'immobiliser et il resplendissait comme un miroir d'où jaillissaient des millions d'effluves éblouissants. Dans cet admirable jeu de lumières se détachaient comme les ailes frémissantes de deux cygnes énormes planant au-dessus du miroir dans lequel ils se miraient avec une profonde félicité. Ces ailes blanches c'étaient les voiles des deux navires qui emportaient vers Montréal les régiments envoyés au Canada par le roi Louis XV, et la

brise devenait si légère que les voiles ne se gonflaient plus, que les navires s'immobilisaient presque. Au nord-ouest et au nord s'étalaient de belles et gracieuses vallées comme un tapis de duvet et moelleux, sur lequel se découpait çà et là la silhouette d'un bouquet de bois aux feuilles à peine naissantes. Là encore les vallées se tachaient de carrés, de ronds, de langues de terre noire, et ces langues semblaient animées par les rayons de l'astre solaire, et l'on aurait pu croire qu'elles grimpaient doucement aux collines.

Puis elles paraissaient s'arrêter tout à coup, se briser pour ainsi dire lorsqu'un large ravin enfonçait au travers sa silhouette caverneuse et sombre. Et alors sous le regard impatient, vallées, bois vert-or, collines d'émeraude, langues d'ébène, ravins sombres montaient, s'élevaient graduellement, se haussaient et paraissaient former la pente très douce des grands monts bleus qui, très loin, barraient l'horizon d'une ligne sombre ininterrompue et à peine brisée. On eût pensé que là, au sommet de ces monts finissait la terre et reposait le ciel, tant monts et firmaments semblaient si bien se joindre et se tenir.

Enfin, à l'est, le regard admiratif des deux femmes s'arrêtait sur la plus haute cime de ce promontoire qu'est la cité de Québec. De cette cime elles étaient dominées par les fortifications sur lesquelles flottaient de distance en distance le drapeau de la France.

Et sur le plateau entouré de jeune verdure, de buissons au travers desquels voletaient les premiers oiseaux venus des pays de soleil et commençant leurs nids, venaient mourir les bruits de la ville. La brise apportait des flots de parfums inconnus, elle apportait en même temps une douceur, une quiétude qui pénétraient l'âme des deux femmes et semblaient leur faire oublier les

malheurs qui avaient sur leurs physionomies laissé une sombre empreinte. Car, maintenant, leurs regards exprimaient la douce sérénité qui avait envahi leurs âmes. Elles aspiraient avec félicité les suaves parfums des champs et des bois auxquels se mêlait l'odeur légèrement saline qui s'élevait jusqu'à elles de la surface des eaux fluviales.

— Ma tante dit tout à coup la blonde jeune fille avec un sourire mélancolique, que ne donnerais-je pour voir mon père avec nous ! Quelle joie suprême nous aurions à vivre en si beaux lieux !

— Ne te décourage pas, chérie, ton père viendra un jour nous retrouver ici. Si nous continuons de recevoir la pension qu'il nous fait servir par son banquier à Paris, c'est donc qu'il vit et qu'il pense à nous !

— Pauvre père ! réussira-t-il jamais à reconquérir la faveur royale ?

— Si on lui rendait seulement la justice qui lui est due, ses biens qu'on lui a ravis, la bonne réputation dont il jouissait !

— Oh ! que je hais les monstres qui l'ont calomnié et perdu ! s'écria la jeune fille dont la timidité apparente fit tout à coup place à une sombre énergie.

— Dieu réserve à chacun son dû ! prononça Mme de Ferrière. Votre père recouvrera ce qu'il a perdu, et les pervers seront châtiés !

— Que le ciel vous entende, chère tante !

Et la jeune fille, l'esprit tout plein encore de la vision du splendide tableau qu'elle venait d'admirer, parut se plonger dans une douce rêverie.

Le cabriolet était reparti, descendant vers la vallée par une route sinueuse ; mais au lieu de suivre cette route vers les bois de Sillery massifs et sombres, le cocher Anthyme fit prendre à sa bête un chemin neuf et plus étroit qui, non moins sinueux que la grande route, contournait un bois d'érables, de trembles et de saules et courait dans une direction nord-ouest.

Sur ce chemin rude et poussiéreux le cabriolet cahotait, craquait, gémissait.

Les deux femmes demeuraient silencieuses.

Leurs rêveries n'étaient troublées que par les coups de langue du cocher et le claquement de son fouet quand il commandait sa bête :

— Allons ! hope là ! la rousse… hop !

Au moment où l'on venait de franchir un petit pont jeté sur un ruisseau qui, encore gonflé des pluies récentes, charriait en torrent ses eaux écumeuses vers le fleuve, un galop de cheval retentit sur le chemin que venait de parcourir le cabriolet.

— Voilà un cavalier, Anthyme, dit la jeune fille, rangez votre jument, car le chemin est vraiment trop étroit ici !

Anthyme obéit vivement. Le chemin était en effet si étroit à cet endroit qu'il eût été impossible à deux attelages de se croiser. Une fois le pont passé, le chemin longeait sur une assez longue

distance le ruisseau et de l'autre côté de ce chemin s'élevaient en pente rapide des bois de peupliers et de bouleaux.

Le cocher colla le plus possible bête et voiture contre les bois, laissant ainsi plus de la moitié du chemin au cavalier qu'on voyait maintenant venir à franc étrier en deçà d'un tournant, et qui soulevait derrière lui un épais nuage de poussière jaune.

Pour plus de sûreté Anthyme arrêta sa jument.

De son côté le cavalier ralentit sa course, puis se rapprocha du cabriolet au petit trot. Il allait dépasser la voiture sans daigner regarder les occupants, lorsqu'une voix de femme prononça son nom, c'était M de Maubertin :

— Monsieur Flambard ! dit-elle avec surprise et joie.

Le cavalier arrêta net sa monture, aperçut les deux femmes sourit largement, enleva son feutre, s'inclina et dit :

— Que Dieu soit béni ! Madame… Mademoiselle… c'est bien moi, Flambard, bien vivant comme vous voyez ! Comme vous vous l'imaginez, je me rendais à votre habitation pour affaires de toute urgence. Je suis vraiment heureux de vous trouver.

Mde Ferrière tendit sa main au cavalier et dit :

— Ah ! brave Flambard, je suis bien contente de voir que vous avez accompli votre mission à Montréal sans accident.

— En effet, madame, je me porte à merveille. Seulement en arrivant à Québec ce midi, j'ai appris une nouvelle qui me cause quelque souci.

— Mon Dieu exclama la jeune fille avec inquiétude, est-ce une mauvaise nouvelle encore qui nous concerne ?

— Un peu, mademoiselle… Mais ne vous inquiétez pas outre mesure ; je pense qu'il y a moyen de parer rapidement à l'accident.

— Un accident ! fit M de Ferrière avec surprise ; mais à qui donc cet accident est-il arrivé ?

— À un pauvre mendiant, madame, répondit Flambard avec un sourire singulier ; un pauvre mendiant qui s'appelle le père Achard !

— Le père Achard ?… Je le connais un peu, dit la jeune fille.

Flambard sourit davantage.

— Que lui est-il arrivé de fâcheux ? interrogea M de Ferrière.

— On dit qu'il s'est mêlé d'émeute, madame…

— Ô mon Dieu ! s'écria M de Ferrière, allez-vous me dire qu'il s'agit également d'un jeune clerc de notaire ?

Flambard eut un haut-de-corps de surprise.

— Quoi ! vous savez ?…

— Nous savons qu'il y a eu commencement d'émeute, et qu'un clerc de notaire, celui de maître Lebaudry d'où nous venons, a été arrêté et conduit prisonnier au Château Saint-Louis.

— Vraiment ? dit Flambard en retrouvant son sourire énigmatique. Et vous n'avez pas appris que le père Achard avait été arrê-

té en même temps que le clerc de notaire et conduit également au Château ?

— Seigneur ! fit M de Ferrière, ce pauvre mendiant était donc lui aussi de l'émeute ?

— C'est-à-dire qu'il a voulu défendre le clerc, Jean Vaucourt, contre les attaques des gardes du Château, et il a été fait prisonnier.

— Pauvre malheureux ! murmura la jeune fille.

— Voilà, reprit Flambard, ce que m'a raconté le père Vaucourt. Alors, quand j'ai appris le malheur du père Achard, j'ai failli perdre la tête, et alors aussi avec la double mission que je me voyais sur les bras et qui me réclamait également et en même temps, j'ai décidé de me rendre auprès de vous.

— Mais en quoi peut bien nous concerner l'arrestation du mendiant ? demanda Mme de Ferrière avec curiosité.

Le sourire énigmatique de Flambard s'accentua :

— Madame… mademoiselle… répliqua-t-il, ce mendiant a un ennemi mortel, l'intendant du Château, monsieur le baron de Loisel et je connais assez ce baron pour savoir ou pour craindre un malheur au père Achard. J'ai le pressentiment que demain, avant l'aube nouvelle, le mendiant ne sera plus que cadavre, s'il passe la nuit au Château.

— Flambard, vous me faites peur !

— Pardonnez moi, madame ! Aussi ai-je résolu de faire sortir le père Achard du Château, et le plus tôt possible.

— Pensez-vous réussir ce projet audacieux ?

— Oui, madame, répondit Flambard avec conviction.

— En effet, sourit M de Ferrière, je vous pense capable de sauver le père Achard. Néanmoins, avouez que vous risquez votre liberté, vous aussi, et votre vie peut-être.

— C'est fort possible, madame, répliqua Flambard avec indifférence.

— Mais cette liberté et cette vie, reprit gravement M de Ferrière, ne les devez-vous pas à monsieur de Maubertin, comme vous nous en avez donné vous-même l'assurance, jusqu'à ce qu'il soit rentré en grâce auprès du roi ?

— C'est vrai, madame, je n'en disconviens pas, répondit tranquillement Flambard sans se départir de son sourire énigmatique.

Mde Ferrière et sa nièce regardèrent cet homme avec étonnement.

— Madame, Mademoiselle, reprit Flambard, je vous ai fait part de la mission que j'ai accomplie auprès du roi pour faire réhabiliter monsieur le comte, et je vous ai informées à mon arrivée en Canada, le 13 de ce mois, de ce que le roi m'avait dit et du mémoire qu'il m'a chargé de remettre à monsieur de Vaudreuil. Voilà qui prouve assez clairement que je ne néglige pas les affaires de monsieur le comte.

— Et vous ne nous avez pas dit où se trouvait en ce moment monsieur de Maubertin ? reprocha M de Ferrière.

— Vous ne nous avez pas dit, Flambard, reprocha à son tour la jeune fille, si mon père vit encore ?

— Madame, mademoiselle, je vous ai dit que j'ignorais le domicile actuel de monsieur le comte, et j'ai dit ou du moins je n'ai pu vous assurer s'il était vivant ou trépassé, est-ce vrai ?

— Oui, mon brave Flambard, avoua M de Ferrière avec un sanglot dans sa gorge.

La jeune fille, avec l'appréhension qu'un nouveau grand malheur l'avait frappée s'était mise à pleurer silencieusement. Les réticences de Flambard, le mystère dont il cherchait à envelopper ses allées et venues, commençaient de lui faire croire que son père, le comte de Maubertin, était mort… mort avant d'avoir été réhabilité par la cour de France. Et elle s'imaginait maintenant que Flambard, pour obéir à des instructions du comte avant son décès, faisait des démarches pour assurer l'existence de Mme de Ferrière et la sienne. Mais si son pauvre père était mort, pourquoi l'en tenait-on dans l'ignorance ? Elle eût préféré cent fois cette terrible nouvelle, plutôt que de vivre sans cesse dans l'incertitude et dans l'effroi.

Mais Flambard avait sans doute ses raisons ou ses instructions d'après lesquelles il agissait sans dévier de la voie qu'elles lui avaient tracée. Mais il devina les tourments qui assiégeaient cette douce et frêle créature ; il s'émut.

— Mademoiselle, dit-il, ne pleurez pas sur un malheur qui ne s'est pas encore produit, j'espère. Je peux vous assurer que votre père est encore vivant, qu'il ne cesse de penser à vous et qu'il souffre de ne pouvoir se rapprocher de vous et de vivre près de vous.

— Ah ! Flambard, répliqua la jeune fille en souriant d'ivresse, pourquoi ne m'avoir pas rassurée plus tôt ?

— Mademoiselle, dit gravement Flambard, ne me reprochez rien ; vous savez que je n'ai cessé d'être par monts et par vaux, et qu'il m'était impossible de vous donner une assurance que je ne possédais pas moi-même. Mais aujourd'hui cette assurance que vous me réclamez, je vous la donne.

— Flambard, mon cher Flambard ! s'écria Mme de Ferrière avec une joie exaltée, vous nous faites revivre ! Merci.

Flambard s'inclina, reprit son sourire et dit :

— Madame, nous perdons là beaucoup de temps, et ce temps est fort précieux. Je vous ai dit que j'avais deux missions également urgentes : l'une de me rendre sur-le-champ au Château Saint-Louis, l'autre de me rendre sans retard chez monsieur l'Intendant Bigot. Or, de ces deux missions, je considère que la première est la plus pressante. Mais la seconde étant également pressante, je désire vous demander s'il vous serait loisible d'accomplir pour moi la seconde mission.

— En quoi consiste cette mission ?

— Il s'agit d'une communication écrite, relative aux affaires de monsieur le comte, qu'il importe de remettre à monsieur Bigot ; cette communication m'a été confiée par monsieur de Vaudreuil.

— Où se trouve monsieur Bigot ? demanda Mme de Ferrière. Est-il à la ville, ou à son Château de Beauport ?

— On m'affirme qu'il se trouve en ce moment à sa demeure de la rue Saint-Louis.

— Et que contient cette communication relative à monsieur de Maubertin ?

— Je n'en sais rien, madame ?

— Elle est scellée ?

— Oui, madame.

— Vous êtes certain qu'il ne résultera aucun danger pour nous à accomplir cette mission ?

— Madame, répondit Flambard, je ne sais rien de cette communication ; néanmoins j'ai le pressentiment qu'elle ne pourra nuire aux intérêts de monsieur le comte.

— C'est bon, donnez Flambard !!

Celui-ci tira de sous sa veste une large enveloppe scellée aux armes du marquis de Vaudreuil et la tendit à Mme de Ferrière.

— Anthyme, commanda cette dernière, veuillez reprendre le chemin de la ville et nous conduire à la maison de monsieur Bigot !

— Merci, madame reprit Flambard. Maintenant, je suis tranquille. Et si vous permettez, je prendrai les devants afin d'être au Château le plus tôt possible.

— Allez, brave Flambard, allez à votre mendiant ; nous, nous allons chez monsieur Bigot.

Flambard s'inclina, tourna son cheval du côté de Québec et repartit au grand galop.

— Au revoir, Flambard ! cria la jeune fille.

Mais le cavalier disparaissait déjà dans un nuage de poussière.

Une explication

Pour expliquer le court entretien qui venait d'avoir lieu entre Mme de Ferrière sa nièce, Héloïse de Maubertin, et Laurent-Martin Flambard, et pour savoir qui était ce comte de Maubertin auquel s'intéressaient tant ces trois personnages, il est absolument nécessaire, pour la meilleure compréhension des événements qui vont suivre, de retourner de quelques années en arrière et de nous transporter aux Indes.

Après le traité d'Aix-la-Chapelle, en 1748, qui mettait fin à la guerre de la Succession d'Autriche, guerre durant laquelle tant de nobles gentilshommes français s'étaient distingués, le roi manda près de lui l'un de ces gentilshommes dont les mérites lui avaient été signalés plus spécialement : ce gentilhomme s'appelait le comte Adélard de Maubertin, né en Saintonge où il possédait un superbe domaine.

Pour récompenser les services de ce fidèle et vaillant soldat le roi Louis XV l'envoya aux Indes avec les pouvoirs d'un intendant-général. Après le poste de gouverneur-général, celui d'intendant était le plus envié, même de la haute noblesse. Aussi le comte fût-il très reconnaissant au roi de France de cette faveur inattendue. Le comte de Maubertin partit donc pour les Indes et alla établir sa demeure et l'administration de l'intendance à Pondichéry. Durant les six années qui suivirent, le comte justifia pleinement la confiance qu'avaient mise en lui le roi et ses ministres : son administration fut loyale et probe.

Mais la nature droite du comte devait nécessairement lui susciter des ennemis, après les envieux qu'avait fait sa nomination à ce haut poste ; et ces ennemis, très nombreux, se recrutaient dans le troupeau des aventuriers qui que fussent les moyens à leur disposition ou cherchaient à faire rapidement fortune, quels que les circonstances leur prêteraient. Au nombre de ces aventuriers se trouva un certain Lardinet, soi-disant originaire de la ville de Paris, qui, par on ne sait quelle influence, avait obtenu du duc de Choiseul une place de subalterne dans l'administration de l'intendance.

Ceci se passait en l'été de 1754.

Àl'automne de la même année, la comtesse de Maubertin, qui était demeurée avec sa fille Héloïse à Paris, incapable qu'elle était de supporter le climat des Indes, tomba gravement malade. Le comte demanda un congé au roi et revint à Paris où peu après son arrivée la comtesse mourait. Le comte demeurait seul avec sa fille unique Héloïse. Comme sa mère, Héloïse ne pouvait endurer le climat des Indes. Le comte avait en province une sœur, veuve du chevalier de Ferrière, qui vivait retirée dans un petit domaine dont les revenus suffisaient difficilement à sa subsistance. Le comte la fit venir à Paris et lui confia la garde de sa fille avant de retourner aux Indes.

Cependant il ne s'éloigna pas de suite. Trop déprimé par la perte douloureuse qu'il venait de faire, et se sentant incapable de se remettre sitôt aux affaires, il obtint du roi que son congé fût prolongé de trois mois.

Ce congé lui permettrait de se remettre un peu du rude coup qui l'avait atteint, et de jouir en même temps des douceurs du

foyer près de sa fille qu'il adorait.

À Pondichéry, il avait laissé pour surveiller les affaires de l'intendance un subalterne en qui il avait une grande confiance à cause de son intelligence et de son habileté. Ce subalterne était Lardinet qu'il avait élevé aux fonctions de secrétaire. Comme nous l'avons dit, ce Lardinet était l'un de ces aventuriers guettant les circonstances et les occasions ; or voilà que pour Lardinet l'occasion survenait. Il ne la manqua pas.

Le comte de Maubertin avait également laissé à Pondichéry son ordonnance. Laurent-Martin Flambard, qui de serviteur du comte était devenu son ami et son confident. Car Flambard et le comte se devaient la vie mutuellement ; sur les champs de bataille où cent fois la mort les avait menacés, tous deux avaient tout risqué et à tour de rôle pour se protéger l'un et l'autre. La confiance du comte en Flambard était sans borne, le dévouement de Flambard pour le comte était sans limite. Le comte chargea donc Flambard de surveiller, durant son absence, les agissements de certains spéculateurs sans conscience qui pullulaient autour de l'intendance.

Il arriva un jour, qu'un commis de l'intendance vint trouver Flambard, pour lui faire part de certaines irrégularités que se permettait Lardinet dans l'administration des finances et dans la manipulation des marchandises du roi.

Flambard, qui ne connaissait et n'avait jamais connu qu'un chemin pour aller au but, alla droit à Lardinet, le mit en garde contre toute tentation d'escroquerie, et le prévint, très charitablement, d'avoir à prévenir immédiatement le comte de Maubertin,

à Paris, s'il avait vent de vols, de concussions, ou d'agiotages dans les magasins du roi.

Lardinet pour on ne sait quelle raison, n'aimait pas Flambard. Cette remontrance ne lui plut guère. Comme sa conscience n'était pas en paix le moins du monde, et redoutant de la part de Flambard quelque indiscrétion qui jetât sur lui de la suspicion, Lardinet résolut de jouer immédiatement le tout pour le tout. Ceci avait lieu exactement deux mois avant l'expiration du congé accordé au comte de Maubertin. Donc le temps était précieux.

Lardinet se mit à l'œuvre. Par ses fonctions il jouissait de larges pouvoirs et d'une grande autorité. Son premier pas fut de congédier les employés honnêtes et fidèles au comte pour les remplacer par des gens à lui, individus sans honneur sur qui il pouvait entièrement dépendre.

Les écritures à la comptabilité furent défigurées et les comptes et dépenses de l'administration majorés à des sommes exorbitantes. Les magasins du roi furent volés et le butin vendu à des bénéfices inouïs que se partagèrent Lardinet et ses stipendiaires.

Mais tel quel le jeu n'en pouvait valoir la chandelle, aussi Lardinet imagina-t-il le truc d'abriter, au détriment du comte de Maubertin, son caractère et celui de ses employés par un rapport mensonger et pernicieux soumis au duc de Choiseul.

Ce rapport disait en substance :

Que le nommé Lardinet, ayant été commis à la surveillance des affaires de l'intendance en l'absence du comte de Maubertin, et ayant reçu du gouverneur-général (ce qui était faux) instructions d'examiner les écritures et les comptes de l'intendance,

d'ouvrir enquête et de faire des inventaires des comptoirs et magasins du roi, s'était mis à l'œuvre avec diligence, et que, après un mois d'un travail opiniâtre rendu plus difficile par le mauvais vouloir de certains employés trop dévoués au comte, il avait acquis le résultat que des détournements de fonds et des vols de marchandises avaient été pratiqués durant deux années consécutives ; que ces vols et détournements atteignaient le chiffre de quelque trois millions de livres, millions que perdait le roi et qui étaient allés grossir la fortune du comte de Maubertin et avaient édifié celle de quelques uns de ses amis et protégés. Le rapport ajoutait que pour voiler ces escroqueries on avait exagéré les dépenses de l'administration. Cent autres mensonges et perfidies étaient énoncés sur le compte direct de l'intendant-général : le rapport assurait que le comte de Maubertin jetait l'or du peuple et du roi dans les orgies les plus scandaleuses, que la conduite odieuse du comte avait été cause de la maladie et de la mort de la comtesse… Bref, le rapport représentait le comte de Maubertin comme un traître à son pays, en train de préparer, avec le concours des voisins anglais, la perte des possessions françaises de l'Inde.

Ce rapport signé du nom de Lardinet lui-même et de plusieurs faux noms, s'était croisé, en route pour Versailles, avec le comte de Maubertin qui revenait à Pondichéry. Le comte, inquiété par certains épîtres de Flambard, qui représentait Lardinet comme faisant depuis quelque temps un métier louche, revenait un peu avant l'expiration de son congé.

Lorsque le comte, peu après son retour, eût été mis au courant des destitutions qu'avait faites Lardinet de sa propre initiative, quand il apprit surtout la fausse et infâme comptabilité exercée

par Lardinet et les malversations commises dans les magasins du roi, il fut pris d'une telle fureur qu'il ordonna à Flambard de prendre le sieur Lardinet au collet et de le jeter à la rue.

Ce qui fut fait promptement et consciencieusement, car Flambard obéissait à la parole, au geste, à la lettre et à la seconde.

Mais que serait-il advenu si le comte eût eu vent du rapport odieux qui le représentait comme voleur et traître ? et s'il eût pu être informé de l'effet que ce rapport venait de créer sur le roi et ses ministres à Versailles ?...

Et Lardinet n'était pas encore au bout de ses perfidies.

Lardinet ne pouvait se consoler de l'affront et de l'humiliation reçus : être jeté à la rue comme un mauvais chien clamait vengeance ! Il écrivit de suite à M. de Choiseul pour l'instruire du mauvais traitement dont il avait été l'objet de la part du comte de Maubertin parce que lui Lardinet avait fait son devoir en obéissant aux instructions reçues, et il demandait que justice lui fût rendue... qu'il était dans la pénurie, que sa femme se mourait de chagrin, que sa fille s'anémiait faute d'aliments suffisants.

Ce fut le coup de foudre qui frappe quand, deux mois plus tard, la cour de Versailles demanda des comptes à M. de Maubertin et quand celui-ci vit Lardinet réinstallé dans ses fonctions de secrétaire de l'Intendance. Alors, le comte comprit l'affreuse machination dont il avait été victime. Il voulut parer le coup qui le frappait si rudement, mais il était déjà trop tard : trop tard parce qu'il était rappelé immédiatement en France et parce que Lardinet peu après sa réinstallation, se démettait de ses fonctions et disparaissait pour ne pas affronter des dangers que sa perfidie pouvait susciter contre lui-même.

Cependant, le comte de Maubertin ne voulut pas se rendre à l'ordre de la cour et quitter Pondichéry, avant d'avoir établi une enquête sur les malversations de Lardinet et ses impostures, et d'avoir réuni dans un long rapport, basé sur les témoignages les plus dignes de foi, les preuves qui militaient en faveur de sa probité et de sa loyauté au roi de France. Il lui fallut deux mois pour faire cette enquête et établir son mémoire. Malheureusement, il en fut pour ses peines : quand il fut prêt à partir pour la France, la cour de Versailles lui fit savoir que le roi avait confisqué tous ses biens, et que la Bastille le réclamait en attendant qu'il fût exposé en place de Genève.

On était alors au commencement de 1755.

La catastrophe pour Maubertin était complète. Il tomba dans un profond désespoir, surtout en songeant à sa fille. Que faire ? Que tenter pour se disculper ? Adresser immédiatement son mémoire au roi ? Oui, mais il faudrait attendre deux mois, trois mois… et, demeurer aux Indes, à Pondichéry surtout, c'était s'exposer à l'arrestation !

Sur les avis de M. de Lally-Tollendal, le comte de Maubertin décida de se lancer à la recherche de Lardinet, de le retrouver coûte que coûte de le démasquer, de le traîner aux pieds du roi et de lui faire avouer ses crimes et ses impostures.

Et, comme Lardinet, le comte disparut tout à coup de Pondichéry, et juste au moment où de Lally-Tollendal, gouverneur-général aux Indes, recevait l'ordre de mettre Maubertin aux arrêts.

Toutefois avant de disparaître, le comte avait chargé son ami, Flambard, du soin de sa fille et de sa sœur, et lui avait recommandé de les emmener toutes deux en Nouvelle-France, afin

qu'elles ne fussent pas l'objet du mépris des gens de la cour de Versailles.

Chez M. Bigot

Il était environ quatre heures et demie, lorsque le cabriolet portant M de Ferrière et Héloïse de Maubertin s'arrêta devant la demeure de M. Bigot, rue Saint-Louis. Cette maison n'offrant rien de bien remarquable à l'extérieur, elle possédait l'aspect ordinaire des maisons bourgeoises de la ville. Elle s'élevait au milieu d'un petit enclos planté de jeunes arbres qui commençaient leur feuillée.

Un domestique en grande livrée vint recevoir les deux femmes pour les conduire ensuite dans un parloir fort luxueux. Ce luxe contrastait formidablement avec les apparences extérieures presque modestes de la maison ; en outre, il étonnait le visiteur étranger et lui laissait entendre que M. Bigot devait faire de fort belles affaires pour se mettre une telle opulence. Cet appartement était surtout remarquable par sa collection de bibelots qui s'étalaient de toutes parts. Mais si, encore, M. Bigot n'eut possédé que cette maison… mais on savait qu'il s'était fait construire un superbe château dans la campagne environnante, et l'on savait que l'aménagement de ce château ne le cédait en rien au moindre des châteaux du roi de France. Cet étalage de luxe princier et de munificence — car on parlait souvent de festins et de fêtes splendides que donnait à des intervalles assez rapprochés l'intendant-royal, et cela dans un temps où les finances du pays étaient en fort mauvais état, et à une époque où la plèbe crevait

de misère et de faim — avait fini par offenser le peuple et soulever son indignation. Parce qu'on savait que M. Bigot et sociétaires — et ceux-là étaient nombreux — pressuraient sur la plèbe à laquelle ils revendaient, à des profits scandaleux, les marchandises que le roi de France envoyait en Canada. Bigot et Cie s'étaient donc créé plusieurs bonnes sources de revenus qui leur permettaient de faire belle et grasse figure et de s'accorder toutes les jouissances terrestres, en autant, bien entendu, que telles jouissances pussent se trouver en Nouvelle-France. Mai il restait à ces dignes croquants et croqueurs l'opportunité de grossir leur magot et de retourner, un jour, en Europe pour y finir le plus joyeusement possible leur existence crapuleuse.

Donc, en pénétrant dans la demeure de l'intendant, M de Ferrière et M Héloïse de Maubertin, qui d'ores et déjà connaissaient par ouï-dire tout le faste que déployait M. François Bigot, demeurèrent très surprises et troublées devant le luxe écrasant que les enveloppait. Ce trouble naissait plutôt de la réputation libertine que s'était acquise M. Bigot par un étalage de femmes aux mœurs douteuses qui complétaient l'étalage de son luxe. Et ce trouble ne leur était pas venu plus tôt ; leurs soucis et leurs chagrins avaient voilé leur souvenir des choses qui leur avaient été dites sur le compte de l'intendant. Et puis Flambard était survenu si soudainement avec sa mission concernant les affaires du comte de Maubertin, que M de Ferrière et M de Maubertin n'avaient pas eu le temps de la réflexion. Aussi au moment, où elles entraient dans cette maison dans laquelle régnait une atmosphère qui frappait les sens d'une sensation bizarre, ces deux femmes honnêtes éprouvèrent-elles l'impression qu'elles venaient de pénétrer dans un bouge de haute envolée. Le premier instinct, à cette pensée, fut un instinct de recul et de fuite ; mais cette mission si impor-

tante et si urgente que leur avait confiée Flambard ! Elles tressaillirent, mais aussitôt l'image du comte de Maubertin se présenta à leur esprit pour les rassurer. Et puis, eussent-elles voulu retraiter qu'elles ne l'auraient pu faire : car François Bigot apparaissait déjà dans le parloir, tout en secouant la dentelle de son jabot sur lequel quelques grains de tabac étaient subrepticement tombés. Car, lorsqu'on lui annonçait des visiteuses, François Bigot ne se faisait jamais attendre ; sa toilette étant toujours prête et irréprochable, il pouvait recevoir sur la seconde même. D'autre part, si c'étaient des visiteurs — fussent-ce ces visiteurs de la plus haute importance — Bigot se plaisait à leur laisser tout le temps d'admirer et d'envier la splendeur de sa maison.

Donc François Bigot parut… il parut avec l'attitude d'un prince, mais plus, encore avec l'attitude d'un maître.

De physique cet homme était inconnu aux deux femmes ; néanmoins elles le devinèrent dans ce personnage magnifiquement vêtu, très élégant malgré son fort embonpoint et sa taille peu élevée, très distingué de manières et remarquable de visage en dépit de petits boutons, rouges, verts, noirs, violets, qui recouvraient ses joues grasses, son front et son menton. Mais aussi faut-il ajouter que les fards les rouges et les poudres jouaient un grand rôle dans la toilette de M. Bigot, en sorte que, à moins de le regarder en plein éclat de soleil la maladie de son visage demeurait quasi inapparente… il fallait la deviner !

C'est avec une courtoisie parfaite et une révérence de la plus belle venue qu'il salua les deux dames et leur désigna à chacune un siège. Puis il s'assit et dit :

— Mesdames, je regrette de n'avoir pas l'honneur de vous connaître ; tout de même je suis très honoré de votre visite, et je vous prie de croire que les affaires qui vous amènent chez moi sont de suite réglées à votre entière satisfaction.

Avec ces belles paroles, pleines de la plus parfaite suavité, M. Bigot, lorgnait curieusement M de Maubertin, qui, blonde, gracieuse en dépit de sa timidité, très jolie, semblait un ange tombé dans quelque antre infernal.

Mais les belles paroles de M. Bigot, la perfection de son attitude, son sourire bienveillant, son geste aimable et respectueux, remirent les deux femmes de leur trouble.

Elles regardèrent M. Bigot, qui souriait doucement en attendant l'explication de leur visite.

— Monsieur l'intendant, dit M de Ferrière, je viens d'être chargée pour vous d'un document qui vous est adressé de Montréal par monsieur le marquis de Vaudreuil.

— Ah ! fit M. Bigot sans beaucoup de surprise, vous arrivez de Montréal ?

— Pardon ! monsieur l'intendant ; il s'agit d'un pli qui m'a été confié par un ami qui l'a reçu lui-même de monsieur de Vaudreuil, mais qui, pour des raisons que j'ignore, n'a pu se rendre jusque chez vous.

— Vous habitez donc Québec, madame…

M. Bigot fit une longue pause dans l'espoir et l'attente que cette femme allait lui dire son nom. Il fut déçu : M de Ferrière répliqua de suite :

— Nous habitons à trois petites lieues de Québec, monsieur.

François Bigot sourit.

— Madame, dit-il, je serai enchanté de prendre connaissance de ce document que m'adresse monsieur le gouverneur.

Mde Ferrière lui tendit le pli scellé.

Bigot s'était déjà levé pour le recevoir.

Puis il se rassit et s'apprêta à briser le cachet.

Mais il se ravisa en songeant qu'il allait commettre une impolitesse.

— Si vous permettez, mesdames, reprit-il, je vais appeler mon secrétaire ?

Les deux femmes s'inclinèrent.

Bigot marcha à une table pour frapper un timbre de bronze d'un petit marteau d'argent.

Un domestique se présenta.

— Veuillez, dit M. Bigot, prévenir monsieur Deschenaux que je désire lui parler !

Le domestique se retira

L'intendant n'eut que le temps de dire quelques mots aimables que M. Deschenaux parut.

Splendidement vêtu aussi, important, hautain, il salua raidement les deux visiteuses et s'approcha de son maître… car ce M.

Deschenaux était non seulement le secrétaire de Bigot, il en était le factotum.

— Mon ami, dit M. Bigot, daignez prendre connaissance de ce que renferme ce pli que m'adresse monsieur le gouverneur et m'informer de son contenu !

Sans un mot, M. Deschenaux reçut le pli et disparut derrière une tenture. Il fut dix minutes absent. Il revint à l'instant où M. Bigot achevait avec la meilleure bienveillance un compliment fort respectueux à M Héloïse de Maubertin.

— Eh bien ? interrogea Bigot après s'être excusé et en se tournant vers son secrétaire.

— Monsieur l'intendant, répondit Deschenaux, monsieur de Vaudreuil vous communique instruction de suspendre immédiatement de sa charge monsieur le baron de Loisel, et de garder le baron sous votre surveillance en attendant des instructions ultérieures.

Àcette nouvelle terrible qui frappait si inopinément l'un de ses protégés, Bigot, cependant demeura très calme, pas une fibre de son visage ne tressaillit, et il ne se départit même pas de son sourire. Car M. Bigot était un de ces hommes qui ont pour règle inflexible dans la vie hasardeuse qu'ils mènent, de ne jamais s'émouvoir devant les caprices du hasard et de s'attendre à tous les événements bons ou mauvais, même aux événements impossibles. Parce que, selon le principe de ces hommes, c'est toujours le moyen le plus sûr de savoir apprécier les bonnes fortunes, comme c'est toujours le meilleur moyen de ne pas perdre la tête à la venue d'une catastrophe ou d'un malheur. Donc, M. Bigot

continua de sourire, congédia Deschenaux, fit une courte révérence à ses visiteuses et dit :

— Mesdames, puisque vous savez comme moi ce que contient la communication de monsieur le gouverneur, vous m'excuserez, je compte, d'aller donner des ordres immédiatement.

Mde Ferrière et sa nièce avaient vivement tressaillit en entendant l'énoncé de la communication de M. de Vaudreuil. Elles se rappelaient toutes deux les paroles de Flambard au sujet de ce baron de Loisel, et cette soudaine défaveur du baron, qui coïncidait si étrangement avec les démarches de Flambard pour rétablir l'honorabilité du nom du comte de Maubertin, leur causa un pressentiment. Mais non pas un pressentiment de malheur… mais que quelque chose d'important allait se produire dans leur existence. Et maintenant qu'elles savaient par Flambard que le comte vivait, elles eurent l'impression qu'elles touchaient au dénouement du drame qu'elles avaient traversé et qui avait eu son prologue aux Indes.

Dès lors l'espoir et l'anxiété se partagèrent leur esprit.

Bigot, qui était un physionomiste et un psychologue devina de suite par les attitudes de ces deux femmes inconnues qu'elles n'étaient pas étrangères tout à fait à la disgrâce qui atteignait si soudainement son protégé, le baron de Loisel. Il en éprouva une vive curiosité et une profonde inquiétude en même temps. Mais il ne laissa rien paraître de ses sentiments intérieurs, et il lui vint à l'esprit une idée qu'il décida de mettre à jour. Il sourit donc encore avec la meilleure grâce du monde, retourna au timbre de bronze qu'il frappa du marteau d'argent.

Le même domestique parut.

— Jérôme, dit Bigot, faites préparer ma voiture et commandez à messieurs de Loys et de Coulevent de m'accompagner avec dix gardes jusqu'au Château Saint-Louis… toute affaire cessante !

— Mesdames, reprit Bigot, après que le domestique se fût retiré, voulez-vous me permettre de vous offrir ma voiture ?

Mde Ferrière ne put saisir le sens de cette invitation, elle crut comprendre que l'intendant leur offrait sa voiture pour les conduire chez elles. Et elle répondit :

— Monsieur, nous avons notre cabriolet.

— Je sais, madame, répondit Bigot, plus gracieux que jamais. Mais je désire, au cas où votre présence serait nécessaire — car la chose est très grave — vous emmener au Château.

Troublée et indécise devant cette invitation formelle, M de Ferrière répliqua :

— Si vous pensez, monsieur, que c'est nécessaire…

— Je ne peux affirmer, madame, que votre présence au Château soit nécessaire, mais elle pourrait fort bien devenir utile. Je vous prierai donc d'accepter ma voiture, et moi, si vous le permettez, je prendrai votre cabriolet.

— Monsieur… ne put s'empêcher de rougir M de Ferrière tout interdite par la courtoisie de Bigot qui lui parut comme le type du parfait gentilhomme.

— C'est entendu, madame ; je vais appeler une camériste qui vous fera les honneurs de l'hospitalité jusqu'au moment du départ.

Pour la troisième fois le timbre de bronze retentit.

L'instant d'après, une femme d'âge mûr, de bonnes manières et d'une mise soignée, parut.

— Madame Thérèse, dit Bigot, je vous confie l'hospitalité de ces dames jusqu'au moment où ma voiture sera prête à les recevoir.

Et, après une longue révérence, François Bigot, toujours souriant, se retira.

Où Flambard fait ouvrir portes qu'on s'obstinait à vouloir tenir fermer

Flambard était arrivé devant le château juste au moment où le baron de Loisel et sa fille Marguerite pénétraient dans la salle basse en laquelle avaient été enfermés le mendiant et le clerc de notaire.

Il n'était pas facile au premier venu de pénétrer en cette maison vice-royale… c'était un Palais de Versailles et c'était un Louvre ! À moins d'être habitué ou un fonctionnaire connu des gardes, il fallait d'abord, pour être introduit dans une sorte de cour intérieure, un mot de passe. De cette cour pour entrer dans le grand parloir du Château il fallait parlementer avec un contingent d'huissiers, fort peu aimables envers les importuns ou les personnes sans qualités ou sans attache quelconque avec la maison de M. de Vaudreuil. Une fois qu'on avait réussi à arriver jusqu'à ce parloir, tout n'était pas dit, du moins si l'on avait af-

faire soit au marquis de Vaudreuil, lorsqu'il habitait le Château, soit à son intendant ou à quelque autre personnage, tel encore le sieur Varin, trésorier-royal, tel encore le capitaine des gardes, M. de Croix-Lys, actuellement à Montréal où il avait accompagné le marquis de Vaudreuil. La consigne était très sévère : il y avait les heures où ces grands personnages recevaient, mais en dehors de ces heures strictement réglementaires, n'étaient admis que des êtres privilégiés, ou de hauts fonctionnaires que les affaires appelaient là d'urgence.

Les heures de réception ou d'admission pour les sujets du roi en général étaient de deux heures à quatre heures précises de l'après-midi. Il y avait bien une heure d'admission dans la matinée, entre onze heures et midi mais elle n'était que pour les fonctionnaires.

Flambard se présenta donc au Château à quatre heures et demie… même que la demie était déjà fort entamée. Mais Flambard n'était pas un personnage ordinaire, du moins il le pensait, il le pensait d'autant plus à cause de l'importance de l'affaire qui l'amenait là. Flambard ne connaissait rien des choses de la Nouvelle-France, rien de ses coutumes, rien de ses usages, rien ou presque rien des hommes qui l'administraient. Si Flambard avait emmené au Canada M de Ferrière et sa nièce sur les instructions du comte de Maubertin, il était aussitôt retourné en Europe, sans qu'on sût jamais exactement en quel endroit du continent. Puis il était revenu au Canada le 13 de ce mois de mai 1756 en même temps que les troupes royales, le marquis de Montcalm et les officiers qui l'accompagnaient. Il avait voyagé au travers de ce monde de la guerre et de l'aristocratie, comme un digne commerçant qui venait s'établir dans ce pays nouveau.

Flambard ne pouvait savoir que le Château Saint-Louis était une autre maison royale en laquelle n'entre pas qui veut.

Et l'eût-il su ou appris, cela ne l'aurait pas inquiété une demi-seconde ; car Flambard, tout en étant français et bon sujet du roi, ne reconnaissait d'autre autorité sur la nature humaine que l'autorité de sa propre humaine nature, que l'autorité de Dieu, que l'autorité de son maître et ami le comte de Maubertin. En dehors de ces trois autorités, qui pour lui représentaient l'autorité du roi, Flambard se considérait comme son propre maître. Chaque fois qu'il se donnait un ordre, cet ordre était exécuté séance tenante au mieux de ses capacités et de son intelligence. Si donc Flambard croyait qu'il devait entrer au Château Saint-Louis pour quelque affaire qu'il jugeait importante, il entrerait dans le dit Château, quoi qu'il en coûtât… il passerait sur le corps de cinq cents gardes… il escaladerait des murailles hautes comme le Cap Diamant lui-même !

Flambard descendit de cheval, l'attacha à un poteau de pierre s'approcha d'un pas assuré de la grande porte cochère et fit travailler rudement le marteau d'appel.

Àce signal, une planchette glissa derrière l'œil-de-bœuf d'une porte bâtarde, et dans cet œil-de-bœuf apparut un œil de dogue.

— Que voulez-vous ? demanda une voix malveillante.

— Entrer ! répondit Flambard seulement.

— On n'entre pas !

— Non ? sourit Flambard placidement.

— Les sauvages ne sont jamais admis !

— Je crois bien, puisqu'ils y sont ! riposta Flambard sans se fâcher.

La planchette glissa brusquement, et Flambard se vit seul comme l'instant d'avant.

Il promena autour de lui un regard circulaire, comme s'il eût cherché un objet quelconque pour enfoncer la porte ; mais c'était plutôt pour voir s'il ne surviendrait pas quelque garde pour le prendre par traîtrise. Il remarqua que les abords du Château étaient tout à fait déserts. Il examina le mur d'enceinte : quatre mètres de hauteur… C'était trop haut ! Et Flambard, tout en réfléchissant, se mit à examiner le château, ses terrasses, ses tourelles au sommet desquelles flottait le drapeau du roi de France. Dans cette maison quasi royale tout semblait tranquille et l'on eût pensé que le Château était désert. Mais Flambard savait que, après le départ du marquis de Montcalm et de ses officiers-gentilshommes, il restait là l'intendant, quelques fonctionnaires et la valetaille, et c'est pourquoi, sachant cela, il voulait entrer, puisque c'était à son avis le meilleur moment. Mais il comprit aussi qu'il n'y avait qu'un chemin pour arriver à ce Château : la porte énorme et massive qui se dressait devant lui et derrière laquelle pouvaient se tenir en surveillance et en garde une centaine de sentinelles et cerbères peu faciles d'approche.

Alors, tout aussi flegmatiquement que la première fois, Flambard saisit le marteau et l'agita violemment et longuement.

Deux minutes s'écoulèrent.

La planchette glissa doucement cette fois, et dans l'œil-de-bœuf un œil de porc examina curieusement le fâcheux.

Puis une voix rogue, celle probablement de l'œil de porc, dit :

— On vous a dit qu'il n'y a pas d'admission, l'ami ; pourquoi vous entêter à nous déranger ?

— Et moi je dis, répliqua froidement Flambard en prenant un air digne, que si je ne suis pas admis, monsieur le Marquis de Vaudreuil saura bien te couper les oreilles à toi et à tes acolytes de satan !

— Ah ! diable ! fit l'homme de l'autre côté de la porte avec surprise, vous avez prononcé le nom de monsieur le marquis ?

— Et je le reprononce… c'est-à-dire non… j'ai coutume de ne parler qu'une fois ! Donc, mon gaillard, pour peu que tu tiennes à tes oreilles, va dire à monsieur l'intendant, baron de Loisel, que je désire l'entretenir séance tenante d'une communication importante de monsieur le gouverneur ! Et si tu n'obéis sur-le-champ, je te condamne, une fois tes oreilles proprement coupées et jetées aux chiens, à parcourir, avec un rocher à dos, les soixante lieues que je viens de fournir d'une seule traite Comm… prenn… nez ?

Le ton de Flambard, son attitude sévère et quelque peu menaçante, ses vêtements gris de poussière, le « mouron » qu'on pouvait voir attaché au poteau de pierre et tout poussiéreux aussi, tout cela parut faire impression sur le gardien de la porte qui, cette fois, répondit sur un ton plus poli :

— Si vous voulez attendre un moment, je vais dépêcher un huissier auprès de monsieur l'intendant.

— C'est bien, fais et vite ! ordonna sèchement Flambard.

La planchette glissa encore.

Flambard attendit cinq minutes.

Pour la troisième fois la planchette fut poussée, et dans l'œil-de-bœuf se posa un œil de proie.

— Votre nom ? interrogea rudement une voix peu commode.

— Au nom du Marquis de Vaudreuil, riposta Flambard, et que cette farce achève !

C'était péremptoire…

L'œil de proie disparut, oubliant ou négligeant de tirer la planchette ; et alors par l'œil-de-bœuf Flambard plongea son œil de lynx, et il aperçut une demi-douzaine de gardes qui s'entretenaient à voix basse.

Puis l'un d'eux dit assez haut pour être entendu de notre ami :

— Bah ! on verra bien… ouvre !

Cet ordre était donné à un portier.

La porte bâtarde fut ouverte, Flambard entra, la porte fut refermée, et six gardes, la main sur la poignée de leurs épées, regardèrent l'inconnu en le dévisageant.

Mais tous parurent se rassurer : l'homme était sans arme.

Flambard également était très rassuré, ou plutôt il était assuré maintenant de pénétrer dans le Château ; car du moment qu'il avait un pied dans la place, il ne serait pas long qu'il y aurait les deux pieds.

Et, comme il était pressé et pas mal indigné qu'on l'eût fait attendre si longtemps, il commanda au portier sur un ton qui n'ad-

mettait pas de réplique :

— Conduis-moi !

Il indiquait l'entrée principale du Château, dont la grande porte demeurait béante et laissait voir à demi un vaste vestibule où se pavanaient des huissiers en habit noir.

Du regard le portier consulta les gardes, ceux-ci s'écartèrent en signe d'assentiment, et le portier, prenant les devants, dit à Flambard :

— Venez !

L'instant d'après Flambard était dans le vestibule garni de banquettes. Là, une demi-douzaine d'huissiers l'entourèrent et le regardèrent avec un air amusé et ironique qui devenait outrageant pour la dignité que déployait Flambard en cette circonstance. Mais si les gardes, gardiens, portiers, concierges… bref, toute cette engeance qui fait œuvre de se tenir devant ou derrière les portes… étaient assez faciles à intimider, il n'en était pas de même de cette autre engeance, les huissiers. Ceux-là, c'étaient des êtres à part, des êtres sur qui pesaient de lourdes responsabilités, des êtres qui après les valets de chambre et les maîtres d'hôtels approchaient le plus près les maîtres du logis, par conséquent des êtres d'importance considérable par leurs fonctions délicates et fort honorables. Et leur importance se manifestait d'autant plus auprès du commun des humains, que ces honorables huissiers se savaient approchés par des personnages de haute marque, et ceci n'était pas mince honneur ! Mais pour que messeigneurs les huissiers subissent toute l'ivresse de cet insigne honneur, fallait-il encore que le personnage fût de marque supérieure ! Sans quoi il y avait souvent importunité à les approcher,

par conséquent il y avait mauvais vouloir de leur part, et souvent malveillance, quand il n'y avait pas violence. Aussi les huissiers du Château Saint-Louis jugèrent-ils à première vue que le personnage qui venait de se présenter n'avait rien de marque supérieure, ni de haute marque, pas même de marque quelconque, et que c'était là un fâcheux qui en serait pour ses frais, pas et démarches !

L'un d'eux avec un sourire narquois indiqua une banquette et dit en soufflant du nez :

— Si mossieu veut prendre un siège…

Il s'inclina avec une grimace moqueuse qui fit rire les autres.

Flambard ne sourcilla pas. Il vit au fond du vestibule une grande porte vitrée. Là c'était le parloir. Il ne le savait pas, mais il se disait que pour atteindre un bâtiment il faut aller au cœur, de même qu'on atteint un homme en le frappant au cœur ; et le cœur d'un bâtiment c'était le centre. Flambard marcha donc vers la porte vitrée, après avoir rudoyé un huissier qui n'avait pas eu l'heur de s'écarter assez tôt.

— Holà ! cria un huissier.

— Ohé ! l'homme… où vas-tu ? demanda un autre.

— À mes affaires ! répondit tranquillement Flambard.

Il avança vers la porte vitrée.

Les six huissiers lui barrèrent la route résolument c'étaient six colosses !

Flambard croisa les bras et se mit à ricaner.

Les huissiers s'entre-regardèrent.

L'un dit en fronçant le sourcil :

— Il se moque de nous, je pense !

— Il a du nez ! fit un autre.

Flambard passa sa main sur le milieu de son visage, flatta son aquilin et continua de ricaner. Il méditait tout en examinant les autres du coin de l'œil.

— C'en est trop ! dit un autre huissier en portant la main à la poignée d'une dague cachée sous son habit noir.

D'un geste autoritaire Flambard l'arrêta.

— Pas de ça ! dit-il.

— Mais tu te moques de nous !

— C'est vrai ! répondit franchement Flambard.

— Il ose l'avouer ! s'écria un huissier scandalisé et furieusement outragé.

— J'avoue toujours et j'affirme ! répliqua Flambard sans perdre une parcelle de son calme. Et j'avoue encore, poursuivit-il, que vous vous êtes six sots si pleins de sottises qu'ils débordent et rejaillissent sur vos faces qui en sont toutes sottes !

— Ah ! par exemple, quel escogriffe ! exclama un huissier avec un air dégoûté.

— Merci, répondit Flambard, l'Escaut coule poliment, la grive jase harmonieusement, mais vous, gardeurs de sépulcres, vous

m'agacez terriblement les oreilles à la fin… Place ! rugit-il tout à coup de sa voix nasillarde.

— Alerte ! clama un huissier.

Flambard saisit l'un d'eux et le lança à travers la porte vitrée qui vola en éclats.

— À nous, Gardes ! hurlèrent les autres.

Flambard avait exécuté un bond terrible et s'était trouvé dans le parloir.

Mais au bruit de la porte brisée, à l'appel des huissiers, une dizaine de gardes apparurent dans un escalier qui conduisait aux étages supérieurs. Puis de la cour intérieure du Château surgirent les six gardes… si bien que Flambard se vit la minute d'après en face de seize épées, seize épées qui maintenant, allaient l'entourer et le transpercer d'outre en outre. Il recula contre l'un des murs et s'y adossa. Jusque là ses traits étaient demeurés quelques peu indistincts à cause de la demi-obscurité qui régnait dans le parloir. Mais là, contre le mur, une croisée haute et large qui recevait le jour à deux pas de lui, l'éclaira en plein.

Alors un garde jeta cette exclamation imprécatoire :

— Ah ! par l'enfer ! c'est le maudit Flambard !

Ce garde avait connu Flambard le même après-midi de ce jour en l'auberge L'OLYMPE.

Et aussitôt ce nom « FLAMBARD » résonna avec curiosité, avec admiration, avec effroi sur toutes les lèvres.

Il y eut une stupeur indéfinissable… il y eut presque une panique… il y eut certainement du désarroi, puisque des épées s'écartèrent prudemment, reculèrent…

Flambard profita du désordre.

Il fit un saut en l'air, retomba sur le parquet, s'écrasa jusqu'à s'aplatir, ricana lourdement…

La stupéfaction fut au comble parmi les gardes, huissiers, portiers, et autres espèces de valetaille accourues de tous les recoins du Château.

Flambard se releva, se redressa comme un ressort, exécuta une pirouette, fit un autre bond cette fois vers les gardes, poussa un cri formidable… Et alors, chose inouïe, on le vit avec une épée en sa main droite, et à ses pieds gisait un garde à demi assommé.

Dès lors ce fut la bataille… la bataille d'un contre cent !

Mais Flambard en valait bien cent et cent autres de ceux-là qui, pour la plupart, tiraient l'épée d'une main tremblante… de ceux-là qui, n'eut-ce été le devoir, eussent pris la fuite, épouvantés qu'ils avaient été au seul nom prononcé de « Flambard ».

Et l'épouvante grandissait… car au premier choc du fer contre le fer trois gardes étaient blessés !

Car au deuxième choc, deux autres gardes étaient perforés de part en part par l'épée de Flambard ! Et l'épée sanglante sifflait, perçait étincelait comme l'éclair, abattait comme la foudre…

Et Flambard déclamait :

— J'embroche trois dindons… j'embroche cinq dindons… où sont les autres ?

Une terrible clameur s'élevait autour de lui les jurons, les cris, les appels se confondaient avec le bruissement de l'acier heurtant l'acier le fer vibrait, pétillait, et les gardes reculaient incapables de toucher, d'effleurer ce magicien dont l'épée semblait une étincelle insaisissable…

Une voix forte domina tous les bruits de la bataille criant :

— Qu'on aille chercher l'intendant !

Malgré son âge, le baron de Loisel passait pour un escrimeur de premier ordre.

— Où est-il ? demanda une autre voix.

Àla salle basse… auprès du mendiant et de Jean Vaucourt !

Tout en ferraillant activement Flambard saisit ces paroles échangées.

La salle basse !… pensa-t-il.

Le mendiant !…

Jean Vaucourt !…

Où était la salle basse ?

Par une porte latérale il découvrit un corridor, et dans ce corridor il aperçut un huissier s'élancer… il comprit.

Il bondit tout à coup, pratiqua une trouée sanglante dans la masse des gardes qui lui fermaient le passage et gagna le corridor. Il vit le huissier s'engager dans un escalier au bout du corri-

dor. Mais à l'instant même apparut sur le palier la silhouette d'une jeune fille que suivait un garde. C'était Marguerite de Loisel.

Elle vit Flambard, elle le reconnut et poussa un cri d'épouvante et de détresse.

Flambard n'avait pas le temps de s'émouvoir maintenant il savait où se trouvait la salle basse et il voulait s'y rendre.

L'huissier, qui s'était arrêté, avait une épée à la main et il en dirigea la pointe vers Flambard. Le garde tira la sienne, et se plaça résolument à côté de l'huissier.

Flambard eut une idée : il cria :

— J'ai demandé audience à monsieur le comte de Maubertin !

Il fonça sur le garde et l'huissier, ajoutant :

— Place valets de basse-cour !

Marguerite de Loisel n'eut que le temps de se jeter de côté, que Flambard se trouvait sur le palier culbutant le garde et l'huissier. Il entendit la clameur des gardes qui arrivaient derrière lui, il vit leurs épées réunies en gerbe pour le clouer contre le mur… il se lança dans l'escalier.

Au pied de l'escalier, dans cet autre corridor sur lequel ouvrait la salle basse, le baron de Loisel apparaissait agité, inquiet.

Il vit notre héros et ne put retenir ce nom jeté dans un cri d'épouvante :

— Flambard !

Àcette seconde les trois gardes qui accompagnaient le baron refermaient la porte de la salle, mais pas assez tôt pour que Flambard n'entendît son nom par trois fois clamé par une voix bien connue de lui :

— Flambard ! Flambard ! Flambard !

Et lui, Flambard, se trouvait là, devant le baron livide qui venait de tirer son épée.

Flambard ricana et avec une révérence moqueuse prononça :

— Salut bien, monsieur le baron de Lardinet !

Tout à coup, comme par magie, le calme se fit de toutes parts dans le Château, et après l'ouragan qui venait de passer, ce calme apparut terrible : les épées s'étaient arrêtées comme suspendues, les cris s'étaient éteints dans la gorge de ceux qui le poussaient, et tous les personnages de cette scène frissonnèrent, hormis peut-être Flambard. Car un nom avait été jeté… un nom qui avait suffi pour apaiser le tumulte, pour arrêter l'ouragan.

Car du haut de l'escalier une voix avait lancé :

— Monsieur l'intendant-royal !

Et Bigot, calme et fier, apparaissait.

— Bas les fers ! commanda-t-il d'une voix douce, mais autoritaire…

Où le maître véritable n'est pas Bigot, mais Flambard

François Bigot descendit accompagné du vicomte de Loys et du chevalier de Coulevent ; derrière suivaient M de Ferrière et sa nièce toutes deux tremblantes : puis venait, livide, inquiète, Marguerite de Loisel. L'instant d'après tous ces personnages se trouvaient réunis devant la porte verrouillée et cadenassée de la salle basse devant laquelle deux gardes demeuraient.

Comme si l'on eût été dans l'expectative d'un évènement solennel, un grand silence s'était fait.

Bigot s'était arrêté, souriant d'un sourire sans signification. Son œil, à demi voilé et sournois, étudiait Flambard qui, l'épée nue sous le bras, épongeait son front ruisselant d'une main tranquille, comme aurait fait un journalier après une rude corvée. De fait, la corvée avait été terrible pour Flambard… mais il en avait vu bien d'autres !

Le baron surpris et très inquiet par l'arrivée si imprévue de Bigot, mais plus inquiété encore par ce Flambard, qui l'avait salué de monsieur le baron de Lardinet, et par la présence des deux femmes inconnues dont, pourtant par un effort de mémoire, il croyait reconnaître les traits, ou plutôt ceux de M de Maubertin, et présageant une catastrophe dont il se sentait incapable de parer les coups, le baron de Loisel tremblait de tous ses membres. Il regardait sa fille avec un commencement de désespoir. Non… décidément ce damné Flambard et ces deux femmes inconnues n'étaient pas là, avec M. François Bigot, pour son bonheur !

Il promena un regard anxieux autour de lui, comme s'il eût cherché une issue pour fuir ! Fuir !... il n'aurait pas fait un pas qu'une épée, peut-être celle de Flambard qui semblait le guetter du coin de l'œil, ne l'eût cloué quelque part. Tout autour de lui il voyait des gardes, beaucoup d'éclopés, c'est vrai, mais plusieurs encore solides et des huissiers, la dague à la main, qui, tous, sur un signe de Bigot se fussent jetés sur lui ! Il frissonna... un étourdissement faillit le faire chanceler. Il se raidit de toute sa vigueur, de toute sa force de volonté, et, pris au piège, il décida de payer d'audace... car l'audace pouvait le sauver ! Et au moment où l'œil voilé de Bigot glissait de Flambard sur le baron de Loisel, celui-ci commanda à ses lèvres, que crispait déjà l'effroi, un sourire mielleux et dit, en s'inclinant :

— Je suis tout honoré de recevoir monsieur l'intendant-royal !

Alors Bigot, par un jeu des paupières que ne surprit personne, fit un signe d'intelligence au baron que lui parut saisir et dont il parut également interpréter le sens : un rayon d'espoir éclata aussitôt dans la prunelle de ses yeux.

Mais ce rayon d'espoir s'éteignit aussitôt, lorsque Bigot, sur un ton sévère, prononça ces paroles :

— Baron de Loisel, veuillez remettre votre épée à monsieur le vicomte de Loys.

Loisel eut un haut-le-corps...

De suite Bigot, par un second jeu des paupières, sembla le rassurer ; et le baron répliqua avec un calme extraordinaire :

— Monsieur l'intendant, je ne puis discuter vos ordres et j'obéis... parce que ma conscience me dit que j'ai fait tout mon

devoir, parce que je me suis dis qu'un malentendu ou qu'une méprise vient de se produire. Il ajouta, en tendant la poignée de son épée à de Loys : — Monsieur le vicomte, voici mon épée !

Le vicomte accepta l'épée.

Bigot sourit imperceptiblement et reprit :

— Baron de Loisel, monsieur le marquis de Vaudreuil me donne instructions, par un courrier venu ce jour même, de vous suspendre de votre charge d'intendant de sa maison !

— Monsieur l'intendant, répliqua le baron qui se rassurait de plus en plus, certain que Bigot demeurait encore son protecteur et qu'il imaginait une petite comédie qui devait tourner à son avantage, je suis prêt à me rendre aux ordres que vous avez reçus de monsieur de Vaudreuil.

— Baron de Loisel, poursuivit Bigot, toujours calme et à demi souriant, pour exécuter jusqu'à la dernière lettre les instructions du gouverneur, je vous déclare mon prisonnier !

Cette fois le baron pâlit affreusement, il perdait tout espoir.

Mais un gémissement à peine étouffé s'éleva parmi le groupe des spectateurs, et avant que personne eût pu se porter à son secours, Marguerite de Loisel s'affaissait sur le parquet… évanouie.

Le baron poussa un hurlement de colère et de douleur et voulut s'élancer sur sa fille pour lui porter aide ; mais Flambard le contint.

— Laissez, dit-il ; ces dames donneront à mademoiselle tous les soins qu'elle peut requérir.

Il désignait M de Ferrière et M de Maubertin qui, en effet, se portaient aussitôt au secours de la jeune fille. Pendant qu'un maître d'hôtel courait chercher un flacon de sels, un garde approchait un escabeau sur lequel on asseyait la jeune fille que soutenaient M de Ferrière et M de Maubertin. Cinq minutes d'un silence religieux s'écoulèrent, puis Marguerite de Loisel reprit sa connaissance, et elle se mit à pleurer.

Le baron pleurait aussi depuis un moment… Ses larmes étaient-elles sincères ?

Les autres spectateurs, hormis Flambard qui ne perdait rien de son flegme et Bigot qui demeurait très calme et toujours demi souriant demeuraient muets, atterrés ou curieux.

François Bigot rompit le silence qui finissait pas peser trop lourdement, il dit en promenant un regard content autour de lui et en arrêtant ensuite ce regard sur M de Ferrière :

— J'ai rempli le mandat à moi confié par monsieur le gouverneur !

Il éleva sa main parfumée et à demi recouverte de dentelle vers les gardes et ajouta avec un léger sarcasme :

— Messieurs, la séance est levée !

— Pas encore ! répliqua une voix rude et nasillarde.

— Qu'est-ce à dire ? fit Bigot cette fois sans pouvoir dissimuler sa surprise. Et il se retourna, hautain, vers celui qui venait de parler.

Flambard aussi hautain que Bigot, rehaussait sa taille.

— Je veux dire, monsieur l'intendant, répliqua-t-il avec gravité, qu'avant de lever la séance, il est une porte à ouvrir !

— Ah ! bah ! fit Bigot avec une pointe d'étonnement.

— Celle-ci ! ajouta tranquillement Flambard, en indiquant la porte massive de la salle basse.

Un nouveau frisson secoua tous les spectateurs de cette scène ; des têtes se haussèrent pour mieux voir, des cous se tendirent et des oreilles se dressèrent pour mieux entendre, des cœurs battirent violemment. Le baron de Loisel, se mit à trembler terriblement.

— Pourquoi, cette porte ? demanda avec calme Bigot à Flambard qui demeurait impassible.

— Parce que de l'autre côté de cette porte sont enfermés deux innocents !

— C'est vous qui le dites !... fit avec hauteur Bigot, que ce grand gaillard avec son air sans-gêne et son attitude autoritaire commençait d'agacer.

— C'est moi... et d'autres ! rétorqua Flambard sans se troubler.

— Qui sont ces innocents ? interrogea Bigot avec une nuance d'ironie.

— Un nommé Jean Vaucourt... et...

— Un émeutier ? interrompit Bigot avec mépris.

— Et un nommé...

Flambard se tut pour regarder M de Ferrière et M de Maubertin qui, depuis un moment, semblaient se suspendre à ses lèvres.

— Dites, monsieur ! commanda Bigot avec une politesse moqueuse.

Le regard de Flambard obliqua vers le baron de Loisel et il acheva :

— Monsieur le comte de Maubertin !

Un cri de femme couvrit l'écho de la voix de Flambard :

— Mon père ! mon pauvre père !

Et M de Maubertin se jeta au cou de M de Ferrière délirante d'une joie surhumaine.

Àce nom de Maubertin, Bigot avait fait un pas de recul, puis son regard avait cherché le regard du baron de Loisel. Lui, paraissait frappé de vertige.

Flambard triomphait…

— Qu'on ouvre cette porte ! dit-il aux deux gardes qui se tenaient devant et en interdisaient l'accès.

Par un geste Bigot s'opposa à cet ordre de Flambard.

Il hésitait… pour la première fois dans sa vie, peut-être, il sentait la peur frôler sa nuque. Car François Bigot devinait qu'entre le baron de Loisel et ce comte de Maubertin qu'il ne connaissait pas, mais dont il avait appris la disgrâce auprès du roi, un drame s'était joué… un drame dans lequel le baron avait joué un rôle terrible, si terrible que ce même baron redoutait l'épilogue de ce drame. Et cet épilogue, il le sentait allait commencer… et pour

comment finir ? Car Bigot avait accordé toute sa protection à ce baron de Loisel qui lui avait été recommandé par certains personnages louches de Pondichéry — personnages dont on n'avait plus entendu parler. Or, si Bigot avait commis un impair en donnant sa protection à quelque imposteur, qu'adviendrait-il ?... Et ce comte de Maubertin n'allait-il pas apparaître comme un ennemi dangereux !

Maubertin... se murmura-t-il en réfléchissant.

Oui, ce nom lui paraissait une menace !

Un mot de lui, un geste, un signe... la menace disparaissait et pour lui et pour le baron !

Lui ? Bigot ! intendant de la Nouvelle-France. Lui ? maître de la Nouvelle-France... Lui ? aussi puissant en Nouvelle-France qu'eût été le roi lui-même... Il haussa les épaules.

Allons donc ! se dit-il.

De sa volonté il apaisa le sentiment d'émoi qui l'avait un moment troublé. Il reconquit son audace, car l'audace était son jeu, c'était son meilleur atout, parce qu'il était un fort !... parce qu'il ne s'évanouissait pas pour un rien comme le baron de Loisel.

Il sourit à Flambard et demanda avec un accent suave :

— Vous êtes certain, monsieur, que derrière cette porte est le comte de Maubertin ?

— Faites ouvrir, répliqua Flambard, et vous verrez par vos propres yeux !

— Mais vous me commandez, je crois ! s'écria Bigot, offensé par le ton du spadassin.

Alors Flambard se haussa encore, fit un grand geste et dit :

— Je commande au nom du roi de France, Louis quinzième du nom !

Bigot pâlit et dit aux deux gardes qui demeuraient contre la porte :

— Ouvrez !

Alors le baron de Loisel poussa un rugissement, bondit jusqu'à la porte, bouscula Flambard qui manqua tomber, et une dague à la main, cria :

— Oui… ouvrez cette porte !

Il demeurait là, menaçant, terrible.

Bigot lui posa une main sur l'épaule et murmura :

— Calmez-vous, baron !

Comme s'il n'eût pas entendu, le baron cria encore :

— Ouvrez cette porte !

Avec le trouble qui existait parmi tous ces personnages dans l'indécision qui agitait tous les esprits, dans l'immobilité qui parut statufier tout le monde, les deux gardes, ne voyant personne s'opposer à l'ordre du baron, ouvrirent la porte.

Un homme parut dans le cadre de la porte, un vieillard, mais droit, vigoureux encore, grave et digne dans ses vêtements misérables ; et cet homme, croisant les bras, prononça :

— Bonjour, Lardinet !

Le baron bondit, la dague haute…

Mais la pointe d'une épée se posa sur sa gorge, et en même temps une voix nasillarde et menaçante dit :

— Un geste… un pas de plus, monsieur le baron de Lardinet, et je vous fais cracher votre âme de bandit !

Le baron recula devant l'épée de Flambard.

Bigot, alors s'effaça, s'inclina et dit sur un ton très respectueux :

— Monsieur le comte de Maubertin, je vous prie d'accepter nos excuses… c'est une méprise.

Encore une fois, François Bigot faisait valoir son talent de comédien.

Déjà le comte courait à sa fille et à sa sœur qu'il embrassait tour à tour. Et tandis que là, à deux pas, se déroulait une de ces scènes intimes que créent les attaches du sang et de la famille, scène que nous ne saurions traduire pleinement, Flambard saisit Jean Vaucourt par une main, l'attira à lui et dit :

— Monsieur, vous êtes libre de par l'ordre de monsieur le gouverneur !

Jean Vaucourt serra avec effusion la main de Flambard…

Qui fait suite au chapitre précédent

Cet événement avait eu un tel retentissement par le Château et bouleversé tellement la valetaille, que le plus grand désarroi régnait partout : gardes, portiers, valets de chambre, huissiers, maîtres d'hôtels, cuisiniers, marmitons, oubliaient leur service.

François Bigot était remonté au parloir où l'on voyait encore les deux gardes, perforés par l'épée de Flambard qui gisaient dans une mare de sang.

Le baron de Loisel, prisonnier, avait été confié à quatre cadets de l'intendant Bigot. Quant à sa fille, Marguerite elle était remontée à ses appartements aux étages supérieurs où ses deux femmes de chambre lui dormaient leurs soins.

Dans un antichambre attenant au vestibule le comte de Maubertin, sa fille et M de Ferrière, ainsi que Flambard et Jean Vaucourt étaient réunis.

— Mon bon Flambard, disait le comte avec une forte émotion qui faisait trembler sa voix, que ne te devrai-je pas ! Tu viens de faire l'homme le plus heureux de la terre.

— Monsieur le comte, répondit Flambard avec modestie, je ne vous ai pas encore payé toute la dette que j'ai contractée envers vous.

— Mon père intervint Héloïse de Maubertin, avec un sourire reconnaissant à Flambard, dites-lui bien qu'il ne vous doit plus rien ; que, au contraire, c'est nous qui lui sommes redevables.

— C'est juste mon enfant. Ah ! si tu savais tout ce qu'il a fait pour me faire réhabiliter auprès du roi ! Un jour, je te conterai

cela. Pour le moment nous avons autres choses à faire.

À Jean Vaucourt, qui se tenait un peu à l'écart, il fit signe d'approcher.

— Ma sœur, dit-il à M de Ferrière, laissez-moi vous présenter monsieur Jean Vaucourt, un canadien de cœur, qui mérite toute votre estime. Ma fille, ajouta-t-il en se tournant vers Héloïse, monsieur Jean Vaucourt est un ami !

— Monsieur le comte, répondit Jean Vaucourt j'avais reconnu en vous un personnage de marque ; après avoir beaucoup estimé le mendiant qui prit ma défense contre les gardes du Château, j'admire maintenant le comte de Maubertin et je l'assure qu'il peut à l'avenir compter, lui et sa famille, sur mon entier dévouement et sur ma gratitude éternelle.

— J'accepte ce dévouement et cette gratitude, répondit le comte. À votre tour je vous demande d'accepter l'amitié de mon ami Flambard.

— Je suis d'autant plus heureux d'accepter cette amitié, sourit Jean Vaucourt, que monsieur Flambard m'a promis tout à l'heure de m'enseigner la science de l'épée.

— Vous ne pourrez avoir de meilleur maître, mon ami, car il fera de vous un maître également.

— Oh ! monsieur le comte, prenez bien garde de trop me louanger, dit Flambard ; je constate jour après jour que j'en perds. Décidément, je vieillis… Tout à l'heure encore, sur une centaine de dindons qui gloussaient autour de moi, je n'en ai pu embrocher que cinq dignement, cela me dégoûte.

Et il fit une grimace si expressive que le comte, sa fille et sa sœur, ainsi même que Jean Vaucourt, se mirent à rire aux éclats.

Àce moment Bigot parut dans la porte de l'antichambre. Il s'avança vers le comte avec une aisance remarquable et toujours avec son sourire bienveillant.

— Monsieur le comte, dit-il, après s'être incliné devant M de Ferrière et M de Maubertin, je ne veux pas me retirer sans vous faire l'invitation de me venir faire visite au jour et heure qu'il vous plaira. Je serai tout particulièrement heureux de vous renouveler mes excuses et de tout faire pour vous être utile durant votre séjour en Nouvelle-France. Ah ! si j'eusse su que le père Achard....

Il se tut, sourit plus largement et ajouta :

— Mais baste ! le passé est passé... Monsieur le comte, j'espère bien que vous me ferez l'honneur...

Il s'inclina de nouveau devant les deux femmes, tandis que le comte, par pure courtoisie, répondait :

— Je vous remercie, monsieur, de vos bonnes offres de service ; peut-être y aurai-je recours le cas échéant.

Nouvelle révérence de part et d'autre, et l'intendant se retira pour aller rejoindre ceux de sa suite.

En posant les pieds dans le vestibule il se trouva face à face avec Jean Vaucourt qui fier et digne dans sa soutanelle noire et bras croisés, semblait lui barrer le chemin. Bigot s'arrêta avec un léger mouvement de surprise, puis les regards des deux hommes se croisèrent comme deux lames d'acier. Dans les regards de

Jean Vaucourt il y avait du défi et du mépris ; dans ceux de Bigot une menace. Mais de suite l'intendant, accoutumé qu'il était de dissimuler sa pensée, sourit placidement et dit :

— Ah ! monsieur le clerc, j'espère bien que vous n'en voudrez pas trop à monsieur le baron de Loisel… Il est bien assez puni, d'ailleurs : prisonnier et suspendu de sa charge !

La voix de Jean Vaucourt gronda :

— Je n'en veux nullement à l'instrument qu'était le baron de Loisel ; mais c'est le bras qui manie l'instrument et la tête qui commande à ce bras que je veux atteindre ! Monsieur Bigot, ajouta-t-il sur un ton bas et posé, après le baron de Loisel c'est l'intendant-royal que je désire voir suspendu… mais suspendu au sommet d'un gibet, avec une bonne corde au col… tel que fait le roi avec ses sujets criminels à Montfaucon ou en place de Grève à Paris !

Bigot ne parut pas s'offenser de ces paroles, il demeura très calme et souriant, et répliqua, mais avec une terrible menace au fond de la prunelle.

— Vous êtes vraiment généreux, monsieur, merci. Toutefois, si jamais le désir ou le souhait que vous formez se réalise, je suis certain d'avance que, parmi les curieux à ce magnifique spectacle, on ne verra pas un certain Jean Vaucourt !

— Pourquoi ?

Bigot se mit à rire. Puis tout à coup il commanda avec une dignité hautaine :

— Faites place à l'Intendant du roi !

Jean Vaucourt livra passage en haussant les épaules avec un profond mépris. Bigot, fort tranquillement alla rejoindre ses gens ; mais le jeune homme avait compris le sens des paroles de l'intendant et son rire… il avait compris que Bigot venait de le condamner à mort !

Cet incident s'était passé inaperçu de tout le monde, sauf de Flambard qui se tenait dans le vestibule un peu à l'écart. Aussi, dès que Bigot eut rejoint les gens de sa suite dans la cour intérieure du Château, s'approcha-t-il de Jean Vaucourt.

— Mon ami, dit-il avec gravité, je n'ai pas entendu les paroles que vous avez échangées avec l'intendant ; mais j'ai vu vos regards et les siens… les siens surtout !

Et Flambard esquissa une grimace d'épouvante.

— Et vous y avez lu une condamnation à mort, n'est-ce pas ? fit le jeune homme avec une parfaite indifférence.

— La vôtre, oui, mon ami.

— Que pensez-vous ?

— Je pense qu'il sera bon de vous tenir sur vos gardes.

— C'est bien, je suivrai votre avis.

— Et si, par cas, il y avait pour votre vie un danger immédiat, je serai là !

— Merci, monsieur Flambard ! répondit Jean Vaucourt avec émotion.

— Dites Flambard tout court, mon ami, ça va mieux à ma digestion, sourit l'ami de Maubertin.

Àcette minute, le comte de Maubertin, sa fille et M de Ferrière survinrent.

— Mes amis, dit-il, ici nous ne sommes pas chez-nous, allons à l'auberge nous réconforter et resserrer les liens de l'amitié !

Il allait entraîner ses amis à sa suite, lorsqu'il s'écria tout à coup :

— Ô mon Dieu ! ma besace !

— Elle est restée en bas, dit Jean Vaucourt.

— Je cours la chercher, cria Flambard.

— Pardon ! dit Jean Vaucourt, j'irai moi ; je sais mieux où la trouver

Il s'élança vers le sous-sols.

Il revint au bout de quelques minutes, mais sans la besace.

— Eh bien ? interrogea le comte avec surprise.

— Monsieur, répondit le jeune homme, je n'ai pu la découvrir ; elle a dû être enlevée !

Le comte se mit à rire.

— Je me doute bien pourquoi, dit-il avec un sourire singulier.

— Contenait-elle quelque chose de valeur, père demanda la jeune fille.

— Rien qu'un morceau de lard et une miche de pain.

— Pourquoi donc l'aurait-on enlevée ?

— Pourquoi ? fit le comte en riant fort ; mon Dieu, parce que des farceurs, cet après-midi, l'ont ramassée sur la rue, ont piqué leurs épées dedans et l'ont mise aux enchères en criant :

— Combien pour la besace d'amour ?

« Ah ! par l'enfer ! C'est le maudit Flambard, s'écria le garde ! Il eut une stupeur indéfinissable !... »

— La besace d'amour ! fit la jeune fille avec un grand étonnement.

— C'est ce qui explique sa disparition, ajouta le comte ; un gaillard quelconque aura pensé qu'elle contenait un philtre ou un élixir d'amour !

Un rire général résonna, et les cinq amis sortirent du Château pour se rendre en l'auberge de la rue Buade.

Une missive de Flambard

Le lendemain de ce jour, le comte de Maubertin, qui s'était retiré à la petite maison qu'habitaient dans la campagne voisine M de Ferrière et M de Maubertin, recevait de son ami Flambard l'épître suivante :

« Monsieur le comte, je regrette de ne pouvoir accepter avec notre ami Jean Vaucourt l'invitation que vous nous avez faite hier d'assister à la petite fête de famille que vous avez proposé de donner dans quelques jours. À présent que je n'ai plus rien à faire ici, et vu que je suis soldat, je pars avec Jean Vaucourt pour la

frontière où l'on se bat pour la France. Vous pouvez donc vivre heureux en attendant, comme m'a assuré le roi, qu'il vous ait trouvé un poste soit en Nouvelle-France, soit encore aux Indes. Mais si, par cas, il survenait un évènement qui nécessiterait ma présence près de vous, daignez m'en faire prévenir et j'accourerai. »

« Jean Vaucourt me prie de vous offrir l'expression de sa gratitude. »

« Quant à moi, monsieur le comte, je vous serre la main et vous demande de me rappeler de temps en temps à l'excellent souvenir de ces dames pour lesquelles j'entretiens les sentiments les plus respectueux et les plus dévoués. »

Flambard Laurent-Martin

— Brave Flambard ! murmura le comte.

Puis attirant sa fille à lui, il l'embrassa longuement et dit avec une grande tendresse :

— Bénissons Dieu qui sait nous conserver de si bons amis dans les infortunes !...

La jeune fille souriait doucement à son père.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

Sur la frontière

Les principales opérations des troupes françaises et coloniales, cet été-là, eurent lieu sur la rive droite du lac Ontario.

Les Anglais avaient élevé, à l'embouchure de la petite rivière Oswégo, le fort du même nom et que les Français appelaient Chouagen. Ce fort avait été bâti dans le dessein de protéger le commerce des Anglo-américains sur les grande lacs, de faire barrière aux sauvages qui, de l'ouest, venaient souvent faire des incursions, d'empêcher les tentatives d'approche par les soldats de la Nouvelle-France, mais surtout avec le but de se ménager une porte d'entrée facile sur le sol canadien.

Le fort Oswégo se trouvait protégé par deux autres forts : le fort George, un peu à l'arrière et dominant le fort Oswégo sur la rive gauche de la rivière, et, sur la rive droite, le fort Ontario placé sur une forte éminence. Le premier de ces deux forts n'était qu'une sorte de retranchement palissadé de peu d'importance ; le second, le fort Ontario, possédait par sa construction solide et surtout par l'avantage de sa position une réelle valeur défensive.

L'ensemble de ces fortifications était garni de canons et défendu par une troupe de quatorze cents hommes et quelques sauvages sous le commandement du colonel Mercer.

Le marquis de Vaudreuil avait depuis quelque temps formé le projet de chasser les Anglais de ce point du lac Ontario, parce que leurs forts constituaient une menace pour la colonie française. Aussi, au printemps de 1756 en apprenant les grands préparatifs des Anglo-américains pour envahir le Canada, décida-t-il de tenter l'enlèvement de ces forts aux Anglais.

Quelques jours avant l'arrivée du marquis de Montcalm, Vaudreuil dépêcha vers Oswégo un officier de valeur, Coulon de Villiers, avec environ mille hommes dont deux cents sauvages. De Villiers n'avait d'autre mission que d'inquiéter les Anglais, de faire des relevés du terrain et de s'enquérir des forces de l'ennemi sur ce point de la frontière. C'est ce qu'il fit avec diligence. Puis il envoya au gouverneur un mémoire détaillé du pays, et il suggérait en même temps les moyens à prendre et les tactiques à suivre pour entreprendre le siège d'Oswégo.

Ces moyens et tactiques furent longuement discutés entre Montcalm et Vaudreuil, et le premier, avant pesé toutes les chances de succès, essaya de dissuader le gouverneur de tenter l'entreprise. Mais Vaudreuil avait de si grands espoirs qu'il finit par faire adhérer le marquis de Montcalm à son projet, et l'entreprise fut définitivement décidée.

Le 10 août de la même année, Montcalm arriva en vue de la place ; il avait avec lui un peu plus de trois mille hommes de troupes régulières et de milices, et quelques bandes de sauvages. Le siège fut aussitôt commencé. Les troupes françaises et les milices canadiennes déployèrent la plus grande valeur ; si leur nombre était supérieur à celui de la garnison des forts elles avaient par contre le désavantage de la position. Mais les obstacles furent renversés, et en quatre jours la place fut emportée. Outre le commandement de la place, le colonel Mercer, qui fut tué, les pertes des Anglais furent très lourdes en morts et en blessés, sans compter un riche et immense butin qu'ils abandonnèrent aux vainqueurs. Cette rapide victoire avait jeté l'effroi jusqu'au cœur des colonies américaines, elle avait apporté un fort

désappointement en Angleterre, comme elle avait semé la joie en Canada et en France.

Plusieurs officiers et soldats s'étaient brillamment distingués durant cette courte campagne, entre autres : Bourlamaque, Pouchot, Rigaud de Vaudreuil, frère du gouverneur, Flambard et Jean Vaucourt.

Flambard avait été mis à la tête d'une bande de sauvages. L'on savait par expérience que ces sauvages indisciplinés, farouches, souvent sanguinaires, d'esprit changeant étaient difficiles de conduire au combat et plus difficile encore de maintenir en ordre de bataille. Il leur fallait des chefs en qui ils pussent avoir une extrême confiance, et cette confiance ne pouvait être acquise qu'en gagnant leur admiration par quelque beau fait d'armes, ou par une bravoure extraordinaire, ou encore par quelque originalité de caractère. Flambard était brave nous le savons ; mais si cette bravoure n'eût pas suffi pour lui attirer le respect des sauvages, il possédait justement l'originalité du caractère. En quelques jours il était maître de sa bande qui voyait en ce grand diable, fanfaron et gai luron, comme un envoyé du mystérieux Grand Esprit. D'un geste, d'un mot, Flambard aurait lancé ces « grands enfants » dans une fournaise ardente ! Aussi, durant le siège d'Oswégo ces bandes, toujours prêtes à lâcher leurs chefs dans les moments les plus difficiles, se montrèrent d'une bravoure, d'un courage et d'une endurance qui firent l'admiration des autres troupes et surtout celle de Montcalm, qui n'avait pas la moindre confiance dans les qualités guerrières des indigènes. Mais tout le mérite en revenait de droit à Flambard, mérite que ne lui avait nullement contesté le marquis de Montcalm.

Quant à Jean Vaucourt, ce n'était déjà plus ce jeune clerc de notaire en soutanelle noire que nous avons vu sur la rue Buade, à Québec faisant face aux épées nues de quelques gentilshommes, officiers et gardes ; c'était maintenant un vrai soldat. À l'énergie, le courage et l'audace qui formaient l'enveloppe de sa nature, il joignait maintenant la connaissance des choses de la guerre auxquelles s'ajoutait la science de l'escrime. À compter du jour où il avait quitté Québec, le 27 mai, jusqu'au siège d'Oswégo, le 10 août, Flambard n'avait pas perdu une occasion d'instruire son jeune ami sur l'art de manier une épée. Et Jean Vaucourt, de son côté avait profité du moindre loisir pour étudier des traités militaires, que lui avait procurés M. Rigaud de Vaudreuil qui s'intéressait à ce jeune homme. Aussi, devant Oswégo fut-il spécialement remarqué du marquis de Montcalm. C'est à Jean Vaucourt que revenait tout le mérite de la prise du premier fort, le fort dénommé Ontario. Après trois attaques infructueuses contre ce fort, le régiment dont faisait partie le jeune homme avait perdu ses principaux officiers ; deux avaient été tués et plusieurs autres avaient été gravement blessés. Les ponts que le régiment avait jetés sur la petite rivière avaient été mis en pièces par les canons du fort Ontario. Les troupes de Montcalm étaient débarquées sur la rive gauche de la rivière dans le dessein d'emporter en premier lieu le fort Oswégo, qui n'avait comme protection immédiate que le Fort George qui représentait une unité tout à fait négligeable. Mais l'on s'aperçut bientôt que la principale défense du fort Oswégo était le fort Ontario qui, élevé, comme nous l'avons dit, sur une forte éminence de la rive droite, lançait ses feux presque plongeants sur les Français et rendait Oswégo inabordable. Après plusieurs tentatives vaines et presque désastreuses, Montcalm avait ordonné qu'on mît en position plusieurs batteries pour en

diriger les projectiles contre le fort Ontario. Ce plan réussit ; après trois heures de bombardement plusieurs brèches importantes avaient été pratiquées dans les murs du fort. Il réussit, mais ce succès fut complété par Jean Vaucourt qui, voyant ces brèches et devinant que l'ennemi perdait de ses forces, souleva l'impétuosité de son régiment et le lança à la nage, lui-même à la tête, vers la rive droite, vers le fort.

La garnison ennemie fit pleuvoir ses feux sur ces audacieux ; mais Jean Vaucourt et ceux qui le suivaient ne pouvaient plus être arrêtés dans leur élan. Ils se jetèrent contre une des brèches et, en dépit d'une pluie de feu et de fer, s'y maintinrent jusqu'à l'arrivée de renforts conduits par Rigaud de Vaudreuil qui, également, avait traversé la rivière à la nage. Le fort était tombé entre leurs mains, et le lendemain de ce jour glorieux la garnison du fort Oswégo, réduite à la moitié de son nombre décidait de se rendre.

Le marquis de Montcalm voulut récompenser sur-le-champ le vaillant Jean Vaucourt en l'élevant au grade de lieutenant.

Mais quand les troupes furent revenues à Montréal, le marquis de Vaudreuil, sur les instances de son frère, Rigaud, décerna à Jean Vaucourt un brevet de capitaine que le marquis de Montcalm s'empressa de ratifier.

Les troupes ayant été licenciées pour la durée de la moisson, Jean Vaucourt et Flambard prirent le chemin de Québec où ils arrivèrent sur la fin de septembre.

Flambard s'était largement réjoui des succès obtenus par son jeune ami, et il avait applaudi à la montée rapide en grade du

jeune homme. Et il avait dit, quand ils étaient arrivés un matin en vue des murs de la cité :

— Comme ça, mon capitaine, si dorénavant les gardes et cadets de M. Bigot tentent de faire du pin-pan, ils vont justement trouver à qui ils ont affaire !...

Jean Vaucourt s'était borné à sourire.

L'affreuse découverte

La première démarche de Flambard en arrivant à Québec fut de se rendre chez le comte de Maubertin, dont il n'avait pas eu de nouvelles depuis qu'il avait quitté la ville pour la frontière. Il voulut amener avec lui Jean Vaucourt. Le jeune capitaine accepta, mais il fut décidé qu'on irait tout d'abord rendre visite au père Vaucourt rue Sault-au-Matelot.

Lorsque le vieux eut appris les succès de son fils, et en voyant la transformation du jeune homme qui se posait devant lui avec une belle attitude guerrière, il oublia du coup tous ses malheurs et ses chagrins.

Son cœur fut inondé d'une telle joie qu'il manqua d'en mourir ; et peu à peu le vieillard parut rajeunir de plusieurs années.

Un peu après midi, Flambard et Jean Vaucourt montés, le premier sur son infatigable « mouron », le second sur une jolie jument baie, cadeau que lui avait fait M. Rigaud de Vaudreuil,

prirent la route de la campagne vers l'habitation de M de Ferrière où s'était retiré le comte de Maubertin.

Le pays n'offrait pas le même aspect qu'au mois de mai, alors que Flambard avait rejoint sur la route poudreuse le cabriolet de M de Ferrière. Il conservait ses mêmes formes, mais ses couleurs avaient changé. Le tableau qu'avaient admiré M de Maubertin et sa tante possédait un fond de couleurs sombres ; aujourd'hui le fond était de couleurs claires. Les toisons des bois avaient pris un ton doré, les collines étaient jaunâtres, l'herbe des prés se roussissait, les champs étalaient leur chaume d'or au travers desquels, cependant, le laboureur traçait le sillon d'automne. Le ciel était plus bleu, la brise plus fraîche, les parfums de la terre moins pénétrants, et, à l'arrière plan, les monts lointains plus sombres. Mais l'ensemble n'en était pas moins beau et saisissant. Et Flambard, d'habitude peu enclin aux émotions, oui Flambard, silencieux, regardait ce pays d'un œil attendri presque, et il aspirait avec volupté l'atmosphère tiède et odorante qui l'environnait. Parfois, lorsque son œil rêveur s'élevait vers le grand ciel bleu, un soupir profond se dégageait, longuement de sa poitrine Quoi ! est-ce que Flambard à présent devenait sentimental ? Éprouvait-il quelque regret ? Revoyait-il par l'imagination et le souvenir quelque beau pays qui ressemblât à celui par lequel il chevauchait ? Ou ce ciel lui rappelait-il un ciel cher ? Peut-être… Oui, peut-être Flambard se voyait-il revivre sous le ciel de France ! Car il l'aimait sa France… il l'aimait, bien qu'il eût passé une partie de sa vie à parcourir le monde ! Oui, mais l'image de la France le suivait partout. ! Aussi revenait-il souvent, aussi souvent qu'il était possible, fouler joyeusement ce cher sol qui lui avait donné la vie !…

Àquelques pas en arrière de lui venait Jean Vaucourt, silencieux aussi, pensif, méditant.

Une heure s'était écoulée environ depuis leur sortie de Québec, que Flambard arrêta brusquement son cheval et fit entendre cette exclamation de surprise :

— Ho ! ho ! que veut dire cela ?

Il regardait devant lui, immobile et stupéfait.

— Eh bien ? que voyez-vous interrogea Jean Vaucourt en venant se ranger à côté de son compagnon.

Il remarqua que Flambard pâlissait rapidement ; et lui, levant une main tremblante, dit d'une voix qui tremblait davantage :

— Regardez devant vous… voyez-vous cet enclos là-bas, avec ses arbres à feuillée rousse, et derrière ce petit champ et sa moisson qui n'a pas été faite ?

— Oui, je vois, répondit Jean Vaucourt.

— Y voyez-vous une habitation ?

— Aucune.

— Eh bien ! moi non plus je n'en vois aucune. Et cependant là, avant notre départ pour la frontière, s'élevait une jolie maisonnette, là s'élevait un hangar, là s'élevait une étable… et à présent, plus rien !

Jean Vaucourt regardait son compagnon avec une surprise mêlée d'inquiétude.

Et Flambard continua, la voix plus tremblante, la gorge serrée comme par l'appréhension d'un malheur :

— Oh ! je me rappelle bien surtout la petite maison, blanche avec ses volets bleus, qui dressait au-dessus des bosquets qui l'environnaient et que je revois toujours ses deux petits pignons rouges… C'était charmant… Mais je ne vois plus rien…

Il se tut.

— Est-ce là que vivait… voulut demander le jeune capitaine.

— Là, oui, répondit Flambard avec un accent lugubre, c'est là que vivait monsieur le comte de Maubertin avec sa fille et sa sœur M de Ferrière.

— Alors un malheur….

— Ou un accident tout au moins… interrompit Flambard.

— Il faudrait donc penser qu'un incendie a détruit l'habitation ?

— Oui, un incendie… À moins ajouta Flambard en regardant cette fois le capitaine, que nous ne fassions un rêve, ou que nos yeux ne sauraient plus voir !

— Approchons, émit Jean Vaucourt, et sachons à quoi nous en tenir.

— Soit.

Flambard donna de l'éperon à sa monture qui bondit sur la route.

L'instant d'après les deux amis mettaient pied à terre devant l'enclos. À travers les arbres et vers le milieu de l'enclos ils pouvaient apercevoir un premier amas de débris informes et de cendres. Un peu plus loin, des cendres encore…

Ils attachèrent leurs chevaux à des arbres du voisinage et pénétrèrent dans l'enclos.

— Voilà, dit Flambard, ce qui reste de la maison que j'ai connue !

Les deux amis s'étaient arrêtés devant le premier amas de pierres et de cendres.

Jean Vaucourt se pencha vivement, étendit la main vers un point et prononça :

— Que vois-je là… regardez donc, Flambard !

Celui-ci tressaillit violemment, sauta dans les cendres froides et marcha vers ce qui lui paraissait comme deux formes humaines recouvertes de cendres.

En effet il s'arrêta devant deux cadavres à demi calcinés, placés l'un près de l'autre et qu'il était impossible de reconnaître.

Les deux hommes, aussi blancs que les cendres sous leurs pieds, demeuraient muets d'horreur et comme pétrifiés.

Au bout d'un moment Jean Vaucourt demanda :

— Reconnaissez-vous ces deux cadavres ?

— Non, dit Flambard ; mais je suis en train de réfléchir. Cette maison, ajouta-t-il, était habitée par quatre personnes : le comte, sa fille, M de Ferrière et leur domestique Anthyme. Si j'en juge

par la taille de ces deux cadavres, celui-ci est le cadavre d'une femme et je croirais que c'est celui de M de Ferrière. Quant au second, comme vous le voyez vous-même, c'est celui d'un homme, et sa stature me fait penser à Anthyme.

— Et nous ne voyons pas d'autres cadavres ici… fit Jean Vaucourt en promenant ses regards autour de lui.

— Non. Et malgré le chagrin que j'éprouve en face de cette trouvaille horrible, je sens une lueur d'espoir me réjouir : car je commence à croire que le comte et sa fille ont échappé à l'incendie !

Que sont-ils devenus, alors ? demanda Jean Vaucourt.

Flambard hocha dubitativement la tête.

— Vous posez une question à laquelle il est impossible de donner une réponse juste. Si le comte et sa fille n'ont pas échappé, il faudrait penser que leurs corps ont été réduits en poussière.

— Il est difficile d'admettre une telle hypothèse, lorsque ces deux cadavres sont là.

— Justement. Et c'est pourquoi je suis porté à croire que monsieur de Maubertin et mademoiselle Héloïse ont été arrachés à l'incendie, ou se sont sauvés d'eux-mêmes !

— Mais comment expliquer l'ignorance qu'on semble avoir à Québec de cet accident ? Et ensuite, bien que je sois aussi désireux que vous, Flambard, de retrouver vivants monsieur le comte et sa fille, comment se fait-il que, ayant échappé à cet holocauste, ils n'aient pas donné la sépulture à ces deux cadavres ?

Flambard ne répondit pas, il méditait.

Après un long silence il dit :

— Mon ami, j'avais cru démêler les fils d'un mystère, mais là vous m'embrouillez tout à fait. Oui, si monsieur le comte et sa fille sont sains et saufs, pourquoi ne sont-ils pas venus retirer de ces cendres ces deux cadavres, dont l'un était sa sœur, l'autre son domestique ?

— Une chose, émit Jean Vaucourt, qui pourrait apporter une certaine solution à ce problème : des passants ou des paysans des alentours auraient pu venir au secours de ces malheureux et arracher le comte et sa fille du brasier.

— Et s'ils avaient reçu des brûlures graves, continua Flambard, ces passants ou paysans les auraient emmenés avec eux pour leur donner les soins dont ils avaient besoin ?... Vous avez peut-être raison, et c'est là l'hypothèse la plus plausible. Toutefois, poursuivit Flambard, il peut se présenter une autre hypothèse, au cas où, par exemple, cet incendie serait l'œuvre d'une main criminelle et vengeresse !

— Que voulez-vous dire ? s'écria Jean Vaucourt avec stupeur.

— Je veux dire que monsieur le comte avait en ce pays des ennemis qui aient pu allumer cet incendie ! Je veux dire encore que le comte et sa fille, en supposant qu'ils soient parvenus à se sauver de la maison en flammes, auraient bien pu tomber sous le poignard meurtrier de leurs ennemis quelque part, par exemple, dans ces bois.

— Mais remarquez aussi, Flambard, que monsieur le comte et sa fille auraient bien pu être absents lors de ce désastre !

— Mais ils seraient revenus, répliqua Flambard, ils auraient donné la sépulture à ces deux cadavres, l'évènement aurait été connu dans la ville et nous en aurions été instruits dès notre arrivée. Votre père lui-même, tout le premier, nous aurait appris cette terrible nouvelle. Et encore, si monsieur le comte avait échappé soit à l'incendie, soit au poignard d'assassins, il n'aurait pas manqué de me faire parvenir un message quelconque !

— Vous redoutez donc un malheur plus grand que celui que nous constatons à présent ? demanda Jean Vaucourt.

— Hélas ! murmura seulement Flambard.

Le silence s'établit encore entre les deux hommes.

Puis Jean Vaucourt proposa d'aller visiter les autres ruines qu'on apercevait un peu plus loin.

Là, où s'était élevé le hangar, on retrouva des ferrailles qui avaient servi au cabriolet ; car ce hangar, comme l'avait fait remarquer Flambard, servait aussi de remise.

Plus loin, là où était l'étable, on retrouva les cadavres d'un cheval et de deux bœufs.

Flambard regarda autour de lui, ses yeux un moment se fixèrent sur le champ près de là et la moisson qui demeurait debout. C'étaient des orges et des avoines que les gelées récentes avaient roussies.

— Une chose sûre, dit Flambard, cet incendie s'est produit avant la coupe de la moisson, c'est-à-dire dans le cours du mois dernier, et probablement vers la fin du mois.

— Je pense comme vous, répliqua Jean Vaucourt.

— Et à présent, reprit Flambard, si ce n'est pas l'œuvre d'un criminel, comment se fait-il que ces trois constructions, assez écartées l'une de l'autre aient été consumées en même temps.

— On pourrait admettre que le vent ait pu lancer des flammèches sur le hangar et l'étable, si toutefois l'incendie s'est déclaré dans la maison !

— Oui, mais moi, dit Flambard en secouant la tête, je n'admets pas cela : je suis assuré à présent qu'il y a crime, qu'il y a eu vengeance ! Venez capitaine, ajouta-t-il en entraînant le jeune homme vers la route par laquelle ils étaient venus, allons visiter la lisière de ces bois !

Mais là où Flambard avait un moment pensé retrouver d'autres cadavres, pas un indice ne s'offrit aux regards des deux hommes.

— Nous perdons notre temps, dit Jean Vaucourt ; le plus sûr moyen d'apprendre la vérité, c'est de faire des recherches par la ville et d'enquêter sans faire de bruit et sans éveiller l'attention des criminels, si l'hypothèse d'un crime est la seule plausible.

— C'est juste, admit Flambard, c'est l'unique moyen. Retournons à Québec.

Au moment où les deux hommes sortaient du bois et allaient s'engager sur le chemin pour aller reprendre leurs montures, Jean Vaucourt heurta du pied quelque chose qui rendit un son métallique.

Il s'arrêta, regarda à ses pieds et aperçut un objet qui avait la forme d'un sac. Il se baissa, prit l'objet, l'éleva et fit entendre une exclamation de stupeur :

— Voyez donc, Flambard…

Flambard qui venait de s'arrêter, se retourna vit l'objet et s'écria :

— Par les deux cornes de Satan ! n'est-ce pas la besace du père Achard ?

— La besace que ces messieurs de la gentilhommerie ont appelée « La Besace d'Amour » se mit à dire Jean Vaucourt.

— Hé ! oui, je reconnais bien la besace du père Achard. Mais besace d'amour ou besace de haine, voyons ce qu'il y a dedans, car elle m'a l'air un peu lourde !

— C'est vrai, admit le jeune homme, elle renferme quelque métal ou ferrailles…

— N'importe ! dit Flambard avec satisfaction, c'est une trouvaille qui pourrait nous être utile !

Jean Vaucourt déposa la besace par terre et se mit à la fouiller. Il en retira un marteau, une lime, un vilebrequin, une petite scie et un poignard.

— Ho ! ho ! exclama Flambard voilà un assortiment un peu étrange ! Laissez-moi voir ce poignard, les armes m'intéressent toujours avant toutes autres choses.

Il examina attentivement le poignard, et sur le manche d'ivoire il remarqua que deux lettres avaient été gravées l'une dans l'autre, mais sans art, d'une manière irrégulière, comme avec la pointe d'un autre poignard et à main levée, de sorte que l'on ne découvrait qu'un hiéroglyphe indéchiffrable.

— Je veux être saigné comme un porc, s'écria Flambard, si je peux déchiffrer ce chiffre cabalistique.

— Montrez-moi, dit Jean Vaucourt.

Àson tour le jeune homme examina le signe.

— Je crois, reprit-il après un moment, découvrir un F : mais quant à l'autre lettre, ma foi, je suis bien en peine de la classer. Pourtant en y regardant de bien près, le F me paraît posé sur un L.

— Sur un L ! répéta Flambard.

— Ce qui ferait : F. L.

— Et ce qui pourrait servir d'initiales à Lardinet !

— Hein. Lardinet ! s'écria Vaucourt.

— Ou le baron de Loisel, comme vous voudrez !

— Vous savez donc son prénom ?

— François, tout comme monsieur François Bigot !

— Mais alors cette trouvaille serait un bon indice !

— Oui, si le baron était en liberté, dit Flambard.

— Ah ! c'est vrai ; monsieur de Vaudreuil l'avait mis sous arrêt avant notre départ pour la frontière.

— À moins, murmura Flambard en fronçant les sourcils, que par une ordonnance il ne l'ait fait remettre en liberté !

— Eh bien ! nous le saurons à Québec.

— Alors vous emportez la besace ? demanda Flambard à Jean Vaucourt.

— Je vous crois, répondit le jeune homme, la trouvaille me paraît trop précieuse pour la rejeter dans les broussailles.

— Et si cette besace nous prouve qu'il y a dans ce mystère du Lardinet, je vous promets un divertissement, mon ami. Ah ! monsieur le baron de Lardinet ! cria Flambard avec un geste de menace, je vous ai toujours pensé le favori du diable ; aussi, si ce diable fourchu vous a donné la liberté, s'il vous a conseillé de commettre ce vilain crime, gare à vous ! cette fois Flambard n'aura nulle pitié de votre âme de cochon !...

Il marcha rapidement vers sa monture, sauta en selle et s'élança au galop vers Québec suivi de près par Jean Vaucourt.

Nouvelle découverte non moins affreuse que la première

Lorsque Flambard et Jean Vaucourt furent de retour à Québec, la nuit tombait. Ils conduisirent leurs chevaux chez un charretier qui tenait écurie non loin de la porte Saint-Louis, et, pédestrement, gagnèrent la Basse-Ville pour se rendre chez le père Vaucourt où ils avaient décidé de passer la nuit. Le lendemain, ils devaient se mettre à la recherche du comte de Maubertin et de sa fille.

Les deux hommes marchaient d'un pas rapide et demeuraient silencieux. Jean Vaucourt avait passé à son cou la besace qui

avait appartenu au père Achard.

La ville devenait de plus en plus obscure. L'allumeur, d'un pas nonchalant, parcourait les rues et allumait les reverbères qui, placés de loin en loin, ne jetaient que de petites lueurs blafardes ne servant tout au plus que de points de repère.

Les passants étaient rares et les rues à peu près désertes ; mais, par contre, des auberges, des tavernes, des maisons où logeaient sur billet les soldats revenus de la frontière partaient des éclats de rire, des chants joyeux, des chocs de verre. Dans tous les coins de la ville on fêtait le retour et la victoire. Une fois ou deux Flambard et le capitaine Vaucourt étaient croisés par des groupes de soldats du roi et de miliciens, qui allaient d'une auberge à l'autre en chantant des refrains guerriers.

Une fois aussi, en passant devant une ruelle, au moment où ils allaient descendre vers la Basse-Ville, les deux amis virent à la lueur d'un reverbère deux ou trois individus qui, à leur approche, prirent soudainement la fuite.

Flambard et Jean Vaucourt, trop absorbés par leurs pensées communes, ne parurent pas taire attention à cet incident, et continuèrent leur route.

Flambard avait seulement remarqué :

— Hum, les oiseaux de nuit deviennent peureux !

Dix minutes encore s'écoulèrent, et les deux amis tournèrent sur la rue Sault-au-Matelot où habitait le père Vaucourt.

Àl'instant même une voix sonore et haineuse cria :

— Sus au maudit Flambard !

L'endroit était obscur, et le pâle falot d'une auberge, à quelques pas de là, ne parvenait pas à blanchir la noirceur environnante. Tout de même, Flambard et Jean Vaucourt, après ce cri entendu, virent cette noirceur se zébrer de reflets pâles et s'aperçurent que dix lames d'épées les menaçaient. Les deux amis étaient sans armes. Flambard, par habitude, ne portait jamais l'épée, il trouvait que cette tige d'acier « incommodait ses mouvements ». Quant à Jean Vaucourt il avait laissé la sienne chez son père. Ils se virent donc tous deux en face de la mort sans une chance d'échapper, car les dix épées les entouraient…

Flambard exécuta un saut en arrière, évita les premières épées et, à dix pas plus loin, se trouva le dos collé contre le mur d'une maison. Mais cette manœuvre ne le sauvait pas, car les épées l'avaient suivi et l'une d'elles déjà l'avait légèrement atteint à l'avant-bras gauche. Seulement, Flambard s'était un peu rapproché de la lanterne qui pendait au-dessus de la porte de l'auberge, et il lui était permis de compter à peu près le nombre de ses ennemis. Il en compta une dizaine, puis sourit, et regarda autour de lui pour chercher des yeux Jean Vaucourt. Il ne le vit pas. Tout cela s'était passé dans l'espace de quelques secondes, et une autre pointe d'épée piqua notre ami à l'épaule droite.

Flambard comprit qu'il était temps de mettre en jeu toute sa science et toute son audace. Il enleva son tricorne, le jeta à la pointe des épées, se baissa, s'élança dans les jambes de ses ennemis, se releva avec un homme qu'il venait d'empoigner, de cet homme se fit un bouclier d'abord, puis réussit à lui prendre son épée, envoya le pauvre diable contre le mur d'une maison où il s'assomma et s'évanouit, et Flambard, triomphant, apparut aux yeux de ses ennemis avec une épée à la main.

Il n'en fallut pas davantage pour mettre fin au combat : la seconde suivante, la bande s'était éclipsée !

Flambard se mit à rire tranquillement. Puis il appela :

— Hé ! Jean Vaucourt !...

Nulle voix ne répondit.

Et les maisons du voisinage demeuraient silencieuse, car le bruit des épées avait intimidé les habitants des alentours. Par crainte de s'attirer quelque vengeance ou quelque horion, chacun se tenait coi dans sa maison, n'osant pas même pousser le volet pour jeter sur la rue un regard curieux.

Flambard aperçut l'homme qui gisait inanimé à trois pas de lui. Il s'approcha, le releva, le chargea sur ses épaules et marcha vers la demeure du père Vaucourt, pensant que le capitaine s'y était réfugié et qu'il l'attendait.

Mais quand il s'arrêta devant la maison du père Vaucourt, il fut tout étonné de trouver les volets bien hermétiquement clos et sans un filet de lumière qui perçait de l'intérieur. Il frappa à la porte. Nulle réponse. Il ouvrit cette porte et pénétra dans une pièce obscure et tiède. Le feu de l'âtre était mourant, mais quelques tisons rouges permettaient de se guider dans la pièce. D'ailleurs Flambard connaissait les aîtres. Au-dessus de la cheminée, sur une tablette, il savait trouver une boule de suif qui servait de luminaire au père Vaucourt. Flambard déposa sur le plancher son fardeau et alla à cette tablette. Il trouva la boule de suif et parvint à l'allumer aux braises du foyer. Alors, en se relevant et en regardant autour de la pièce il aperçut vers le centre et

gisant à terre dans une large mare de sang le cadavre du père Vaucourt.

— Par les deux cornes de Satan ! murmura Flambard qui ne jurait que dans les grandes circonstances.

Puis il remarqua que l'homme qu'il avait emmené sur son dos était un garde du Château Saint-Louis. Mais ce garde lui importait peu.

Flambard se baissa vivement et se pencha sur le corps inanimé du vieillard. Un frisson involontaire le secoua des pieds à la tête : il venait de découvrir un poignard qui demeurait enfoncé dans la poitrine du vieux, et ce poignard ressemblait énormément, au premier coup d'œil, à celui que Jean Vaucourt avait trouvé dans la besace du père Achard. Ce poignard était aussi à manche d'ivoire. Doucement Flambard le retira, du sang gicla de la plaie qui paraissait béante ; on eût pensé que le meurtrier, après avoir planté son arme, l'avait tournée et retournée dans la plaie pour permettre au sang de jaillir en plus grande abondance. Le poignard, que Flambard examinait, était effectivement le même ou, du moins, il était tout à fait semblable à celui de la besace. Sur le manche c'étaient les mêmes lettres gravées l'une dans l'autre. Le nom du baron de Loisel surgit à la pensée de Flambard.

— Est-ce donc un véritable démon, que ce maudit Lardinet ? murmura Flambard.

Il palpa le vieux et découvrit que le corps était encore chaud. Ce meurtre était donc tout récent… une heure ne s'était peut-être pas écoulée…

Flambard se mit à considérer encore l'arme sanglante, il vit les lettres entremêlées F.L., puis il tressaillit. Une effrayante pensée venait de l'assaillir. Est-ce bien sensé de penser que Jean Vaucourt soit venu assassiner son père ? Allons. Flambard ! allons, mon vieux, tu déraisonnes sûrement ! Décidément tu en perds plus que tu n'oserais penser ! Non, non… Jean Vaucourt n'a pu assassiner son père ! C'est simplement stupide une telle pensée ! Ah ! oui, tu te fais vieux mon pauvre Flambard, et il n'y aurait rien de surprenant qu'un de ces soirs tu te laisses par ces imbéciles de gardes embrocher comme dindon à la Noël… fichtre !

Flambard se leva, alla déposer sa bougie sur une table, essuya le poignard à une guenille qui traînait sur le plancher et l'enfouit sous ses vêtements. Puis il revint au cadavre du père Vaucourt. Alors il remarqua que le garde, les yeux grand ouverts, le regardait avec effroi et étonnement.

— Ah ! ah ! ricana Flambard, tu as rallumé tes deux chandelles et tu me reluques ?… attends !

Flambard alla à une armoire, fouilla, trouva des ficelles, revint au garde et se mit à le ligoter solidement. Cela fait, il l'enleva et alla le déposer sur un banc près de l'âtre.

Ensuite ce fut le cadavre du père Vaucourt qu'il alla porter sur un lit d'une chambre voisine, et sur le cadavre il jeta une couverture.

Il revint ensuite au garde et dit avec un accent terrible :

— Maintenant, mon gaillard, à nous deux !

Le garde eut peur de l'expression qu'il vit sur les traits de Flambard et ferma les yeux.

Quand il les rouvrit, par curiosité à cause de certain bruit qu'il entendait, il aperçut Flambard qui ravivait les braises du foyer et sur lesquelles il jetait, du bois. Bientôt des flammes hautes et claires jaillirent.

— Voilà ce qu'il me faut ! murmura Flambard avec un sourire satisfait.

Du foyer il approcha un escabeau, puis il alla prendre le garde dans ses bras et vint l'asseoir sur l'escabeau devant les flammes qui pétillaient joyeusement. Flambard enleva les guêtres qui emprisonnaient les jambes du garde, retira ses chaussettes et le mit pieds nus. Puis il prit ces pieds, les éleva et les posa au-dessus des flammes. Le garde poussa un cri de douleur.

Flambard abaissa les pieds, regarda le garde et dit narquois :

— C'est un peu chaud, hein ! attends…

Il prit une serviette et en fit un bâillon pour empêcher le garde de crier. Puis, tranquillement, comme s'il se fût agi de la chose la plus simple du monde, il saisit de nouveau les jambes du garde et posa ses pieds au-dessus des flammes.

Cette fois le garde fit un saut sur son siège et faillit tomber à la renverse et entraîner avec lui Flambard.

Lui, avec humeur, demanda :

— As-tu le mauvais esprit au corps ? Attends.

Dans la même armoire il trouva d'autres ficelles avec lesquelles il attacha le garde sur son siège, et si proprement qu'il lui était impossible de bouger.

Puis il se remit à la même besogne. Mais avant de mettre les pieds du pauvre diable dans les flammes rouges, cette fois Flambard lui jeta un regard froid et pénétrant et demanda sur un ton menaçant :

— Veux-tu parler et me dire ce que je veux savoir ?

Le garde fit un signe affirmatif de la tête.

— C'est bon, dit Flambard.

Il enleva le bâillon.

— Jure-moi, reprit-il, que tu vas me dire la vérité !

— Oui… si vous me laissez aller en liberté ! répondit le garde avec un regard de haine.

— Je te promets la liberté, mais seulement lorsque j'aurai vérifié ; est-ce compris ?

— Oui.

— Bien. Pour commencer, dis-moi de suite qui t'a donné l'ordre à toi et à tes coquins de camarades de m'occire ce soir ?

— Je ne sais pas.

— Tu ne sais pas… Flambard se mit à ricaner.

— Je dis la vérité, assura l'autre : deux camarades sont venus me trouver à l'auberge où j'étais avec d'autres gardes, et ils ont proposé de prendre leur revanche contre vous !

— Ils savaient donc que j'étais de retour à Québec ?

— Oui.

— Et tu es sûr que ce guet-apens de tout à l'heure n'a pas été médité et préparé par certain personnage de marque ?

— J'en suis sûr.

— Tu ne mens pas ?

— Ça ne me servirait de rien.

— Soit. Maintenant, qui a assassiné ce vieux ?

— Je ne sais pas.

— C'est bon je te passe celle-ci. Tu fais partie, n'est-ce pas, de la maison de M. de Vaudreuil ?

Le garde parut hésiter un moment, puis il répondit :

— Je fais partie des gardes du Château.

Flambard sourit et demanda encore.

— Connais-tu un certain baron de Loisel ?

— Je l'ai connu.

— Ah ! ah ! et tu ne le connais plus ?

— Je veux dire que je ne sais ce qu'il est devenu.

— Tu connais aussi un certain comte de Maubertin et une demoiselle de Maubertin ?

— Pour les avoir vus une fois, oui.

— Où ?

— Au Château.

— Au mois de mai dernier ?

— Oui.

— Et sais-tu ce qu'ils sont devenus ?

Avant de répondre, le garde eut une ombre d'hésitation qui n'échappa pas à Flambard.

— Non, répondit-il.

— Jusqu'à ce moment, reprit Flambard sur un ton fort sévère, tu m'as dit à peu près la vérité ; mais ta dernière réponse n'est pas satisfaisante.

Il reprit le bâillon.

Le garde l'arrêta.

— Attendez, dit-il. Il demanda aussitôt : Que voulez-vous faire de moi ?

— Te brûler à petit feu jusqu'à ce que ton âme de chien menteur aille chez le diable à mille cornes et à mille queues pour y rôtir à grand feu le reste de ton éternité maudite !

Et Flambard approcha le bâillon.

— Interrogez encore ! dit le garde ressaisi d'effroi.

— Je n'interroge jamais deux fois. Est-ce non ? Est-ce oui ?... Réponds !

— Je ne me souviens pas au juste de ce que vous m'avez demandé en dernier lieu.

— En ce cas, ouvre bien tes ouïes : sais-tu ce que sont devenus monsieur le comte de Maubertin et sa fille ?

— Oui…

— Ha ! ha ! se mit à ricaner Flambard, tu y viens, mon garçon… Où sont-ils ?

— Quant à la jeune fille, je ne peux préciser ; mais le comte est, paraît-il, chez monsieur Cadet.

— Le munitionnaire escroc, voleur, brigand ? Le…

— Lui-même.

— Tu dis : parait-il… N'en es-tu pas sûr ?

— Non. Je sais seulement qu'il était là il y a un mois.

— Un mois… Et comment y était-il ? de lui-même ?

— Non, par de lui-même que je sache. Il a été emmené là, blessé et presque mourant.

— Blessé comment ?

— Un accident… un… Je ne sais rien de plus.

— Un incendie, peut-être ? demanda Flambard avec un sourire ambigu.

— Peut-être bien… je ne sais pas.

— Tu n'as donc pas entendu parler d'un incendie quelque part dans la campagne environnante ?

— Non.

— Et quand à la fille de monsieur le comte, tu ne sais rien de précis ?

— Rien.

— Tu ne l'as pas revue ?

— Non.

Flambard comprit qu'il n'en pourrait savoir davantage, et il se mit à réfléchir pour essayer de pénétrer quelque peu l'obscurité du mystère au fond duquel il pataugeait, mystère qui semblait s'approfondir pour lui surtout depuis l'instant où il avait découvert le cadavre du père Vaucourt assassiné par une main inconnue. Il se demandait à quoi avait pu servir ce meurtre ? Quels ennemis pouvait avoir ce vieux inoffensif et paisible ? À moins, pensa Flambard, qu'il possédât quelque secret terrible, dont la révélation pouvait devenir dangereuse pour le jeu de certains coquins de grande envergure qui administraient les affaires du pays, tels que Bigot, Cadet et consorts ? Ou bien, ce meurtre, avait-il été commis uniquement par vengeance contre Jean Vaucourt ?

Après un long moment de méditation, Flambard dit au garde :

— J'ai affaire à sortir, particulièrement pour me restaurer l'estomac, car j'ai faim et soif. Seulement, comme je tiens à vérifier, tu vas demeurer ici et tu ne t'enfuiras pas ?

— Je resterai ici, assura le garde.

Mais Flambard, très défiant de sa nature, pensa avec justesse que le garde prendrait la poudre d'escampette à la première chance, et il pourrait, par rancune contre Flambard qui lui avait

quelque peu rossi la plante des pieds aller mettre en garde ses amis et maîtres

Flambard sourit, retourna à l'armoire qu'il fouilla vivement. Il parvint à découvrir un câble d'aspect assez solide et qui parut répondre aux besoins qu'il venait d'imaginer. Il revint vers le milieu de la pièce et examina attentivement le plafond. Il vit une poutre qui supportait les solives du plancher supérieur. Il sourit, puis attacha le câble à la poutre. Sous la poutre et le câble qui pendait il plaça un escabeau. Sur cet escabeau il jucha le garde, et au cou du garde il attacha gentiment l'autre extrémité du câble. Et le garde, épouvanté, horrifié, croyant que Flambard se disposait à le pendre court, faillit s'évanouir.

Flambard ricana.

— Vois-tu mon gaillard, dit-il, de cette façon tu vas attendre patiemment mon retour. Car observe bien que si tu t'avisais de vouloir descendre de l'escabeau, ou si par un faux mouvement, au cas où tu ne serais pas sage, tu faisais culbuter l'escabeau, tes pieds ne pourraient atteindre le parquet. Tu ferais donc un mauvais pas, et je peux t'assurer en toute franchise que ce pas serait le pas de l'éternité. Donc, mon vieux, faudra être gentil et ne pas te faire de mauvais sang plus qu'il ne faut. Je te souhaite le bonsoir. Pour récompenser ta patience et ce petit malaise passager, je t'apporterai un bon pâté farci d'oignons et une bouteille de petit rouge. Bonsoir !

Flambard, en ricanant, s'en alla, après avoir soufflé la bougie, Et le pauvre garde demeura là, juché sur son escabeau, avec une corde au cou, les mains liées derrière le dos, et un solide bâillon appliqué sur sa bouche.

Mais ce qui semblait épouvanter surtout le garde, c'était la vue de ce cadavre ou plutôt la vision qu'il en avait… de ce cadavre qui gisait là à deux pas de lui dans la chambre voisine…

Où Flambard décide de se faire ménestrel

Flambard, qui avait faim et soif, se demanda, en quittant la maison du père Vaucourt, où il irait se restaurer. Il fouilla son souvenir pour y chercher le nom d'une auberge connue.

Il esquissa un sourire et murmura :

— Tiens ! l'Olympe… J'y ai justement, dans la personne de l'aubergiste, un excellent ami.

Et sans plus Flambard gagna la Haute-Ville, la rue Buade et l'Olympe.

Il passait sept heures.

L'Olympe était, de fait, reconnue pour l'excellence de sa cuisine et de ses vins, et c'est là qu'allaient se gaver de préférence les gentilshommes, officiers, fonctionnaires, gardes, bourgeois. C'était, pour tout dire, l'auberge de l'aristocratie.

Durant le jour l'auberge était généralement déserte, mais venue la nuit, elle s'illuminait, s'emplissait d'une foule joyeuse et ne retombait dans l'obscurité et le silence qu'aux abords de l'aube du jour suivant. Cette auberge, privilégiée, ne semblait pas tomber sous la lettre des édits réglant les heures de fermeture des auberges : car tout lieu public, — auberge, hôtellerie, taverne, — était censé fermer ses portes à deux heures de la nuit. Mais il faut

dire que l'Olympe était auberge quasi royale, car elle était propriété de M. François Bigot. C'est peut-être la meilleure raison pourquoi elle était fréquentée par les gens de rang. En cette auberge les vins et les eaux-de-vie étaient vendus pour le propre compte de l'intendant-royal, tandis que les seuls revenus de l'aubergiste, le sieur Delarose, consistaient dans la location des chambres de l'auberge et dans les bénéfices que rapportait la table. Mais il faut dire que ces revenus, ajoutés à ceux qui provenaient de l'écurie que le sieur Delarose tenait ouverte pour les voyageurs, égalaient ceux des vins et eaux-de-vie. Ce commerce se trouvait donc profitable autant pour M. Bigot qu'il pouvait l'être pour le sieur Delarose, et dame ! les deux semblaient satisfaits.

Outre sa bonne cuisine et ses bons vins, l'auberge était avenante. Sa grande salle commune était vivement peinturlurée de couleurs brillantes. Les murs, sous une peinture grossière de forme mais vibrante de couleurs, représentaient toutes espèces de scènes d'auberges du moyen âge, en cette époque où l'on mangeait outre mesure, où l'on buvait à se noyer, selon, du moins, certains chroniqueurs du temps. Il est vrai que ces chroniqueurs qui pronostiquaient, à tant boire et manger, la fin du monde, ne pouvaient s'imaginer que ce monde atteindrait au vingtième siècle, et ils étaient loin de deviner que ce siècle vingtième rendrait des points au Moyen Âge pour le manger et le boire !...

Et le plafond de l'auberge était peinturé d'une couche de bronze, et sur ce fond doré étaient dépeints des anges, ou peut-être mieux des esprits ailés, jouant du luth ou tenant dans leurs mains des coupes pleines d'un nectar quelconque.

Àdroite, et séparées de la grande salle, par trois hautes arcades, étaient les cuisines où l'on pouvait apercevoir les cuisiniers et marmitons activement occupés autour des fourneaux ardents ou tournant la broche garnie d'oiseaux de basse-cour audessus d'une flamme claire et joyeuse. De cette cuisine s'échappaient des senteurs exquises qui se mêlaient harmonieusement aux senteurs capiteuses des vins et eaux-de-vie que consommaient les convives attablés dans la grande salle. À gauche, était une autre salle, plus petite, mais plus luxueuse, par ses tables surchargées d'argenteries et de cristaux précieux, par les divans, ses larges fauteuils à pattes tortes, ses dressoirs à ventres rebondis, ses lustres d'or aux bougies de cire parfumée... Cette salle, presque princière, était réservée aux grands personnages qui honoraient l'auberge de leur présence. Là venaient manger de temps à autre le gouverneur de la Nouvelle-France et les membres de son entourage ; là venait manger l'intendant-royal chaque fois que des affaires urgentes le retenaient soit au Palais de l'Intendance, soit au Château Saint-Louis ; là venait manger le sieur Cadet, toujours avec grosse suite de subalternes et de gardes ; là venait manger le sieur Varin, trésorier du roi en Nouvelle-France ; là venaient manger le sieur Hugues Péan, espèce de contrôleur de la marine canadienne, et Bréart, autre contrôleur de la même marine, et Deschenaux, secrétaire de l'intendant, et Estèbe, et Le Mercier, et Jean Corpron, et Maurin, et Vergor, et... quantité d'autres pieuvres féroces qui menaient un train de vie fastueux et s'engraissaient à en crever des biens du roi et des deniers du colon. Donc cette salle eût pu recevoir le roi et M de Pompadour.

Entre la salle et la cuisine, il y avait un couloir qui conduisait d'abord à un escalier communiquant avec les étages supérieurs,

puis avec l'arrière de l'auberge où se trouvait la sortie pour aller aux écuries ; et entre ce couloir et la cuisine était le comptoir du sieur Delarose où, dans l'amplitude et la béatitude de sa graisse et de son suif, il trônait. Là, contre le mur, s'étalaient en s'étageant les vins et les eaux-de-vie à mille rutilances. Là, l'aubergiste dans toute sa majesté, recevait les monnaies. De là, le sieur Delarose, dirigeait ses nombreux serviteurs.

Lorsque Flambard pénétra dans la grande salle, aux multiples tables, pas une place vacante n'apparaissait. Mais la petite salle luxueuse était déserte, ce qui signifiait, pour qui était renseigné, que pas un seul grand personnage n'était présent. En effet, aux tables de la grande salle ne se voyaient que des gardes, fonctionnaires et quelques bourgeois de la petite échelle, commerçants pour la plupart. La salle vibrait sous la rumeur des conversations, des rires, des appels des consommateurs, des va-et-vient des nombreux valets, des chocs d'ustensiles et de verres.

Flambard sourit d'aise à cette musique et aspira fortement cette atmosphère aux parfums suaves entre tous. Puis il aperçut à son comptoir, l'aubergiste, ou plutôt l'effroyable masse de graisse et de suif dont le sommet présentait un masque grimaçant. Et ce masque avait l'air content, car les affaires semblaient des affaires d'or ce soir-là ! Mais le masque, en apercevant Flambard, parut se crisper, la grimace de joie, devint une grimace d'effroi, et les couleurs vives du masque prirent subitement une teinte blanchâtre.

Et l'entrée de Flambard ne parut pas seulement affecter le masque de l'aubergiste, mais elle parut créer une certaine sensation sur l'immense assemblée, ou tout au moins une certaine gêne ou un certain respect. Car les conversations perdirent de

leur entrain, les rires s'éteignirent, et les yeux, après avoir à la dérobée toisé l'arrivant, se cherchèrent. Quelques gardes eurent même l'audace de flatter de la main la poignée de leurs épées… mais d'autres gardes, mieux avisés, leur firent un signe d'intelligence qui pouvait signifier :

— Si vous ouvrez le bal, tant pis pour vous, c'est vous qui danserez !…

Les épées furent donc laissées en paix, puis un silence relatif s'établit pendant que Flambard, bien tranquillement, s'avançait vers le comptoir. Mais constatant que la rumeur entendue à son entrée se mourait, et voyant des regards curieux s'attacher à sa personne, il s'arrêta au milieu de la salle, regarda autour de lui et prononça de sa voix nasillarde :

— Bonsoir la compagnie !

Et il continua sa marche vers le comptoir au fond de la salle.

De suite, après ces paroles de Flambard, les regards curieux, haineux ou malveillants s'étaient abaissés, et de suite la conversation avait repris, mais moins animée que l'instant d'avant maintenant on ne percevait que des murmures que des chuchotements.

Le sieur Delarose regardait venir Flambard sans savoir quelle contenance prendre vis-à-vis de ce grand diable qui, il se le rappelait trop bien, l'avait un jour envoyé rouler dans la rue au risque de le briser en morceaux.

Flambard s'arrêta devant le comptoir, sourit béatement et dit :

— Ah ! ça, monsieur l'aubergiste, je constate que vous vous portez à merveille ?

Cette salutation plut à l'aubergiste, ou du moins parut le mettre à son aise.

Il sourit très très largement et répondit :

— Très bien, très bien, monsieur Flambard, vous êtes bien honnête !

— Et vous, répliqua Flambard, vous seriez bien aimable de me faire servir à manger et à boire, car je suis pressé.

— Je vais vous faire servir de suite, sourit aimablement l'aubergiste.

— Mais je ne vois nulle place libre à ces tables, dit Flambard.

— Voyez cette salle, monsieur Flambard…

— Vraiment ? sourit Flambard.

— Je ne réserve cette salle qu'aux grands personnages !

— Mais c'est beaucoup d'honneur que vous me faites !

— Il vous est dû cet honneur, monsieur Flambard !

— Puisque c'est ainsi, j'accepte.

— Je vais vous faire conduire.

L'aubergiste appela un valet.

Celui-ci conduisit notre ami à la table principale placée au centre de la pièce, alluma un candélabre à vingt-quatre bougies

bleues, et se tint à la disposition de cet hôte distingué.

Flambard avait à peine commencé d'énumérer les plats et les vins que requéraient sa faim et sa soif, que par-dessus le paravent, qu'un serviteur avait glissé devant l'arcade après l'entrée de Flambard pour empêcher les convives de la grande salle de voir ce qui se passait à leur gauche, un personnage haussa sa tête et prononça d'une voix grêle :

— Si monsieur Flambard voulait me permettre de le déranger…

Flambard se retourna, aperçut un visage ridé ravagé, encadré de cheveux blancs et longs, et qui grimaçait étrangement.

— Tiens ! tiens ! s'écria Flambard avec un sourire accueillant, ne dirait-on pas que je reconnais là l'image du père Croquelin ?

— Pour votre service, monsieur Flambard, et pour le service de monsieur le comte !

Flambard fit aussitôt un signe d'intelligence au vieux qui entrait, pour lui faire entendre qu'il y avait là un garçon de service et qu'il importait de surveiller ses paroles.

Le vieux saisit le coup d'œil de Flambard, et, courbé, bancal, racorni, portant la besace au dos, traînant après lui des lambeaux de vêtement, s'approcha de la table.

Flambard indiqua au miséreux une place en face de lui à la table qu'il occupait et dit au garçon :

— Double service !

Le serviteur se retira pour exécuter l'ordre reçu.

— Ah ! ça, père Croquelin, dit Flambard, me direz-vous d'où vous surgissez ? Ou bien étiez-vous en train de faire bombance céans cette auberge ?

Le vieux mendiant se mit à ricaner.

— Hélas ! non, monsieur Flambard ! Est-ce qu'il y a jamais bombance pour un pauvre gueux de mendiant tel que moi ? Bombance de misères voulez-vous dire ? Bombance de faim ? Bombance de soif ?... Là, oui, pas d'erreur possible ! Et je ne mens pas... Fouillez-moi le ventre, pas une pomme de terre, pas une mâchée de pain, pas même un foie de poulet !

« Et le garde épouvanté, horrifié, croyant que Flambard se disposait à le pendre court, faillit s'évanouir... »

— Les temps sont donc durs pour la besace ?

— Si ce n'était que pour la besace....

Il souleva le sac attaché à son cou et frappa dessus de la main, ajoutant :

— Voyez... pas même un gramme de seigle. Et si donc souffre la besace, que penser du misérable qui la porte !

— Elle n'en est que plus supportable, sourit Flambard !

— Oui, cela serait, si le ventre était satisfait !

— Eh bien ! il y a de quoi ici le satisfaire amplement !

— Vrai ? Merci, monsieur Flambard. Mais je reviens à ce que vous me demandiez, c'est-à-dire d'où je sortais. Mais vous ne m'en voudrez pas de vous dire la franche vérité ? Non ? Bon, voi-

là ce que c'est. Tout à l'heure dans la demi-noirceur de la rue Buade — c'est ce qui vous prouve que mes yeux ont encore quelque chose de bon je vous vois venir… c'est-à-dire que je vois venir un personnage que je crois reconnaître. Je lui tends la main par l'habitude que j'ai de demander l'aumône, et je vais prononcer une parole aimable, lorsque le personnage me bouscule violemment, jure et m'envoie rouler sans façon au beau milieu de la rue.

— Non, pas possible ! s'écria avec surprise Flambard qui ne se rappelait nullement l'incident.

— Oh ! sourit le père Croquelin, j'ai bien vu que vous ne l'aviez pas fait exprès. Contre tout autre, je me serais révolté, j'aurais abreuvé d'injures un tel maraud qui écrase les mendiants du bon Dieu, j'aurais appelé sur sa tête toutes les malédictions célestes, je lui aurais souhaité les calamités les plus infernales, je l'aurais voué aux enfers les plus ardents, et je l'aurais vu écrasé jusqu'aux tripes entre ciel et terre que pas un souffle de pitié ne m'eût fait tressaillir les chairs, et je…

Flambard éclata d'un rire énorme à voir le vieux, demi levé, livide de fureur, grinçant des dents, faisant des gestes à terroriser de moins braves que son compagnon de table.

Puis le vieux, à son tour, se mit à rire doucement, se rassit et sur un ton doux et humble, ajouta :

— Oui, mais j'ai reconnu monseigneur Flambard, de sorte que je me relevai vivement et courus après lui pour lui tendre de nouveau la main ; mais je le vis soudain disparaître par la porte de cette auberge. Je résolus d'entrer après vous, après quelques minutes d'hésitation.

— Et si j'étais disparu par la porte de l'enfer, sourit Flambard, qu'auriez-vous fait ?

— Par la sainte Besace ! je vous aurais suivi !

— Ah ! ah ? père Croquelin, c'est donc que vous avez quelque chose d'important à me confier ?

Le vieux se mit à rire.

— Je savais bien, dit-il, que vous devineriez promptement l'objet de mon importunité.

— Moi, je ne vous trouve pas importun, après l'outrage que je vous ai fait tantôt ! Non, non, père Croquelin, il n'y a pas d'importunité qui tienne ! Pendant que vous remplirez votre ventre, après quoi je verrai à ce que votre besace soit remplie bien convenablement à son tour, je vous prierai de me narrer ce qui pèse sur votre langue. Du reste, je m'imagine pas mal que c'est rapport à monsieur le comte, votre ancien confrère en besace ?

— Ah ! pauvre monsieur le comte ! soupira le mendiant avec un sincère regret.

Il essuya une larme furtive du revers de sa main ridée et reprit :

— Vous savez le malheur qui l'a frappé ?

— Vous voulez dire l'incendie de sa maison, la mort…

— Ce que vous avez de perspicacité, monsieur Flambard !

— De divination, corrigea Flambard.

— C'est juste, sourit le vieux. Mais, dites-moi, vous êtes peut-être bien un peu sorcier ?

— Un peu, oui, assura Flambard avec un grand sérieux.

— De quel côté ?

— Celui de ma mère… Elle avait une sœur sorcière.

— Ô mon Dieu ! s'écria le vieillard en se signant avec une superstitieuse terreur… une sœur de votre mère ?

— Hélas ! oui, soupira fortement Flambard. De sorte que moi, son neveu…

— Mais alors vous savez ce qui est arrivé à monsieur le comte ?

— Je le sais jusqu'à ces jours derniers ; mais depuis…

— Quoi ! fit le vieux avec surprise, vous l'avez donc vu ?

— Non, mais… ma perspicacité, ma divination…

— Votre sorcellerie, pour mieux dire ? se mit à ricaner le mendiant.

— Parfaitement ! répondit Flambard sans sourciller. Et il demanda aussitôt : Mais vous, père Croquelin, en savez-vous davantage ?

— Peut-être bien un peu… répliqua le mendiant avec un sourire singulier.

— Et vous saviez que monsieur le comte avait été blessé dans un incendie ?

— Oui… en voulant sauver sa fille, monsieur Flambard.

— Qu'il a sauvée… reprit Flambard avec un accent assuré.

— Puisque vous le savez…

— Et qui maintenant… Flambard s'interrompit et parut fouiller son souvenir.

Le père Croquelin sourit encore et compléta :

— Et qui, maintenant, semble la meilleure amie de mademoiselle Marguerite de Loisel.

Flambard, à cette nouvelle inouïe pour lui, faillit sauter en l'air.

Àl'instant même deux valets entraient chargés de mets et de bouteilles de vin.

Le silence régna durant quelques minutes. Les serviteurs se retirèrent, et Flambard versa à boire au mendiant, disant :

— Père Croquelin, buvez, mangez, et tout en ce faisant agréablement, je vous prie de me narrer certaine histoire d'incendie et ses suites que, je peux bien vous l'avouer au risque de perdre ma qualité de sorcier et de devin, vous savez mieux que moi et au sujet duquel vous paraissez posséder des détails intéressants. Sachez que vous ne serez nullement indiscret. Vous me connaissez suffisamment pour savoir que je suis l'ami intime de monsieur le comte, et vous devinez bien que je cherche impatiemment certains indices sûrs qui me mettent sur la trace et me permettent de le tirer de l'embarras où il pourrait présentement être, et de l'arracher à un danger qui pourrait menacer ses jours et ceux de sa fille. Vous refuserez d'autant moins de satisfaire à mes désirs

que vous-même, à ce que m'a conté un jour le père Achard, dévoué à ses intérêts, et ceci étant le jour des règlements de comptes venu, je peux vous assurer que vous ne serez pas oublié.

Le mendiant sourit avec béatitude, tandis que sa vieille face s'illuminait aux reflets du vin rouge qu'il se plaisait à boire à petites gorgées comme pour en savourer tout le délicieux fumet. Flambard en fit autant. Une fois les coupes vides le vieux attaqua un pâté au poulet, puis commença le récit suivant :

— « Je m'imagine bien que vous ne connaissez pas tous les détails de cette affaire, tout sorcier que vous pouvez être, pour la bonne raison que vous vous trouviez à cent lieues d'ici en train d'occire de l'anglais. Et moi, si j'ai pu apprendre quelque chose, c'est bien grâce à la bonne Providence. C'était au commencement du mois dernier, je revenais de Saint-Augustin ; et c'était, la nuit, pleine de lune, douce, sans brise, silencieuse. Je cheminais lentement vers la cité. Une fois, à un point où je croyais me trouver non loin des murs, je m'arrêtai surpris ; je regardai autour de moi et, je ne sais par quelle distraction, je m'étais engagé par un sentier sous bois croyant faire un raccourci, et je me trouvai sur le chemin qui menait à l'habitation de madame de Ferrière. Autant que je pouvais préciser mes souvenirs des paysages environnants je crus me trouver fort peu éloigné de cette habitation.

— « Bonne sainte Vierge ! me dis-je un peu dépité, ai-je fait fausse route d'une couple de lieues ? Mais oui… je me reconnais bien ! Décidément, ma vieille boussole ne va plus…

« J'allais me remettre sur la bonne voie, lorsque par delà un bosquet — et j'en frissonne encore d'émoi, j'aperçus une lueur rougeâtre mêlée d'une fumée noire s'élever, grandir, monter.

Puis une autre lueur… puis une autre encore. Et des flammes plus claires jaillissaient en crépitant. Se confondant aux crépitements inquiétude et effroi. Instinctivement, je m'élançai sur la route de toute la vitesse de mes vieilles jambes dans la direction de l'incendie. Je me ruais, pour ainsi dire… et je m'arrêtai, haletant, épouvanté, un quart d'heure après devant la maison et les dépendances de madame de Ferrière que le feu consumait. Mais comment ces trois constructions assez écartées l'une de l'autre pouvaient-elles brûler en même temps, alors que pas la moindre brise ne soufflait ?… Mais je ne m'arrêtai pas à chercher une solution à ce problème, toute mon attention se portait sur l'incendie que je regardais comme une chose inouïe, impossible, à ce point que je commençai de penser que j'étais l'objet d'un rêve effrayant ou d'un cauchemar. Je n'entendais plus de cris, je n'apercevais aucune silhouette humaine dans le grand cercle de clarté décrit par le feu. Puis tout acheva de se consumer lentement, sinistrement…

« Je m'étais arrêté sur la route devant le parterre qui précède l'habitation, et derrière moi s'élevait la pente douce d'un bois. Je demeurais comme inconscient devant ce spectacle, lorsque je crus percevoir un faible gémissement qui me sembla venir de l'orée du bois à quelques verges du point où je me tenais. Je m'avançai avec précautions, j'étais craintif et tremblant. Non que j'eus peur pour moi-même, mais je redoutais de me trouver en face de quelque chose d'horrible. Le gémissement s'accentuait à mesure que j'approchais au travers de la brousse. Et je m'arrêtai, très chancelant, devant une silhouette humaine qui gisait, face contre terre, écrasée aplatie entre deux bouquets de saules. Je me penchai… mais dans l'ombrage des bois je ne pouvais distinguer

nettement cette forme plutôt imprécise. Les gémissements s'étaient, tus… mais j'entendais cet être humain râler, suffoquer.

« Qui est là ? demandai-je d'une voix si troublée et si altérée que je ne pus reconnaître cette voix qui était la mienne.

« Je vis une tête se tourner péniblement, puis une face noire de fumée, presque horrible me regarder. À travers la feuillée des arbres un mince rayon de lune obliquait, je pensai reconnaître cette figure effrayante et je ne pus retenir une exclamation d'épouvante et de stupeur à la fois.

« À mon cri, une voix que je pus reconnaître parfaitement bien, bégaya : Ô mon Dieu !… père Croquelin !

« Je me laissai tomber à genoux en gémissant cet homme, c'était monsieur de Maubertin !

— Et il vivait encore ! balbutia Flambard très ému.

— Comme il vit encore, répliqua le mendiant. Mais il avait laissé retomber sa face dans les herbes. Je me penchai sur lui. Monsieur le comte, dis-je, dites-moi ce qui s'est passé !

« Il me regarda encore, sourit et dit d'une voix à peine distincte : Mon bon Croquelin, savez-vous si ma fille est sauvée ?… Oh ! ma fille ma fille !… sauvez-la, père Croquelin!

« Où est-elle, votre fille ? demandai-je avidement.

« Je l'ai arrachée des flammes, répondit le comte… elle est là… par là, quelque part… Il esquissa un geste vague, puis il retomba, gémit lourdement et se tut.

« Je voulus me faire préciser l'endroit où était mademoiselle de Maubertin, mais le comte ne répondit pas. Je le secouai, il demeura immobile, inanimé. Je poussai un cri terrible, je le crus mort.

« Puis comme un fou je me mis à fouiller le bois, la route, tous les alentours pour découvrir mademoiselle de Maubertin. Je cherchai un quart d'heure inutilement. Là où s'élevaient l'habitation du comte et les dépendances on ne voyait plus qu'une fumée blanche s'élever lentement et verticalement vers le ciel pâli par la clarté de la lune, et des cendres lumineuses. Je revins vers le comte. À ma grande surprise, je le trouvai debout, chancelant, frissonnant, se retenant difficilement aux faibles branches des saules.

« Ma fille !... avez-vous trouvé ma fille, père Croquelin ? s'écria le comte.

« Mais avant que j'eusse pu préparer une réponse, il s'écrasa lourdement à la même place. Je le secouai encore. Il se mit à gémir lamentablement.

« Monsieur le comte, murmurai-je, à son oreille, pour calmer l'effroyable douleur de ce père malheureux, soyez tranquille, votre fille est en sûreté !

« Il demeura silencieux et ne bougea plus.

« Alors je compris qu'il importait de secourir cet homme le plutôt possible. Mais où aller chercher un prompt secours ? À tout hasard, je m'élançai sur la route dans la direction de la cité. Je courais, je haletais, je suffoquais, et je sentais que je n'atteindrais pas la ville, si je ne retentissais ma course. Je m'arrêtai cinq

minutes pour reprendre haleine, et je repartis de plus belle. Je m'arrêtai tout à coup au croisement d'une autre route, de cette route qui conduit vers Sillery. Je tressaillis, j'écoutai un bruit… c'était un cahotement de véhicule. Et j'entendais des rires joyeux, des claquements de fouet. Cela venait dans ma direction. Mais tout à coup le silence se fit… je crus percevoir une exclamation de surprise ou d'effroi. Et cela partait à vingt toises au plus de moi. Mais des buissons ne me permettaient pas de voir. Je m'enfonçai dans ces buissons, lentement, sans bruit, avec mille précautions. Puis je m'arrêtai au moment où je venais de voir une berline s'arrêter sur le bord de la route, deux hommes soulever une forme humaine et la déposer dans la berline. Au même moment une voix de femme prononça ces paroles : Pauvre enfant !…

« Je tressaillis violemment.

« Mais aussitôt une voix d'homme retentit, pleine de stupeur :

« Par les saints ! c'est mademoiselle de Maubertin !

« Je ne sais ce qui m'empêcha de tomber en entendant ce nom. Puis je m'élançai vers la berline. Le bruit que je fis attira l'attention du cocher qui cria :

« Holà ! qui vive dans ces buissons !

« Mais je me trouvais devant la portière encore ouverte de la berline dans laquelle je voyais deux gentilshommes et une dame.

« Dans mon émoi, éperdu que j'étais encore, la tête en folie, je m'écriai sans prendre la peine de réfléchir : Mes bons messieurs, ma bonne dame ! un pauvre homme se meurt à quelques lieues d'ici ! Il a besoin de secours…

« Je fus interrompu par l'un des gentilshommes qui me demanda : Quel est ce pauvre homme ?

« Je ne le connais pas, répondis-je.

« À quelques lieues, dis-tu ?

« Oui, mon bon gentilhomme… par là, dans cette direction !

« C'est bien nous allons à son secours. Monte, ajouta ce gentilhomme, à côté du cocher et guide-le ; il ne sera pas dit que des âmes charitables auront laissé un pauvre malheureux sans secours, ajouta-t-il.

« Je grimpai donc à côté du cocher et nous partîmes à grande allure. C'étaient de bons chevaux, des bêtes de prix que seul pouvait se payer un haut personnage. En moins d'une heure nous étions arrivée auprès du pauvre comte toujours sans connaissance. Aidé du cocher je soulevai monsieur le comte, et nous le déposâmes dans la berline tout à côté de mademoiselle de Maubertin, qui me parut également privée de sentiments. Bizarre coïncidence, n'est-ce pas ?

— Continuez ! commanda Flambard excessivement intéressé.

— Nous reprîmes aussitôt le chemin de la cité. Mais avant de pénétrer dans la ville, on me pria bien poliment de descendre après m'avoir glissé dans la main une pièce d'or.

« J'obéis. Mais alors j'eus le sentiment d'avoir commis une faute, sans pouvoir me l'expliquer. C'était comme un pressentiment….

— C'est vrai, interrompit Flambard, c'était une faute, mais on ne saurait vous blâmer. Mais avez-vous pu reconnaître les occu-

pants de la berline ?

— C'étaient une jeune femme et deux jeunes gentilshommes.

— Je sais, fit Flambard avec impatience. Les connaissez-vous ?

— Non. Seulement, la berline ne m'était pas tout à fait inconnue.

— Ah ! ah !

— Car, voyez-vous, monsieur Flambard, le mendiant est une espèce d'ombre humaine, dont on ne se méfie pas à cause de l'infirmité de sa condition, et qui va sans cesse à l'aventure, ployant sous sa misère, titubant sous l'ivresse de sa déchéance, mais guettant, écoutant, flairant. Aussi, lui arrive-t-il de recueillir bien des choses étonnantes, de saisir bien des secrets que, s'il le voulait, il pourrait fort souvent revendre au gros poids de l'or…

— Eh bien ! dit Flambard de plus en plus curieux.

— J'avais donc découvert que la berline appartenait à monsieur Bigot.

— Ho ! ho ! s'écria Flambard terriblement ému.

— Sachant donc à qui appartenait la berline, j'eus de suite l'impression, par une simple déduction, de l'endroit où allaient être conduits monsieur de Maubertin et sa fille.

— C'est-à-dire, chez monsieur Bigot ? demanda Flambard.

— Justement. Mais une déduction n'est pas toujours une exactitude ni une conviction, et telle déduction peut fort bien nous induire en erreur. Aussi, avec le regret de ma faute, ai-je eu une très bonne inspiration. Savez-vous ce que je fis ?

— Je suis curieux de le savoir, père Croquelin.

— La berline venait de repartir. Je courus après elle, je m'agriffai aux ressorts, me hissai, et, tant bien que mal, mais plutôt mal, je me laissai emporter. Sachant que je n'aurais pas loin à voyager ainsi en cette peu confortable position, je me tranquillisai et ne le regrettai nullement.

— Ah ! ah !

— Parce que la berline entra dans la cité pour aller s'arrêter devant une petite maison aux volets soigneusement clos, une petite maison peinte en bleu, un vrai petit bijou, dans un enclos délicieux…

— En quelle rue ? interrogea Flambard.

— Ne l'ai-je pas dit ?… Rue Saint-Louis, à trois petites minutes seulement de la splendide demeure de monsieur l'intendant.

— Ha ! ha ! exclama Flambard qui oubliait sa faim, oubliait sa soif, oubliait les excellents mets dont les arômes exquis lui montaient aux narines et les vins vermeilles aux fumets puissants. Il écoutait, maintenant, presque haletant. Il remplit la coupe du mendiant et demanda :

— Une petite maison bleue, avez-vous dit ?

— Bleue… répéta le mendiant en vidant sa coupe.

— À qui appartenait cette petite maison bleue ?

— Attendez, vous allez voir. La berline s'arrêta devant l'enclos. Je l'avais abandonnée à quelques pas de là pour me dissimuler dans un pan d'ombre. Je vis descendre la jeune dame à qui un

gentilhomme donnait le bras. Puis j'entendis cet échange de paroles.

« Je vais réveiller mes filles de service et faire préparer une chambre pour cette jeune fille, dit la jeune dame.

« Allez mademoiselle Marguerite, répondit le gentilhomme ; pendant ce temps nous transporterons la pauvre enfant dans la maison.

— Mademoiselle Marguerite… souffla Flambard ahuri.

— Vous comprenez ricana le mendiant.

— Voulez-vous me faire entendre père Croquelin, que cette demoiselle Marguerite est la fille du pseudo baron de Loisel ?

— Précisément, sourit le mendiant, Mademoiselle Marguerite de Loisel.

— Et c'est là qu'est mademoiselle de Maubertin ?

— Et comme je vous l'ai dit tout à l'heure, la meilleure amie de mademoiselle Marguerite, comprenez-vous ?

— Oui, oui, bégaya Flambard, étourdi par cette nouvelle, mademoiselle de Maubertin l'amie de…

Non, non, se récria-t-il aussitôt, je ne comprends pas cela ! Je comprends plutôt, père Croquelin ajouta Flambard en fronçant les sourcils, que mademoiselle de Maubertin est, par hasard, tombée entre les serres d'oiseaux de proie : Lardinet, fille et compagnie !

— Peut-être bien, répliqua le mendiant. On peut fort bien entendre, quand on est quelque peu averti comme vous et moi, que,

entre Lardinet et Maubertin, entre ces deux noms, il y a abîme, et entre la fille de l'un et celle de l'autre il y a incompatibilité !

— Tout juste. Mais, reprit Flambard, vous ne me dites pas ce qu'on fit de monsieur le comte ?

— Vous avez raison, j'y tiens. La berline repartit avec un seul gentilhomme, cette fois, l'autre étant demeuré dans la petite maison bleue. Vous comprenez que je ne pouvais laisser aller ainsi monsieur le comte, sans savoir où on le conduisait. En un petit bond j'allai me rattacher aux ressorts. Trop occupé à me retenir sur ce siège cahotant, je ne pus voir au juste la direction que nous avions prise. La lune se perdait petit à petit vers l'ouest, la cité demeurait fort obscure, nous roulions parfois sur des pavés inégaux et raboteux, j'étais secoué comme une vieille besace éventrée. Mais enfin, après environ une vingtaine de minutes de ce voyage bizarre, la berline une seconde fois non loin de la porte Saint-Jean, devant une superbe demeure, dont l'extérieur possédait quelque chose de plus recherché que la demeure de monsieur l'intendant, une maison, du reste, que je connaissais bien…

— Celle du sieur Cadet ? demanda Flambard avec un éclat de voix dont il n'eut pas conscience.

— Pas si fort monsieur Flambard, réprimanda doucement le mendiant. Voyez tout ce monde dans la salle commune de cette auberge ; ce paravent les empêche de nous voir, mais il ne peut intercepter nos paroles dites à voix trop haute. J'espère bien, que vous n'avez pas envie de me voir pendre par les gens de monsieur le munitionnaire ?

— Ainsi donc reprit Flambard en baissant la voix, c'est chez ce Michel Cadet d'enfer qu'on a conduit monsieur le comte ?

— Exactement.

— Combien y a-t-il de temps de cela ?

— Je vous l'ai dit, c'était au commencement du mois dernier, dans la nuit du 5 au 6.

— Calculons, proposa Flambard ; nous sommes, ce soir, ou plutôt nous serons demain au 30 septembre.

— Parfaitement, monsieur Flambard.

— De sorte qu'il n'y a pas loin de deux mois.

— C'est tout juste.

— Or, savez-vous, père Croquelin, si monsieur de Maubertin est encore chez le Cadet ?

— Hélas ! mon bon monsieur Flambard, soupira le vieux mendiant, mon savoir ne va pas plus loin. J'ai bien essayé d'en apprendre davantage depuis cette nuit-là, mais je n'ai pas réussi.

Flambard garda le silence et son haut front basané se chargea de soucis.

Durant quelques minutes le père Croquelin mangea et but, puis remarquant la physionomie fort assombrie de Flambard, il dit :

— Si, monsieur Flambard, vous désirez, comme je le pense bien, en apprendre plus long sur le compte de monsieur de Maubertin, je peux vous suggérer un moyen.

— Lequel ? parlez, père Croquelin !

— Demain, le 30 septembre, mais demain soir seulement, monsieur le munitionnaire donne une grande fête en sa demeure pour célébrer la belle victoire de nos armes remportée sur les Anglais à Chouagen. Tout ce que possède Québec de gentilhommerie et de bourgeoisie sera de la fête. Pourquoi ne pas vous y faire inviter ?

— C'est une idée, sourit Flambard.

— On dit que le gouverneur y sera représenté par son noble frère Monsieur Rigaud.

— Tiens ! Justement M. Rigaud est un de mes amis.

— Ouiche ! s'écria le mendiant avec admiration. En ce cas, vous êtes tout invité !

— Peut-être… mais reste à savoir si j'y serai reçu.

— Pourquoi ne le seriez-vous pas ?

— Parce qu'il y aura là toute la bande de monsieur Bigot, gardes, cadets, valetaille qui me gardent, j'en suis sûr, une dent terrible.

— Que diriez-vous si, de ma part à moi, pauvre mendiant je vous invitais à cette fête et vous ouvrais toutes grandes les portes de cette fastueuse maison qu'est celle de monsieur Cadet ?

— Vous père Croquelin ! fit Flambard avec étonnement.

Le mendiant ébaucha un large sourire, tendit sa coupe à Flambard, car il adorait le vin de France, et Flambard, magnifique amphitryon, remplit généreusement la coupe. Le père Croquelin hu-

mecta ses lèvres de sa langue, trempa ces mêmes lèvres blêmes dans le vin rouge, sourit encore et reprit :

— Monsieur Flambard, tout mendiant que je suis, vous connaissez mon talent à jouer de la viole ?

— C'est vrai. Je me rappelle encore qu'un soir, alors que vous-même, le père Achard et moi nous étions réunis, vous nous avez grandement émus par les harmonies de cette agréable musique. Et si je me rappelle bien encore, je pense que je vous ai chaudement félicité ?

— Parfaitement. Et bien ! il paraît que j'ai su également intéresser monsieur Cadet qui, par l'un de ses domestiques, m'a fait prier d'assister à la fête et d'y jouer de ma viole. Il m'a même fait savoir qu'il serait enchanté de m'y voir emmener un ou deux autres musiciens. Eh bien ! monsieur Flambard, vous serez l'un !

— Moi ! s'écria Flambard, ébahi. Mais je ne joue jamais de la viole.

— Bah ! Je possède un vieux rebec duquel je vous apprendrai à tirer quelques sons et quelques accords.

— Mais, je n'ai jamais tiré d'autres sons que d'une bonne lame d'épée !

— Je vous dis que je vous apprendrai… D'ailleurs, vous avez tout ce qu'il faut pour faire un ménétrier parfait !

Flambard se mit à rire.

— Voyons ! que décidez vous ? demanda le père Croquelin.

— Pardieu ! répondit Flambard en continuant de rire, je décide que j'accepte. Par les deux cornes du diable ! spadassin, bretteur, chevalier de la Flamberge, moi, Martin-Laurent Flambard, déclama-t-il, et demain l'on me verra chevalier de la viole et du rebec, violoneux, rebecard, violon… lon-lon !

Il éclata d'un grand rire et s'écria en saisissant une bouteille :

— Père Croquelin, buvez à la santé de monseigneur Flambard, ménestrel et rebecard !

— Oh ! ne riez pas, reprocha doucement le mendiant, c'est sérieux !

— Comment ! si c'est sérieux… c'est même grave, père Croquelin, et je vous garantis que vous ne trouverez jamais compère en musique pour mieux vous appuyer ! Mais, dites tout de même, il sera bon que je m'enfarine de quelque façon, que je ne sois pas reconnu de toute cette bande de croquants qui riraient trop de me plumer pour faire de ma peau des vessies à chandelle !

— Tut ! tut ! fit le père Croquelin. Demain je vous présenterai comme un mien confrère en besace !

— Parfait ! s'écria joyeusement Flambard. Ah ! ce que j'aimerais voir la figure de monsieur Bigot… Car il y sera aussi monsieur Bigot ? n'est-ce pas, père Croquelin ?

— S'il y sera… se mit à ricaner le mendiant ça ne se demande même pas. Écoutez : Bigot — trait d'union — Cadet ! Comprenez ? Inséparables en plaisirs comme en affaires. Donc c'est entendu, pour demain soir ?

— Entendu, père Croquelin, répondit Flambard redevenu sérieux. Mais n'avez-vous pas dit ; deux ou trois musiciens ?

— Si fait. Nous sommes deux déjà ; quant au troisième…

— Avez-vous, interrompit Flambard, un deuxième rebec ou une deuxième viole ?

— Non… mais il est facile de me procurer l'un ou l'autre de ces instruments.

— En ce cas, je pense que j'ai trouvé votre troisième ménétrier.

— Vraiment ?

— Jean Vaucourt !

— Hein ! le fils de…

— Lui-même. Vous avez appris nul doute qu'il est à présent capitaine dans les milices canadiennes ? Ah ! fit tout à coup Flambard en se frappant rudement le front, où donc ai-je la tête ? J'oublie, père Croquelin, de vous communiquer un évènement terrible qui vient à peu près de se produire.

— Est-ce que cela a rapport à…

— Oui. Mais vous ne savez pas une chose, malgré votre flair de mendiant : le père Vaucourt a été ce jourd'hui assassiné d'un coup de poignard à la poitrine !

Le mendiant sauta sur son siège et ouvrit des yeux luisants d'horreur et démesurés.

— Vous ne me dites pas… fit-il d'un accent stupéfait.

— Je vous dis que cela s'est produit aujourd'hui même, entre cinq heures de relevée, et six, ou j'y veux perdre ma soif et ma faim !

— Par toutes les rocaquilles ! s'écria le mendiant abasourdi par cette nouvelle imprévue et inattendue… Mais, ça, c'est une rocambole, hein !

— Point ! point ! père Croquelin. Voici le bijou qui fit tourner le souffle à ce pauvre vieux !

Et Flambard exhiba le poignard marqué sur le manche des lettres F. L.

— Mais encore, où ça ? demanda le mendiant tout en examinant l'arme curieusement.

— Chez lui.

— Mais c'est en effet terrible ce que vous m'apprenez là. Tiens ! tiens ! fit-il avec un sourire, voilà un entrelacement de lettres fort curieux et fort curieuses !

— Juste. Et vous qui êtes lettré, père Croquelin, déchiffrez-moi ça !

— Heu ! heu ! lettré… vous y allez un peu vite, monsieur Flambard. Tout de même, il n'y a pas là un mystère de la Trinité !

— Non. mais il y en a un de dualité ! plaisanta Flambard.

— Par ma viole ! j'y lis un F. et une L. majuscule !

— Une aile de corbeau ? demanda Flambard, narquois.

— Tout juste… l'aile d'un Lardinet.

— Mais vous dites une L… Moi je dirais un L majuscule.

Le mendiant ricana.

— Oh ! Je sais bien que vous êtes plus lettré que moi, monsieur Flambard. Néanmoins, n'ai je pas raison, ou n'ai-je pas justement deviné ?

— Très justement, père Croquelin. Voilà donc une preuve à conviction ! Mieux que cela, ajouta-t-il aussitôt c'est peut être l'arme du châtiment !

— Oh ! je ne serais pas étonné que ce baron fût une vipère dangereuse.

— Un reptile ! un coquin plus raffiné en coquinerie que le diable coquin lui-même !

— Mais comment se peut-il faire que le père Vaucourt se soit fait un ennemi du baron ?

— Mystère… tout est mystère, père Croquelin. Écoutez.

Flambard se mit à narrer son excursion avec Jean Vaucourt dans l'après midi de ce jour, puis l'attaque dont ils avaient été l'objet à leur retour, la disparition soudaine et mystérieuse du jeune capitaine, et, enfin, la macabre trouvaille que lui, Flambard, avait faite, en la maison du père Vaucourt en la rue Sault-au-Matelot.

Le mendiant n'en pouvait revenir, et il ne pouvait perdre non plus sa figure tout ahurie et terrifiée à la fois.

— Et vous qui êtes sorcier, monsieur Flambard, dit le mendiant après un moment de silence, vous ne pouvez pas voir au

travers de ça ?

J'y vois quelque chose, répondit Flambard avec un sourire dubitatif, mais j'y vois trouble. Il y a là un écheveau…

Il fut interrompu par l'entrée soudaine du sieur Delarose qui s'approcha de la table, courbé et tout plein de respect.

— Monsieur Flambard, annonça-t-il, un domestique de monsieur le baron de Vaudreuil vous apporte un message. Si voue permettez, je ferai introduire…

— Certainement, certainement… coupa Flambard.

L'aubergiste se retira pour introduire la seconde d'après un commissionnaire.

— Ah ! ah ! dit Flambard en toisant le domestique tout tremblant devant ce terrible gaillard dont il savait les extravagants exploits, tu viens de la part de monsieur Rigaud ?

— Oui, monsieur Flambard. Il m'a chargé de vous remettre en mains propres ce pli.

— Y a-t-il réponse à faire sur le champ ?

— Non, monsieur,

— C'est bien. Dis au sieur Delarose de te servir une bouteille de vin que tu boiras à ma santé.

Le domestique s'inclina, remercia et sortit.

Flambard, d'une main calme, brisa les sceaux à cachets rouges du pli, en retira une missive ainsi conçue :

« Monsieur Flambard, le Marquis de Vaudreuil me fait tenir de Montréal des parchemins signés du nom du roi de France et venus par le courrier du commencement de ce mois de septembre, concernant monsieur le comte de Maubertin. Je vous prie donc de vous rendre, demain, au Château où j'aurai le plaisir de vous faire part de ces parchemins.

Rigaud de Vaudreuil.

— Ah ! ah ! murmura Flambard avec un sourire satisfait, je commence à penser que le bon roi le Bien-Aimé s'est décidé enfin à rendre justice à l'un de ses meilleurs gentilshommes et de ses plus dévouée serviteurs. C'est bon, j'irai demain au Château Saint-Louis. Père Croquelin, ajouta-t-il, buvez encore à ma santé, à celle de monsieur le comte, et à celle du roi de France ! Puis, nous ferons largement honneur à ces mets qui, ce me semble, commencent à se refroidir.

Ici, nous laisserons Flambard et le mendiant achever tranquillement leur dîner, et nous reviendrons sur nos pas pour savoir ce qu'était devenu Jean Vaucourt.

L'aventure de Jean Vaucourt

On se rappelle qu'au moment où Flambard et Jean Vaucourt allaient s'engager sur la rue Sault-au-Matelot des gardes avaient subitement surgi dans l'obscurité pour se jeter, l'épée au poing, contre les deux amis. Flambard, pour éviter d'être attaqué par en arrière, avait fait un saut de recul et s'était accoté contre le mur d'une maison. De ce fait, les deux amis s'étaient trouvés séparés,

et la minute d'après Jean Vaucourt était brutalement poussé sur la rue Sault-au-Matelot, renversé par un croc-en-jambe et solidement maintenu sur le pavé par un individu à la poigne solide. Jean Vaucourt tenta, dans un effort suprême, de glisser sa main dans la besace à son cou pour y prendre le poignard qu'elle contenait. Mais à l'instant même l'individu lui plongeait une dague dans la poitrine, puis, en ricanant sinistrement, il enlevait la besace, se relevait et prenait la fuite. Mais Jean Vaucourt avait vu les traits grimaçants de haine et de vengeance de l'individu, il avait reconnu le baron de Loisel.

Et lui, le baron, fuyait vivement avec la besace, tandis que Jean Vaucourt demeurait seul, abandonné, avec une lame aiguë plantée dans son sein. Le baron s'en allait avec la certitude de laisser derrière lui un cadavre.

Eh bien ! non. Jean Vaucourt se releva aussitôt… il se releva aussi fort, aussi vigoureux que la minute d'avant. Seulement, il sentait quelque liquide froid couler de sa poitrine le long de son corps, et il sentait sa chemise se tremper dans ce liquide. N'importe ! il ne ressentait aucune douleur, aucune faiblesse, et il pensa que l'arme agressive n'avait tout au plus fait qu'une égratignure sans importance, attendu qu'elle avait été mal dirigée. Et il s'élança sur les traces de l'homme qu'il avait cru reconnaître pour le baron de Loisel.

Mais ce qui intriguait le jeune capitaine, c'était de savoir le baron en liberté, lui qui avait été arrêté et commis à la surveillance de l'intendant en attendant que le gouverneur donnât des instructions à son sujet.

Ce n'était pas le temps aux problèmes pour Jean Vaucourt, il voulait s'assurer qu'il n'avait pas eu la berlue, que cet homme était bien le baron, et savoir pourquoi on avait tenté de l'assassiner. Et puis, on ne reçoit pas ainsi un coup de dague, même s'il est maladroitement donné même s'il est manqué, sans se sentir l'envie d'en tirer représailles et d'en donner châtiment. Aussi Jean Vaucourt, essayait-il de ne pas perdre de vue l'homme qui fuyait vers la Haute-Ville, par des ruelles obscures, par des détours, comme s'il eût eu peur d'être reconnu des passants.

Au bout d'une demi-heure, le jeune capitaine vit l'homme s'arrêter devant une petite maison entourée d'un enclos, dont quelques croisées seulement étaient illuminées. Alors seulement le jeune homme s'aperçut qu'il se trouvait rue Saint-Louis.

La rue était noire. Un unique réverbere l'éclairait vers le milieu, et non loin de la petite maison que le père Croquelin eût parfaitement reconnue pour la petite maison bleue dans laquelle avait été transportée, près de deux mois auparavant, M de Maubertin.

Quand Jean Vaucourt se fût approché de la maison, l'individu déjà était entré à l'intérieur.

Avec beaucoup de précautions le jeune homme pénétra dans l'enclos et s'approcha d'une fenêtre du rez-de-chaussée que ne protégeaient à l'intérieur que de légers rideaux de tulle blanc.

Mais avant d'atteindre la fenêtre il fut pris d'un étourdissement qui faillit le renverser. Il se raidit. Il posa une main sur sa poitrine de laquelle se dégageait maintenant une chaleur cuisante. Il murmura avec inquiétude :

— Suis-je blessé plus grièvement que je n'avais pensé ?

Il ne sentait plus ce fluide glisser le long de son corps comme au moment où il avait quitté la rue Sault-au-Matelot.

L'étourdissement se passait, la chaleur à sa poitrine se calmait, il se sentit redevenir fort.

Alors il se rapprocha tout à fait de la fenêtre par laquelle il put plonger un regard ardent. Il vit un réfectoire, au milieu une table toute dressée, mais avec le désordre qui indique que le repas est terminé. Puis ses yeux perçurent deux personnages. L'un, debout, était bien reconnaissable : c'était, comme l'avait deviné le jeune homme, le baron de Loisel. L'autre, une jeune fille, assise nonchalamment sur une sorte de sofa… Jean Vaucourt frissonna. Ses yeux émerveillés contemplaient avec avidité cette belle jeune fille, aux yeux noirs, aux lèvres rouges et dédaigneuses, qu'il avait vue pour la première fois en la salle basse du Château : c'était Marguerite de Loisel. Et cette beauté, qui l'avait une fois captivé, le fascinait encore. Il la regarda… il la dévora de toute la puissance de ses yeux. Elle lui parut plus belle, plus séduisante que la première fois. Il la trouva adorable dans sa robe de soie rose, avec son coude blanc appuyé sur une pile de coussins, sa tête brune reposant sur la paume de sa main fine. Il remarqua ses cheveux noirs et massifs jeter des étincellements aux feux d'un candélabre à douze bougies roses posé sur la table devant elle, et ces étincellements s'échappaient de petits diamants semés dans sa chevelure d'ébène. Il vit encore autour de son col de marbre un magnifique collier de perles noires qui faisaient ressortir avec plus d'éclat la blancheur de sa gorge. Il frémit longuement.

Puis son regard se reposa sur le baron. Celui-ci, cependant, n'avait pas l'allure ni l'attitude hautaines que Jean Vaucourt lui avait connues alors qu'il était intendant de la maison de M. de Vaudreuil. Ce soir, le baron portait un habit de velours brun, poudreux et fané. Pour tout ornement à sa toilette on remarquait un jabot de dentelle défraîchi. Ah ! non, ce n'était plus le brillant et pédant gentilhomme régnant comme un maître au Château Saint-Louis. Il demeurait debout, pâle, tremblant, humble, et avec sur son front soucieux le sceau de sa déchéance. Non, ce n'était plus l'orgueilleux et dédaigneux baron… Là, c'était l'homme du pavé… c'était le cheminot… c'était le vagabond… c'était peut-être le bandit ! Il laissait peser sur sa fille un regard dur et chargé de rancune. Elle, demeurait dédaigneuse et presque méprisante. Ils échangeaient des paroles, mais à voix trop basse pour que Jean Vaucourt pût les saisir ; mais il comprenait, à la crispation des lèvres, aux regards sombres que ces deux personnages se jetaient l'un à l'autre que ces paroles étaient rudes, dures, brèves, presque tranchantes.

Voici ce qui se disait entre le père et la fille.

— Je vous avais pourtant bien prévenu, monsieur de ne plus m'importuner.

— Moi, t'importuner…

— Et vous voilà encore entré dans ma maison presque par la violence !

— Par la violence… gronda le baron.

— Oui… tout comme ferait quelque malandrin.

Des éclairs terribles jaillirent des prunelles sombres du baron.

— N'ai-je plus le droit de me présenter chez ma fille, et à l'heure qu'il me convient ?

— Ce droit vous l'avez perdu !

— Ainsi donc, Marguerite, tu en es arrivée à renier celui qui t'a donné la vie ?

— Suis-je bien sûre de cela ?

— Malheureuse !

— Mais si vous m'avez donné cette vie, pourquoi voulez-vous me la reprendre à présent ?

— Es-tu folle ?

— Pourquoi m'avoir laissé tomber sur le pavé où je fusse crevée comme une bête immonde, si une main généreuse ne m'avait ramassée ?

— Marguerite tu déraisonnes, voulut plaider le baron.

— Non ! Je sais que j'allais crever de faim et de honte !

— Était-ce ma faute ?

— Après ma pauvre mère, qui mourut de chagrins lorsqu'elle fut mise au courant de vos malversations à Pondichéry, c'est moi, que vous appelez votre fille, qui devrai mourir de honte.

— Ah !... te faire mourir de honte, dis-tu ? quand je tente tout pour te reconquérir le rang et la fortune !

— Êtes-vous bien sûr de reprendre ce rang ? Que ne l'avez-vous conservé lorsque vous le teniez !

— Encore une fois était-ce ma faute ?… Ho ! si ce n'eût été de ce maudit Maubertin ?…

— Hé ! ce Maubertin… s'impatienta la belle fille à la fin, n'usait, après tout, que de son droit ! C'était, reconnaissez-le, un gentilhomme d'une loyauté parfaite et d'une probité scrupuleuse. Qu'étiez-vous donc à côté de cet homme !

— Marguerite, prononça le baron d'une voix que la colère commençait de faire trembler, il n'appartient pas à la fille de juger la conduite de son père !

— Oh ! cela ricana la jeune fille, c'est une morale que je ne saurais admettre. Je crois et j'admettrais mieux qu'un père se conduise de façon à ne pas s'attirer le jugement de sa fille. Et puis, que sais-je ?… et que ne vous pardonnerais-je pas, si ce titre de baron de Loisel que vous portez était bel et bien authentique !

— Ne t'ai-je pas assurée que je te prouverais cette authenticité ?

— Cette assurance ne vient pas vite à mon gré… pas assez vite. Car, vous le savez, demain soir sera signé mon contrat de mariage avec le vicomte de Loys en la demeure de monsieur Cadet.

— Je sais, sourit ironiquement le baron ; mais je ne sais pas encore si je serai du nombre des invités à ce grand événement.

Marguerite se mit à rire narquoisement.

— Vous, monsieur mon père, un invité à cette grande fête avec cette besace à votre dos ? Ah ! ne me faites donc pas rire ! Vous savez bien dans quelle position louche vous vous trouvez : monsieur de Vaudreuil vous a congédié, quatre mois passés, comme

on congédie un misérable valet, il vous a constitué prisonnier sous la surveillance de mon parrain, monsieur l'intendant, qui, par amour pour sa filleule, vous a laissé reprendre votre liberté, sous condition que vous reprendriez la route de France ! Avez-vous rempli cette condition ?

— Pas encore, répondit le baron d'une voix sourde, parce que, avant de retourner en France j'avais ici une vengeance à compléter.

— Une vengeance, sourit ironiquement Marguerite, que vous ne réussirez pas à mettre à point. Le comte vit encore et pour vous il demeurera sans cesse une menace !

— Non… répliqua durement le baron, il ne me sera plus une menace, car il mourra !

— Il mourra… fit Marguerite avec incrédulité.

— Ainsi que sa fille !

— Sa fille aussi ?… Allons donc, monsieur, quel bénéfice retirez-vous de la mort de cette enfant innocente !

— N'importe ! Mais j'ai dit sa fille aussi ? Eh bien ! c'est sa fille d'abord, et ce sera lui ensuite ! Quant au bénéfice, je ne compte sur aucun : je veux frapper Maubertin au cœur !

— Mais elle est innocente ! s'écria Marguerite presque horrifiée par la haine cruelle de son père.

— Mais elle demeure pour moi un témoin dangereux, Marguerite, comprends-tu ? Et un témoin dont, toi, tu te fais la complice… Mais prends garde !

— Que parlez-vous de complicité ! s'écria Marguerite avec un émoi terrible.

— Prends garde, te dis-je, repartit le baron d'une voix rauque. Prends garde… je sais bien des choses et je prévois bien des événements qui t'apporteront de rudes désillusions !

— Voulez-vous insinuer que ces événements auront quelque rapport avec mes fiançailles et mon mariage…

— Oui. Tu sembles oublier que ce mariage dépend de moi… de moi seul !

— Et monsieur Bigot ? l'oubliez-vous, monsieur, demanda la belle fille révoltée.

— Monsieur Bigot !… Le baron haussa les épaules avec dédain. Monsieur Bigot, reprit-il aussitôt, n'est rien !

— Rien !… répéta comme un écho Marguerite surprise.

— Je n'ai qu'à dire, sourit le baron avec sarcasme, que je ne suis pas le baron de Loisel, et alors, le vicomte de Loys, qui est, lui, d'authentique noblesse, t'abandonne… il ne saurait prendre pour femme une Lardinet, et encore moins la ceindre d'une couronne de vicomtesse.

— Ah ! s'écria Marguerite avec désespoir et avec horreur, c'est donc que vous êtes réellement Lardinet tout court ?

Le baron ébaucha un geste d'ennui.

— J'ai été Lardinet, quand cela a été nécessaire, soit ; mais je suis bien le baron de Loisel !

— Vos titres… vos titres authentiques ! cria Marguerite.

— Tu les veux ?

— Je vous adjure de me les livrer !

— Livre-moi le comte et sa fille… et ces titres, tu les auras !

— Le comte ? répliqua Marguerite avec étonnement. Comment voulez-vous que je vous livre ce qui n'est pas en ma possession.

— Tu ne me comprends pas, Marguerite, fit le baron avec impatience. Je te demande de m'aider à m'emparer de sa personne.

— Vous aider… comment ?

— Cela te concerne. Tu es dans les bonnes grâces de Michel Cadet, tu as tes entrées dans sa demeure dans laquelle le comte de Maubertin occupe des appartements… tu pourrais emmener le comte ici même !

— Je doute fort.

— Que n'essayes-tu pas ?

— Donnez-moi les titres !

— Donnant donnant…

— Non, jamais ! refusa avec énergie Marguerite.

— C'est bien, grommela le baron. Mais entends-moi bien : jamais, toi, tu ne seras la vicomtesse de Loys !

La jeune fille devint blanche, affreusement blanche. Elle quitta brusquement son siège et se mit à marcher rageusement par la pièce, prononçant des paroles hachées, inintelligibles faisant des gestes de menace, renversant des fauteuils, rageant, rugissant…

— Ho !… si vous me faites manquer ce mariage…

Elle venait de s'arrêter à deux pas de son père, l'œil en flammes, la lèvre tordue, écumeuse, le sein tumultueux, le souffle court.

Elle répéta, la voix rauque :

— Ah ! si je manque ce mariage par votre faute…

— Eh bien ! demanda tranquillement le baron.

Les nerfs tendus de la jeune fille ne purent résister plus longtemps à l'effort, une détente se produisit, elle courba le front et, chancelante, retourna à son siège pour s'y affaisser.

Le baron souriait avec un triomphe diabolique.

— Enfin ! gémit la pauvre fille, qu'exigez-vous au juste ?

— La personne du comte, puisque j'ai un compte à régler avec lui. Ce compte, j'aurais dû le régler pour toujours il y a deux mois, j'ai manqué ma chance. Donc, arrange-toi pour que je puisse m'assurer de la personne de Maubertin d'ici demain, ensuite…

— Ensuite… Ce n'est donc pas suffisant ? demanda Marguerite avec épouvante.

Le baron se mit à ricaner sourdement.

Posément il introduisit une main dans la besace à son dos, en retira le poignard que Jean Vaucourt y avait découvert, le tendit à sa fille en disant avec un cynisme effrayant :

— Prends cette arme, ouvre cette porte, traverse ton boudoir, à droite une autre porte que tu ouvriras et franchiras, c'est une chambre à coucher, et dans cette chambre, sur un lit blanc et rose, sommeille doucement une jeune fille, approche-toi, enfonce dans son sein ce poignard jusqu'au manche en ayant soin de frapper au cœur !

Marguerite bondit.

— Hein ! rugit-elle assassiner la fille du comte… comme ça… froidement et comme si j'étais un monstre altéré de sang ?… Mais vous êtes fou, monsieur ! Vous êtes plus scélérat que j'avais pensé, vous êtes le vrai monstre ! Mais vous êtes infâme… mais vous êtes odieux ! Arrière ! arrière !… Allez-vous-en ! Suis-je donc une meurtrière maintenant ? Suis-je devenue une femme sans cœur, sans entrailles, sans âme…

— Marguerite, interrompit le baron en articulant chaque mot, tu es sans cœur !

La jeune fille poussa un rugissement sourd et se rua contra son père comme pour le frapper d'une arme quelconque ; elle s'arrêta frémissante, les yeux fulminants, l'haleine rauque. Puis elle parut chanceler comme si elle eût été prise soudain d'une sorte de vertige d'horreur.

Le baron, sans cesser de ricaner, ajoutait :

— Non, tu n'as pas de cœur, parce que tu refuses de te venger de ceux-là qui sont la cause de ta déchéance, de ceux-là qui feront la barrière infranchissable entre toi et le vicomte de Loys, de ceux-là qui, demain… non, pas plus tard que demain, te verront palpiter sur le pavé, rugir ta honte, frapper contre la pierre et le

meurtrir ce beau front fait pour le diadème d'une reine ! C'est pourquoi Marguerite, je ne te mettrai pas en possession de mes titres de noblesse… bonsoir ! Je me vengerai quand même… sans ton concours, sans ton appui, sans ton aide ! Je me vengerai… et, quand même, toi tu deviendras un objet de dégoût et de mépris ! Bonsoir !

Le baron fit mine de se retirer.

Marguerite bondit de nouveau jusqu'à son père, le saisit par les bras, serra avec frénésie et rugit, haletante :

— Écoutez !… mais vous êtes tout de même un monstre… oui, un monstre… Mais n'importe !… vous aurez le comte…

— Ah ! ah ! fit le baron avec un nouveau triomphe.

— Mais le comte seulement… pas davantage !

— Non… Le baron tendit de nouveau le poignard.

— Prends cette arme, reprit-il froidement.

— Non !

— Tu te rebelles encore ? Prends, te dis-je !

La jeune fille frappa son front avec rage, râla suffoqua, puis, brusquement elle saisit l'arme et cria :

— Soit… ce sera pour me tuer !

— Non, tu ne te tueras pas, Marguerite ! Tu ne te tueras pas, parce que, une fois que je serai parti, quand j'aurai quitté cette maison, tu vas réfléchir, tu vas devenir raisonnable et cette arme,

ce n'est pas en ton propre sein que tu renfonceras, mais là où je t'ai dit !

La jeune fille venait de glisser le poignard dans son corsage. Mais elle était terrible à voir : sa beauté était tragique à ce moment, elle ressemblait à une divinité outragée, et l'on eût dit que la colère, la haine, la rage en avaient faite une déesse de la vengeance !

— Ainsi, puisque c'est convenu, quand pourrai-je m'emparer du comte de Maubertin ? demanda le baron.

— Demain soir ? répondit la jeune fille en un souffle indistinct presque.

— Certain ?

— Je ne me dédis jamais !

— C'est bien… bonne nuit, Marguerite ! Demain soir tu signeras à ton contrat de mariage, et dans quinze jours… n'est-ce pas ainsi ?

La jeune fille soupira difficilement, puis des larmes abondantes s'échappèrent de ses paupières. Elle courut se jeter à plat ventre sur le sofa pour continuer d'y gémir et pleurer.

Le baron la contempla quelques secondes. Puis il hocha la tête, reprit sur la table son tricorne, sortit de la pièce et disparut.

Or, Jean Vaucourt avait assisté à toute cette scène sans qu'il eût pu en comprendre le sens. Mais il avait compris que quelque chose de terrible s'était passé entre le père et la fille, il avait aussi compris, aux révoltes de la jeune fille, à ses gestes désespérés, à ses colères, à ses rages, que le baron était une sorte de monstre

humain, un tyran, un bourreau qui martyrisait cette enfant ! Et cette enfant, faible, demeurait là sans protecteur ! Elle était prise entre les serres d'un oiseau de proie, elle se débattait vainement, elle pourrait succomber ! Jean Vaucourt frémit… il frémit de colère contre l'homme barbare qui, lui semblait-il, venait de commettre un forfait sans nom ! Un aventurier sans foi ni loi qui, peut-être, venait d'ourdire une trame horrible à laquelle il avait associé, de force, une pauvre fille ! Car le poignard, que Jean Vaucourt avait bien reconnu, avait passé de la main du baron dans celle de Marguerite, et cela était toute la révélation de la trame ourdie ! Mais cela ne serait pas ! Si un crime venait d'être préparé, ce crime, ne s'accomplirait pas ! Non, Jean Vaucourt l'empêcherait !… Aussi, lorsqu'il vit le baron quitter le réfectoire pour s'en aller, le jeune capitaine s'élança vers le porche de la maison pour se trouver sur le passage du baron.

Jean Vaucourt arriva juste au moment où le baron franchissait le seuil de la porte et mettait les pieds sur le porche. Une seconde les deux hommes se virent face à face. Mais cela ne dura qu'une seconde… Soudain, Jean Vaucourt, chancela, porta une main à sa poitrine, se renversa en arrière, gémit, et s'écroula en bas des trois marches de pierre qui montaient au porche et demeura inanimé sur le sable blanc de l'allée.

Le baron était demeuré une seconde si surpris, si étonné, qu'il parut se demander s'il n'était pas l'objet d'un cauchemar !

Il s'élança le moment d'après vers le jeune homme, se pencha, le reconnut, et…

Mais alors de l'intérieur de la maison des appels retentirent, un bruit de portes ouvertes et refermées violemment retentit… Le

baron eut peur. Il s'élança dans le parterre et gagna l'arrière de l'enclos qu'un haut mur de pierre fermait le long d'une ruelle. Et, là, dans l'obscurité, le baron demeura caché, guettant et surveillant ce qui allait se passer.

La chute de Jean Vaucourt avait été entendue par Marguerite. Ne sachant au juste ce qui se passait, prise de peur, elle avait appelé ses deux filles de service qui étaient venues de suite à son appel d'une pièce à l'arrière de la maison.

— Vite ! cria la jeune fille avec exaltation, prenez ce candélabre et courez voir ce qui se passe dans le parterre. Vite ! vite !

Mais les deux jeunes filles, épouvantées par l'expression d'angoisse et de peur de leur maîtresse, ne bougèrent pas.

Marguerite rugit, courut à la table, saisit le candélabre et s'élançant vers le vestibule cria :

— Venez suivez-moi !

Tremblantes, les deux servantes obéirent.

Marguerite, d'un pas saccadé, traversa le vestibule dans sa longueur, vit la porte de sortie à demi ouverte, et s'arrêta indécise. Elle écouta. Le silence régnait partout. Enhardie, elle continua sa marche en avant jusqu'à la porte qu'elle ouvrit tout à fait, mais lentement et prudemment. Elle éleva ensuite son candélabre au-dessus de sa tête et laissa flotter la lueur des bougies qui vacillaient sur le parterre en avant d'elle. Alors elle aperçut la forme d'un être humain écrasé dans l'allée.

Quoi ! était-ce son père qui était tombé là ?…

Elle frissonna, une épouvante superstitieuse lui serra le cœur. Tout de même elle sortit sur le porche, ses filles de service n'osant la suivre. Elle descendit lentement les trois marches de pierre, s'arrêta à un pas de l'homme aplati sur le sol, se pencha, puis, avec un cri de surprise indicible, elle se releva. Ses lèvres murmurèrent avec la plus profonde stupéfaction ce nom :

— Jean Vaucourt !...

La suite de l'aventure de Jean Vaucourt

Marguerite de Loisel demeurait muette, immobile, frissonnante. La rage, la haine, la vengeance n'étaient plus dans ses regards noirs et lumineux ; une immense pitié montait de son cœur de femme, une indicible sympathie s'emparait de son âme, un attrait puissant la retenait près de ce jeune homme, inanimé et blême à présent, mais qu'elle avait vu si beau, si fier, si courageux dans sa noire soutanelle ! Mais elle le revoyait encore beau dans son évanouissement, avec sa pâleur plus amplifiée à la clarté tremblotante et blafarde des bougies, toujours aussi fier sans son costume de capitaine des milices !

— Jean Vaucourt !... prononcèrent encore ces lèvres en un murmure très doux.

Ses yeux devinrent plus ardents à mesure qu'elle le contemplait plus longuement. Sa pensée mit en parallèle ce beau capitaine de source routière avec le jeune gentilhomme qu'elle allait épouser. Et le premier semblait l'emporter sur le dernier. Ce vicomte de Loys mais elle ne l'aimait que pour son titre de no-

blesse, et la fortune énorme qu'éventuellement lui laisseraient ses parents en France ! Mais ce sentiment n'était pas de l'amour… c'était de la convoitise ! Tandis que celui-là qui gisait à ses pieds, inconscient, celui-là, il lui semblait qu'elle l'aimait véritablement pour ce qu'il était. Elle l'eût aimé pour sa beauté mâle, à cause de ses vertus d'homme qui lui créaient une noblesse bien autrement enviable que les noblesses issues souvent d'une simple ordonnance royale ! Et, un moment, son regard plein de pitié attendrie se chargea d'amour !…

L'amour !…

Comme ce sentiment laissait en son âme une suave quiétude ! Quel transport de joie inouïe la faisait soudain tressaillir dans toutes les fibres de son être ! Mais…

Oui, mais l'attrait de la richesse et du rang demeurait quand même, il combattait la séduction de l'amour ! Elle imaginait toutes les qualités de cœur et d'esprit dont était sertie la nature de ce jeune homme, tel un bijou de pierres précieuses ! Mais avec le désir du rang, du luxe, du faste, elle ne pouvait de ces qualités apprécier toute la valeur, et elle ne pouvait s'avouer que ce capitaine, obscur et pauvre, possédât réellement ce qui pouvait assurer le véritable bonheur d'une femme ! Il lui semblait hélas ! comme il semble à trop de femmes, que le bonheur ne peut être hors des titres et de la fortune ! De splendides visions lui faisaient tout à coup entrevoir la cour fastueuse du roi de France où un titre de noblesse lui donnerait entrée ! Et tout à coup aussi, son ardent désir de paraître et de briller fit fondre en la durée d'un souffle l'amour naissant, si bien que dans son cœur comme dans ses yeux il ne demeura plus que la pitié !

Et cette pitié parut s'accentuer quand Marguerite découvrit que le jeune homme avait été blessé d'un coup de poignard. De suite sa pensée alla à son père qu'en elle-même elle accusa d'avoir frappé Jean Vaucourt ! Mais lui… par quel hasard s'était-il trouvé là, sur le passage du baron ? Quel événement, quel instinct, quelle volonté, l'avait conduit à l'habitation de Marguerite de Loisel ? Là se posait pour la jeune fille un problème qui l'intrigua. Mais il importait tout d'abord de secourir le jeune homme ! Qui sait ? cette blessure qu'on lui avait infligée pouvait être très grave ! Marguerite voyait bien que le capitaine vivait encore mais il pouvait mourir ! Cette pensée la fit frissonner, et son cœur lui cria qu'elle ne pouvait le laisser mourir, qu'elle devait le sauver… le sauver à tout prix !

Elle appela ses filles de service.

— Venez, commanda-t-elle, la voix méconnaissable, relever ce pauvre jeune homme, et essayez de le transporter dans mon boudoir !

Les jeunes filles, rassurées maintenant, s'approchèrent. En réunissant leurs forces, le fardeau demeurait encore très lourd ! Néanmoins, après d'héroïques efforts, elles parvinrent à traîner Jean Vaucourt jusqu'au boudoir de Marguerite et à le déposer sur un divan.

De suite la fille du baron mit la blessure à nue, mais elle constata avec satisfaction et joie que rien n'était grave, et que le jeune homme, après quelques soins attentifs aurait vite repris ses forces d'avant. Elle se fit apporter de l'eau tiède, des médicaments, des onguents fit couler dessus des huiles antiseptiques et

posa un bandage que nul médecin ou chirurgien n'eût mieux réussi.

Jean Vaucourt revient à lui, releva ses paupières lourdes et aperçut Marguerite de Loisel penchée sur lui.

Il sourit en balbutiant ce mot de reconnaissance :

— Merci !

Il referma les paupières et parut tomber dans une sorte de doux assoupissement.

Debout, un peu pâle, Marguerite retomba dans sa contemplation de l'instant d'avant. Encore une fois elle accusa son père de cette tentative de meurtre ! Ce crime lui paraissait si inutile qu'il en était plus atroce à ses yeux. Car, quel mal avait fait ce jeune homme au baron de Loisel ? Quelle menace pouvait-il être pour lui ? Aucune. Certes, elle savait que Jean Vaucourt avait accusé publiquement des serviteurs du roi ; mais n'en avait-il pas le droit ? Assurément ! Car elle les connaissait aussi ces serviteurs, qui étaient une gangrène affreuse contre laquelle il importait à tout homme d'honneur, à tout citoyen aimant son pays, de protéger la société ! Marguerite elle-même pouvait accuser hautement ces mêmes serviteurs, car elle connaissait leurs actes malfaisants, car elle devinait leurs machinations frauduleuses, car elle découvrait leurs trames infâmes ourdies et sans cesse renouvelées contre le bien public, contre l'honneur de la France ! Elle les connaissait tous, elle les coudoyait tous, et elle savait que tous, à part quelques subalternes trop craintifs où dont la naïveté n'avait pas encore été frottée de coquinerie, formaient une bande de chiens voraces qui ne voulaient même pas laisser après eux une parcelle de l'os. Oui, elle savait tout ce que valait le cœur, tout ce

que pesait l'esprit de ces serviteurs du roi… elle n'en eût pas donné un brin de paille ! Elle savait également tout ce que souffrait le peuple de la Nouvelle-France sous la domination de ces tyrans de l'ombre, ignobles lépreux dont les pustules écœurantes se dévoilaient, plus hideuses, dans les lumières étincelantes de leurs palais, au milieu de leur entourage corrompu ! car elle habitait actuellement une petite maison qui avait servi de refuge à l'une des maîtresses du sieur Cadet… pauvre enfant qu'on avait arrachée à son foyer paisible et pur pour la jeter dans les fanges visqueuses de la lèpre, dont elle était morte sous le toit des Sœurs Hospitalières ! Oui, Marguerite savait tout cela, et elle redoutait justement les avances froidement calculées de Cadet à qui elle voulait échapper en hâtant son mariage avec le vicomte de Loys. De ces avances mêmes elle avait eu peur : pour ne pas demeurer dans la boue où elle était tombée après la chute de son père, pour conserver encore un certain rang et une certaine dignité, elle avait accepté de Cadet le logis, la table, les toilettes, l'argent. Elle s'était laissée promettre par le munitionnaire une puissance au-dessus d'une reine, au-dessus de celle d'une marquise de Pompadour ! Elle s'était laissée approcher de si près par Cadet et sa bande qu'elle en avait saisi les calculs et les intentions, et elle en avait été épouvantée, sans cependant avoir le courage de fuir le danger mortel. Mais elle se croyait forte, invulnérable. Marguerite de Loisel, fille d'un bandit, mais fille aussi d'une mère tendre et bonne qui avait été trompée, tyrannisée et qui était morte de soucis, de chagrins, de honte dont l'avait abreuvée un homme sans honneur, sans conscience, sans foi… Marguerite, en dépit du milieu funeste où elle avait vécu en Nouvelle-France, en dépit du coudoiement de la crapule, en dépit de principes pernicieux, d'exemples scandaleux dont sa personne avait été enveloppée

chaque jour, demeurait pure ! Elle demeurait pure parce que cette bande crasseuse lui faisait horreur, et parce que cette horreur faisait sa force contre les tentations, devant les pièges sournoisement tendus sous ses pas ! Oui, Marguerite se pensait inattaquable, invulnérable ! Aussi, jusqu'à ce jour n'avait-elle pas prêté une oreille trop complaisante aux propos plus ou moins dangereux d'un Cadet. Elle avait la crainte de la chute terrible que peut faire une femme, chute dont elle ne se relève jamais ; et cette chute, elle ne voulait pas la tenter ! Et pourtant, elle se laissait volontiers attirer près de l'abîme ; elle ne refusait pas les présents de la main qui pouvait, à l'improviste, la réduira à l'ignominie ! Mais c'est parce qu'elle voulait devenir comtesse, et pour atteindre ce but, forte de sa dignité de femme, forte de sa pudeur de jeune fille, elle osait affronter le pire gouffre ! Ce gouffre, avec audace, elle le défiait ! Elle ne craignait pas l'ennemi qui la pousserait dedans, car elle se disait qu'elle saurait bien résister à la poussée suprême, que…

Ses pensées furent brusquement interrompues par le marteau de la porte d'entrée qui résonna fortement.

Marguerite tressaillit, et dans ses prunelles noires une lueur de joie brilla.

C'est Lui ! murmura-t-elle.

Elle jeta un regard compatissant à Jean Vaucourt qui paraissait dormir doucement.

Puis Marguerite appela ses filles de service commanda à l'une d'elle d'aller recevoir le visiteur et de l'introduire dans le salon, tandis qu'elle entraînait l'autre servante dans une chambre voisine pour l'aider à refaire sa coiffure.

Au bout de dix minutes, Marguerite de Loisel, heureuse, séduisante, quitta sa chambre, traversa le boudoir où reposait toujours le capitaine Vaucourt et gagna le salon.

Une lourde tapisserie masquait la porte qui du réfectoire donnait accès dans le salon. Marguerite souleva la tapisserie, puis elle s'arrêta subitement avec un geste de surprise en constatant que deux visiteurs étaient là au lieu d'un qu'elle attendait. Et ces deux visiteurs étaient le vicomte de Loys et Michel Cadet.

— Ah ! chère belle ! s'écria de Loys en s'élançant à la rencontre de la jeune fille. Pour la première fois le vicomte voulut l'embrasser.

— Marguerite pâlit terriblement… Elle venait de comprendre que ce geste trop familier du vicomte était dû à l'ivresse. Oui, le vicomte titubait légèrement.

Elle le repoussa dignement, mais non rudement.

Cadet se mit à rire, et à son tour s'avança vers Marguerite. Lui aussi titubait… il titubait beaucoup plus que le vicomte. Et il dit d'une voix zézayante :

— Et moi… Marguerite… belle Marguerite divine Margot… est-ce qu'on me repousse aussi ?

L'étonnement de la jeune fille prenait des proportions inouïes… à ce point qu'elle n'osait en croire ses yeux.

Oui… là, devant elle, sous ses yeux bien éveillés cependant, — elle cherchait à se l'assurer, — se tenait, chancelant, avec un rire idiot sur les lèvres, avec des prunelles rougies par les vins absorbés, prunelles qui la détaillaient impudemment, ce gentilhomme,

ce vicomte qu'elle avait toujours connu pour le plus galant homme de la cité ! C'était inimaginable !

Et là, encore, non moins chancelant, non moins idiot, plus ivre que le vicomte, était ce personnage si digne, si grave dans les réunions officielles, le sieur Cadet ! Oui, le sieur Cadet gros, gras, rubicond, richement vêtu, paré de l'épée ! Oui, le sieur Cadet, obéi, redouté, salué tout autant que l'était maître François Bigot ! Mais celui-ci, passe encore… Mais l'autre, c'était un ancien garçon boucher, qui devenu maître-boucher, s'était donné certains airs de gros bourgeois !

Et l'autre, encore, ce raffiné gentilhomme… Non, elle n'en revenait pas.

— Ma chérie, reprit de Loys, faut pas faire de pruderie avec nous !

— Et non plus de pudibonderie, surenchérit Cadet. Tu sais, mignonne, c'est réjouissance publique pour trois jours. Demain soir, grand festin chez moi, festin auquel ta superbe présence va donner tout l'éclat que j'attends. Faut donc être aimable avec ses amis !

— Ses amis !… répéta, sans comprendre, Marguerite éperdue. Puis, comme si elle venait seulement de saisir le sens des paroles de Cadet, elle ajouta avec dégoût :

— Des amis qui, aujourd'hui, vous tendent une main secourable pour, demain, vous jeter par terre et cracher sur vous !

Cadet et le vicomte se mirent à rire.

— Par Notre-Dame ! chère folle, s'écria de Loys, reprenez vos sens ! Sortez-vous d'un vilain rêve ? Êtes-vous d'affreux cauchemars poursuivie ? Tenez… je suis magicien…

Il voulut la prendre à la taille.

Cette fois Marguerite écarta rudement le vicomte. Elle était livide… elle chancelait comme si elle eût été aussi ivre de vin que ses deux fâcheux visiteurs.

Dans son vertige elle bégaya :

— Est-ce d'un gentilhomme de traiter ainsi sa fiancée ?

De Loys éclata d'un grand rire.

— Par le diable ! la belle, comme tu y vas ! Depuis quand donc sommes-nous ainsi fiancés ?

— Mais vos promesses !… s'écria Marguerite toute horrifiée par ce tutoiement presque outrageant du vicomte.

— Les promesses d'un contrat devant être signé par-devant notaire, ricana le vicomte. Mais ce contrat, ce me semble, n'est pas encore signé !

— Mais s'il doit être signé… bredouilla Marguerite saisie d'une affreuse pensée.

— À une condition, il le sera certainement… N'est-ce pas, ami Cadet ?

— Certes, certes, appuya Cadet avec un sourire redoutable.

— Et à quelle condition ?… En posant cette question Marguerite pensa qu'elle allait tomber à la renverse, qu'elle allait mourir

peut-être ; elle se sentait entraîner dans l'intrigue d'une comédie effroyable dans laquelle elle pouvait être l'héroïne tragique.

— Celle de m'aimer de suite, répondit cyniquement de Loys… celle aussi d'aimer notre ami Cadet !!

— Que voulez-vous dire ?

Par cette question Marguerite voulut se donner le temps de penser, de chercher une issue au traquenard qu'on voulait lui tendre. Car elle comprenait que ces deux hommes, dépossédés de leur raison par le vin, qui se disaient ses amis, étaient réellement deux ennemis dangereux ! Lentement elle recula vers la porte… vers le réfectoire.

Mais elle aurait dû fuir… fuir de toute la vitesse de ses jambes. Quand elle y pensa, il était trop tard. De Loys venait de se jeter sur elle, de la prendre dans ses bras.

Elle tenta de se débattre.

De Loys regarda Cadet comme pour prendre son avis.

— Certes, certes… fit Cadet en clignant de l'œil, puisque, ici, je suis chez moi !

Marguerite, dans ses tentatives pour échapper à l'étreinte féroce, suffoquait.

De Loys pencha ses lèvres vers les lèvres livides de la jeune fille.

Elle renvoya brusquement sa tête en arrière balbutiant dans son épouvante, dans son horreur :

— Vous n'êtes pas un gentilhomme… vous êtes un lâche !

— Lâche ! rugit le vicomte.

Il abandonna Marguerite, recula de quelques pas, très pâle.

— Lâche, dis-tu ? Sa voix tremblait de fureur. Sache, ajouta-t-il, les dents serrées, qu'on n'a jamais encore traité de lâche un gentilhomme de ma lignée… pas même une femme n'a osé.

— Vous n'êtes pas un gentilhomme ! répéta Marguerite d'une voix rauque.

— Et toi… s'écria le vicomte en ricanant, avec sarcasme. Par la mort-diable ! Cadet mon ami, qui est-elle cette donzelle qui me traite de lâche ? Qui est-elle, si moi je ne suis pas gentilhomme ? Parle !

Cadet se borna à ricaner sinistrement.

Marguerite chancela… elle sentit l'affront suprême venir ! Mais elle voulut le parer.

— Pardon ! monsieur le vicomte ! bégaya-t-elle… je…

De Loys l'interrompit avec colère.

— Pardon ! hurla-t-il. Ah ! non, pas ainsi, ma belle… il importe de t'apprendre de suite que je suis assez gentilhomme pour ne pas épouser une… Lardinet !

Pour ne pas s'affaisser Marguerite saisit la lourde tapisserie.

Mais cette tapisserie au même instant fut brusquement écartée, et une voix mâle demanda :

— Qui parle ici de Lardinet ?

Marguerite poussa un cri de joie suprême.

— De Loys et Cadet reculèrent avec étonnement.

Jean Vaucourt, excessivement pâle, en chemise maculée de sang, menaçant, terrible, venait d'apparaître… il marchait contre le vicomte de Loys.

— Répondez, monsieur ! commanda-t-il d'une voix autoritaire ; est-ce vous qui parlez de Lardinet ?

Alors, seulement, Marguerite comprit véritablement lequel de ces deux hommes valait mieux… Jean Vaucourt.

De Loys éclata de rire.

— Ha ! ha ! ha ! le clerc de notaire chez Marguerite Lardinet !

Cadet joignit son rire épais à celui du vicomte.

Mais à l'instant la main de Jean Vaucourt frappait rudement le vicomte au visage.

Celui-ci rugit de rage.

— Ah ! damné clerc de notaire !

Il tira son épée.

Tranquillement Jean Vaucourt rétorqua :

— Apprenez, gentilhomme de rue, que je suis capitaine de milices !

— Capitaine d'enfer ! clama de Loys, tu vas aller capitainer chez Lucifer !

Il fondit sur le jeune homme, l'épée haute. Jean Vaucourt n'avait pas d'arme pour se défendre. Mais avant que la lame du

vicomte n'eût atteint son but, Marguerite surgissait, se ruait un poignard à la main, et de ce poignard que lui avait remis son père, elle frappait de toute sa vigueur le vicomte à la gorge.

Il y eut un cri, du sang, un gémissement…

De Loys échappa son épée, parut s'affaisser. Mais Cadet accourut à temps pour le soutenir. Mais le coup de poignard de Marguerite n'avait pas porté, il n'avait fait que déchirer la chair.

Mais cela avait suffi pour dégriser Cadet et le vicomte.

Celui-ci ramassa son épée sous le regard défiant et méprisant de Jean Vaucourt, reprit le bras de Cadet et dit :

— Allons-nous-en !

Cadet entraîna son ami.

Mais avant de sortir le vicomte jeta cette bravade :

— Lardinet… Vaucourt… Comme toute cette roture se rassemble !

Il disparut avec Cadet. Et Jean Vaucourt n'avait pas bougé, et Marguerite de Loisel n'avait pas fait un autre geste, n'avait pas dit un autre mot… Ils demeuraient là tous deux, presque face à face, immobiles, muets, comme deux figures de cariatides, avec un poignard gisant par terre qui les séparait seulement…

Puis Marguerite, défaite, tremblante, blême, sourit à Jean Vaucourt.

Ce fut la détente.

Le jeune homme prit la main de la jeune fille, l'éleva à ses lèvres, et baisant cette main, dit :

— Merci à la main généreuse qui, deux fois déjà, trois fois peut-être, m'a sauvé la vie !

Il fut pris d'un étourdissement, ses jambes flageolèrent, Marguerite offrit son bras au jeune homme.

Jean Vaucourt s'y appuya.

— C'est ma blessure, dit-il, qui fait mal encore !

— Il vous faut encore du repos, sourit la jeune fille. Venez !

La voix de Marguerite n'était plus la même : elle venait de résonner si douce, si tendre…

Jean Vaucourt la regarda longuement, et, tout bas, comme s'il se fût parlé à lui-même, murmura :

— Comme elle est belle !

Il se laissa guider vers un fauteuil, sur lequel il s'assit doucement toujours soutenu par le bras de la jeune fille.

Ils demeuraient silencieux, comme gênés tout deux.

Un bruit léger se produisit tout près, un froissement de robe… Ils tressaillirent. Dans la porte du réfectoire se dessinait la silhouette tremblante et timide d'une belle jeune fille, blonde comme un rayon d'aurore, frêle comme la tige d'un lys.

Et cette jeune fille, prononça avec une stupeur indéfinissable :

— Monsieur Jean Vaucourt !

Le jeune homme s'était levé d'un bond, mais pour de suite retomber… il était trop faible. Marguerite s'était déjà élancée vers la fille du comte de Maubertin et s'était pendue à son cou en murmurant :

— Héloïse ! Héloise ! que je suis malheureuse !…

Elle pleurait…

Où l'aventure de Jean Vaucourt n'a pas encore abouti à son dénouement

L'instant d'après, la scène changeait subitement.

Devant ces deux femmes faibles voulant paraître un homme, Jean Vaucourt avait dompté sa faiblesse et s'était levé.

D'un pas mal assuré il s'approcha des deux jeunes filles et dit à M de Maubertin :

— Mademoiselle, j'avais appris aujourd'hui, à mon retour de la frontière, le malheur qui vous a frappée, et cette nouvelle m'avait consterné.

Mais je suis content de vous revoir vivante. Et votre père, mademoiselle, est-il près de vous ?

— Mon père, monsieur… ah ! mon pauvre père !

La jeune fille se mit à pleurer.

— Mais vous savez qu'il est vivant, mademoiselle ?

— Marguerite me l'assure, monsieur, et c'est ce qui me tient également vivante. Ah ! le savoir mort lui aussi… après ma pauvre tante. Mais, monsieur, je resterais seule au monde !…

Un sanglot l'étouffa et elle alla se jeter sur un siège.

Alors Jean Vaucourt interrogea Marguerite de Loisel :

— Vous assurez à Mademoiselle que monsieur le comte de Maubertin est vivant, mais savez-vous en quel endroit il est ?

— Je sais seulement qu'il a été conduit, après l'accident, chez monsieur Cadet ; il avait été trouvé inconscient près de son habitation en ruine. Je ne pourrais affirmer qu'il fût encore chez Cadet.

— Savez-vous pourquoi on ne l'a pas conduit à l'hôpital ?

— Le munitionnaire voulait le confier aux soins de son médecin qui, paraît-il, est fort habile.

Le silence s'établit. Jean Vaucourt méditait. Il avait sur les lèvres une question qui le brûlait, à savoir comment le baron de Loisel était en liberté. Avait-il été libéré par ordonnance du gouverneur ? Il redoutait de commettre une indiscrétion en posant la question à Marguerite. Mais cette liberté dont jouissait le baron était l'évidence même de la vengeance dont le comte avait été l'objet. Et l'hospitalité donnée par Cadet à Monsieur de Maubertin n'était qu'un voile pour dissimuler quelque redoutable trame méditée contre le comte ! Cadet, Bigot, Loisel… en l'esprit de Jean Vaucourt ce trio avait voué le comte à quelque mort horrible et n'attendait que le moment opportun pour mettre leur infernal projet à exécution. Il lui apparut donc urgent de savoir si le

comte était encore chez Cadet, afin de prendre des mesures pour l'arracher au plus tôt des mains de ses ennemis.

De nouveau il interrogea Marguerite :

— Avez-vous appris si monsieur le comte était remis de ses blessures ?

— Je n'ai rien appris, monsieur. Mais si vous désirez savoir comment il se porte et de quels soins il est entouré, je pourrais peut-être m'en informer.

— Ah ! Marguerite, si vous pouviez savoir… murmura Héloïse de Maubertin.

— Je peux essayer, répliqua la jeune fille.

— Connaissez-vous les gens de Cadet ? demanda le capitaine.

— Un peu. Deux fois déjà j'assistai aux fêtes qu'il donne en son palais.

— Et vous connaissez un peu les aîtres de la maison ?

— Oui.

— Eh bien ! mademoiselle, je pense qu'il serait très important d'avoir des nouvelles du comte et de lui faire savoir des nôtres. Voulez-vous essayer de communiquer avec lui ? Car, voyez-vous, ajouta Jean Vaucourt, je suis sous l'impression que monsieur de Maubertin est actuellement séquestré.

— Oh ! pensez-vous ?… s'écria Héloïse avec effroi.

— Je le pense, mademoiselle, parce que Cadet doit avoir intérêt à ce que votre père demeure sous son toit, et qu'il y demeure

ignoré.

— Quel intérêt, pourrait avoir Cadet de séquestrer monsieur de Maubertin ? demanda Marguerite.

— Je n'en ai aucune idée, mademoiselle. Ensuite, quand je dis séquestré, c'est une hypothèse simplement. Mais l'hypothèse nous met dans l'incertitude, et c'est pourquoi il importerait de communiquer avec le comte pour savoir exactement, dans quelle position il se trouve.

— C'est très juste, monsieur, approuva Héloïse.

— Et au cas où mon hypothèse serait un fait réel il faudrait sans retard prendre des mesures pour délivrer monsieur de Maubertin. Mademoiselle, ajouta le jeune homme, pensez-vous qu'il serait possible, pour vous tout au moins, de vous introduire ce soir même en la demeure de Cadet ?

— Je peux essayer, si vous voulez m'accompagner ; je n'oserais me rendre seule, à cette heure de la soirée, chez le munitionnaire. Mais vous êtes si faible encore…

Jean Vaucourt sourit.

— Je me remets promptement, dit-il. Cette blessure n'est rien… un peu de sang que j'ai perdu seulement ! Demain, je serai tout aussi fort que j'étais hier. Si vous êtes prête dans dix minutes, je le serai également.

— C'est entendu, consentit Marguerite, je vais m'habiller.

Elle quitta immédiatement le salon laissant le capitaine avec Héloïse.

Jean Vaucourt se rapprocha d'Héloïse et lui dit à voix basse :

— Mademoiselle, j'ai la conviction que votre père est en ce moment entre les mains d'ennemis mortels, aussi suis-je décidé à tout faire pour le sauver. Et vous-même, ici, mademoiselle…

— Oh ! interrompit la jeune fille avec surprise, pensez-vous que Marguerite soit complice de ces coquins ?

— Ce n'est pas exactement ce que je pense. Je suis seulement sous l'impression que mademoiselle Marguerite est un instrument inconscient ou une victime. Mais j'en aurai bientôt l'assurance. Mais dites-moi par quel évènement vous avez été emmenée ici ?

— Après l'incendie de notre maison, et après que mon père eut réussi à m'arracher des flammes, je perdis la conscience de qui était arrivé. Tout ce que je sais, c'est que je fus trouvée, sans connaissance, sur le bord de la route par Marguerite elle-même qui m'a fait conduire ici.

— Et depuis vous avez été traitée comme une amie ?

— Comme une sœur, monsieur… Marguerite a été bien bonne pour moi.

Jean Vaucourt se mit à réfléchir. L'image de Marguerite ne quittait pas son esprit, il demeurait sans cesse sous l'empire de cette beauté qu'il avait pourtant redoutée. Mais il se rappelait les deux scènes terribles qui s'étaient déroulées sous ses yeux, il se rappelait le dévouement avec lequel la fille du baron l'avait soigné, lui Jean Vaucourt, et il se demandait si cette jeune fille n'était pas un ange de charité vivant au milieu d'une bande de démons. De fait, elle ne pouvait être qu'un ange, belle comme elle

était !! Mais… n'existe-il pas des beautés diaboliques… comédiennes subtiles qui ne vivent que pour l'art de tromper ? Jean Vaucourt frissonna, il ne pouvait laisser tomber dans cette catégorie de femmes la belle et exquise Marguerite de Loisel sans en ressentir une peine terrible !

Et pourtant, là devant lui, Jean Vaucourt ne découvrait-il pas une beauté non moins parfaite, non moins angélique, non moins séduisante, dans cette jeune fille si blonde, si délicieuse ! Oh ! celle-là, il l'eût juré la main au fou, était un ange… un ange véritable ! Car celle-là, il le savait, n'avait pas coudoyé le vice, la lèpre, la débauche ! Car elle n'avait pas encore vécu au sein de cette noblesse corrompue des cours et au milieu de cette bourgeoisie orgueilleuse et vaniteuse qui, pour singer la première, commençait à se livrer aux scandales les plus honteux ! Jean Vaucourt savait que cette fleur blonde, douce et timide, était pure encore de tout contact malpropre ! Cette jeune fille appartenait à la vraie noblesse de cette noblesse qui s'efforçait de représenter la France comme la nation la plus cultivée et la plus saine ! Il savait que cette enfant conservait toute l'innocence du berceau ! À Marguerite de Loisel qu'il aimait déjà, il eût lié son sort avec quelque inquiétude ; mais à cette enfant blonde…

Jean Vaucourt sentit une rougeur brûler son front.

Quoi ! mais elle était de bien trop haute noblesse… tandis que lui, Jean Vaucourt…

Le jeune homme, ayant un moment perdu l'image de Marguerite, venait d'avoir une pensée d'amour pour la fille du comte de Maubertin. Mais cela avait été une pensée si soudaine qu'il en demeurait surpris, étonné. Mais se ressaisissant, il arracha bientôt

cette pensée d'amour de son cœur. Il se laissa de suite reprendre par l'image de Marguerite. Oh ! celle-là, c'était différent, elle n'était pas de bien haute noblesse ! L'était-elle seulement ? de la noblesse dont l'avait affichée son père ! Et, en supposant qu'elle fût la fille d'un baron véritable, Jean Vaucourt saurait bien combler le vide entre elle et lui en allant se conquérir sur les champs de bataille des titres qui le placeraient au niveau de Marguerite !

Oui, Jean Vaucourt, en était arrivé là… Sans trop se l'avouer, il aimait, il aimait éperdument Marguerite de Loisel… il l'aimait depuis ce jour où il l'avait vue pour la première fois dans la salle basse du Château Saint-Louis.

Le jeune capitaine songeait ainsi lorsque Marguerite reparut, enveloppée d'un long manteau noir et sa tête enfouie sous une cape de soie rose. Elle avait un air si mignon, ainsi accoutrée, que Jean Vaucourt la regarda avec admiration. Puis il s'excusa pour aller revêtir son habit et prendre son tricorne qui étaient demeurés dans le boudoir.

L'instant d'après lui et Marguerite s'apprêtaient à partir.

— Nous ne serons pas longtemps, dit la fille du baron à Héloïse, au moment de sortir.

Héloïse sourit dans le fauteuil où elle demeurait.

Jean Vaucourt et Marguerite à son bras marchaient vite dans la nuit obscure.

Les rues de la ville étaient désertes.

Le capitaine et la jeune fille demeuraient silencieux. Tous deux étaient assiégés par mille sentiments divers et mille pensées

qu'ils ne pouvaient exprimer. Il leur semblait que tous deux étaient emportés dans un rêve, mais un rêve si doux si exquis, qu'aucun d'eux n'aurait voulu le voir s'effacer. Marguerite éprouvait une jouissance infinie à se sentir supportée par le bras de ce beau et fier capitaine ! Lui, éprouvait un vertige chaque fois que, pour ne pas buter sur le pavé raboteux, Marguerite serrait son bras et se pressait contre lui. Il sentait une flamme l'envahir, le brûler. Il serrait alors plus fortement ce bras sous le sien... ce bras sur lequel il eût posé ses lèvres avec délice ! Dix fois Jean Vaucourt fut saisi d'une terrible envie de crier son amour ; dix fois il réprima avec douleur des mots ardents qui brûlaient ses lèvres !

Soudain Marguerite s'écria comme avec effroi :

— Mais... vous êtes sans arme !...

— C'est vrai sourit le jeune homme. Pensez-vous qu'il y aura du danger ?

— Non... Mais les mauvaises rencontres que nous pourrions faire !

— Bah ! maître Flambard m'a procuré le truc de trouver une arme en cas d'attaque imprévue !

— Flambard ! murmura Marguerite... c'est un brave !

— C'est un héros mademoiselle ! dit Jean Vaucourt avec admiration.

— Je vous crois, sourit la jeune fille. Puis tout à coup elle étendit le bras devant elle et prononça à voix basse : Voyez ! c'est là !

— La demeure du sieur Cadet ? Oh ! je la connais.

— Comme elle est sombre ce soir…

— C'est peut-être mieux ainsi pour votre mission !

— C'est vrai. Mais je suis à peu près certaine maintenant de remplir cette mission avec succès.

— Vraiment ?

— Oh j'ai imaginé un bon moyen de pénétrer dans la maison sans que je sois soupçonnée d'espionnage ni d'intrusion : si je suis inconnue du domestique qui viendra me recevoir je demanderai à voir le médecin de Cadet.

— Vous le connaissez ?

— Un peu, oui.

— Que ferez-vous ensuite ?

— Je ne sais pas au juste, mais je compte trouver un moyen de communiquer avec monsieur de Maubertin.

— Je vous le souhaite.

Ils traversaient à ce moment une ruelle très noire. L'angle de cette ruelle était formé par une haute palissade qui entourait la demeure du munitionnaire.

Marguerite s'arrêta et dit à voix très basse :

— Je pense qu'il vaut mieux pour vous de demeurer caché ici près de cette palissade ; si vous étiez vu ou reconnu par des gens de la maison, cela éveillerait des soupçons qui pourraient nous être funestes.

— C'est bien, mademoiselle, je vous obéis. Mais si, par hasard, un danger vous menaçait ?

— Oh ! n'ayez crainte, je suis prudente !

Jean Vaucourt non sans un sentiment de crainte, la laissa se diriger seule vers la grille, puis vers la maison. Mais la nuit était trop noire pour qu'il la pût suivre des yeux. Durant quelques secondes il entendit son pas léger bruire dans le silence nocturne, puis tout se tut.

Tout se tut ?... Non, pas tout à fait. L'instant d'après il sembla à Jean Vaucourt qu'il percevait le bruit de pas étouffés dans le parterre qui précédait la maison de Cadet. Il écouta avec une grande attention. Mais ces bruits de pas se turent également comme s'était tut le pas de Marguerite. Alors il se colla contre la palissade et attendit, troublé et inquiet.

Un quart d'heure environ s'écoula sans que la solitude environnante fût le moindrement troublée. Jean Vaucourt pensait un peu au comte, un peu à Flambard, un peu à Héloïse, mais beaucoup à Marguerite de Loisel. Et, tout à coup, à sa grande surprise, il se sentit saisir violemment par plusieurs bras qui le renversèrent par terre et le ligotèrent solidement. Puis un solide bâillon fut posé sur sa bouche, et les bras inconnus le soulevèrent et l'emportèrent... Où...

Jean Vaucourt ne se le demanda pas, il était trop sous le coup de l'étonnement. Et puis, il pensa que le rêve si doux vécu quelques minutes auparavant venait de se changer en un cauchemar !...

Où le Baron s'essaye à la comédie sans y réussir

Dix heures venaient de sonner, quand une calèche vint s'arrêter devant la maison de Marguerite de Loisel. L'homme qui en descendit était le baron de Loisel. Il attacha le cheval à la palissade et à pas de loup, gagna le porche de la maison.

Près de deux heures s'étaient écoulées depuis que Jean Vaucourt et Marguerite étaient partis pour se rendre chez Cadet.

Seule dans le salon, Héloïse de Maubertin s'était bientôt absorbée dans ses pensées. Elle repassait dans son souvenir tous les événements terribles qui étaient venus troubler sa jeunesse depuis le jour où un deuil effroyable l'avait atteinte : la mort de la comtesse de Maubertin.

Puis, un jour, un peu de bonheur avait jeté un voile sur les malheurs précédents, en se voyant réunie à son père. Alors lui était apparu Jean Vaucourt.

Jean Vaucourt.

C'était un pauvre hère, qui s'était trouvé sur le chemin du comte de Maubertin ; mais elle avait remarqué une telle énergie, une si grande fierté dans ce jeune clerc de notaire, que ce hère lui était apparu ensuite comme un héros.

Depuis, l'image de Jean Vaucourt l'avait suivie partout. Durant quatre mois elle avait uni le souvenir du jeune homme à celui de son père. Sans pouvoir se l'expliquer, ce jeune inconnu avait fait vibrer au tréfonds de son être une musique dont elle n'avait jamais encore saisi les sons harmonieux, une musique

qu'elle n'avait pas même soupçonnée ! Mais cet inconnu que pouvait-il être pour elle ? Mais un sentiment inexplicable l'avait troublée lorsque son père avait dit ces mots si simples :

— Ma fille, Jean Vaucourt est un ami !

Un ami !... Oui, elle avait cru son père ! Oui ce jeune homme, de si noble attitude, ne pouvait être qu'un ami ! Elle y pensa longtemps à cet ami... elle y pensa toujours avec l'ardent désir de le revoir. Mais le reverrait-elle ? Il était parti pour les champs de bataille... d'où l'on ne revient pas toujours ! Et ce désir ardent de revoir Jean Vaucourt avait jeté de l'inquiétude dans son âme, et avec cette inquiétude elle avait effroyablement redouté de ne plus revoir le beau jeune homme. Elle en avait souffert !

Mais — était-ce un rêve ? — voilà que Jean Vaucourt lui était apparu à l'improviste... Jean Vaucourt, toujours noble, toujours fier, toujours courageux, toujours beau ! Il lui avait même dit, ce beau cavalier, qu'il voulait arracher son père, à elle, des mains de ses ennemis ! Et aux belles qualités morales qu'Héloise lui connaissait venait s'ajouter la générosité des grands héros ! Et alors le doux attrait que la jeune fille avait éprouvé devenait irrésistible, et son cœur, son âme, son esprit, tout son être enfin allait impétueusement à ce jeune canadien qui possédait toutes les vertus de la plus pure gentilhommerie française ! Mais cependant, Héloïse de Maubertin n'osait encore s'avouer qu'elle aimait Jean Vaucourt, de même que le jeune capitaine n'osait s'avouer qu'il aimait Marguerite de Loisel. Non pas qu'Héloïse perçut la trop grande différence de rang entre elle et le capitaine, car elle reconnaissait que le plus simple mortel pouvait avoir la noblesse de l'âme sans posséder celle du nom ; mais ce sentiment de l'amour qui la troublait, sentiment qu'elle n'avait jamais encore

éprouvé jusqu'au jour où elle avait vu Jean Vaucourt, lui causait une sorte d'émoi qui l'empêchait de se laisser aller librement et tout entière à l'attrait ressenti.

Et pourtant, elle succomba, enfin, à cet attrait puissant, parce que le rêve l'emporta dans les bras de Jean Vaucourt à qui elle se vit fiancée, parce que son père avait dit : « Voici l'époux que je t'ai choisi, Héloise ! » Et son père semblait heureux, Jean Vaucourt paraissait heureux, et elle… elle était heureuse… si doucement heureuse !

Et alors qu'elle voulait savourer la coupe délicieuse, alors qu'il lui semblait qu'un paradis s'ouvrait devant elle, elle sursauta sur son fauteuil, s'éveilla et se mit à considérer avec étonnement le personnage qui se tenait debout et demi courbé devant elle. Elle ne poussa pas un cri d'épouvante, parce qu'elle ne s'en sentit pas la force, en reconnaissant l'ennemi implacable de son père, le baron de Loisel.

— Vous ai-je fait peur, mademoiselle ? demanda le baron avec un accent auquel il essayait de donner une grande douceur.

— Que voulez-vous ? demanda Héloïse dans un souffle.

— Moi, rien, mademoiselle, et je vous demande pardon du trouble que je vous cause ; mais j'obéis à des instructions reçues de Marguerite. Tenez, mademoiselle, voici ce qu'elle m'a commandé de vous remettre !

Le baron, ce disant, tendait à la jeune fille un bout de papier plié en deux.

Héloïse reçut ce papier d'une main tremblante et se mit à lire avidement ces lignes qu'elle crut tracées de la main même de

Marguerite de Loisel :

« Ma chère Héloïse, j'envoie mon père vous chercher pour vous conduire près de nous, Jean Vaucourt et moi. Mais avec nous est aussi une personne qui vous est chère, une personne qui languit dans l'attente de vous revoir et de vous embrasser. Oubliez vos peines, chère amie, et venez là où, enfin, le bonheur vous attend ! »

Émue et frémissante de joie la jeune fille regarda le baron sans rien soupçonner des intentions du bandit, et elle demanda, comme si elle eût voulu donner à ses oreilles la satisfaction qu'avaient eue ses yeux :

— Vous devez savoir, monsieur, que cette personne, dont me parle Marguerite…

L'émotion étouffa sa voix.

Le baron comprit, et, souriant répondit ;

— Oui, mademoiselle, je sais que c'est votre père !

— Mon père… Ah ! monsieur, que je suis contente ! Ainsi donc, vous allez m'emmener vers lui ?

— Encore une fois je dois obéir aux ordres de Marguerite : une voiture nous attend à la porte venez !

— Attendez un moment, que je mette une mante sur mes épaules !

Légère et vive Héloïse courut à sa chambre pour en revenir l'instant d'après, prête à partir.

Mais dans ce court instant le baron avait eu le temps de ramasser sur le tapis du salon le poignard qu'y avait laissé tomber Marguerite après qu'elle en eut frappé le vicomte de Loys. Le baron avait aperçu ce poignard, qu'il avait de suite reconnu au moment où Héloïse de Maubertin sortait de son rêve. Il y avait même remarqué un peu de sang à sa pointe brillante. À quoi avait servi l'arme ? Pourquoi avait-il été jeté par terre ? Le baron se sentait dévoré par une curiosité ardente. Mais Héloïse reparut, et il fut bien forcé de mettre de côté des questions qui brûlaient son âme de démon.

Il esquissa un sourire et une courte révérence devant la jeune fille et demanda avec un accent débonnaire :

— Dois-je prévenir les deux femmes de service de votre départ ?

— Je ne sais, murmura Héloïse. Peut-être sont-elles maintenant au lit. Car il est déjà bien tard, n'est-ce pas ?

— Il est dix heures et quelques minutes, mademoiselle. Au fait, ajouta-t-il, Marguerite va revenir dans une heure, et ce serait peine inutile de réveiller ces pauvres filles.

— C'est vrai, monsieur. En ce cas, partons ! dit la jeune fille, impatiente de rejoindre son père.

— Soit allons ! dit le baron qui précéda Héloïse dans le vestibule et vers la porte de sortie.

L'instant d'après la calèche, emportant le baron et Héloïse, prenait la direction de la Basse-Ville.

La jeune fille fut saisie pour la première fois d'un soupçon :

— Mais, dit-elle, ce n'est pas de ce côté qu'est la demeure de monsieur Cadet !

Le baron saisit le sens de ces paroles et il répondit sur un ton bonhomme :

— Je sais, mademoiselle. Mais j'ai oublié de vous dire que Marguerite et Jean Vaucourt, de chez monsieur Cadet, ont conduit votre père à la Basse-Ville, chez le père de Jean Vaucourt. C'est donc là que nous allons.

Cette explication naturelle rendit la confiance à la jeune fille du comte. De ce moment elle se laissa bercer par la calèche, s'imaginant que le rêve qu'elle avait eu chez Marguerite avant l'arrivée du baron se continuait.

Après vingt minutes de marche la calèche enfila une ruelle courte et sombre qui débouchait sur les quais, et s'arrêta peu après devant une misérable cabane de planches brutes. Par un volet mal fermé un mince filet de lumière passait et rayait faiblement l'obscurité de la ruelle.

Devant l'aspect misérable de cette habitation Héloïse ne put réprimer un frisson d'effroi.

Le baron, qui surprit ce mouvement, dit en ricanant :

— Oh ! il ne faut pas vous étonner si le père Vaucourt n'habite pas un château… il n'est pas riche, le pauvre vieux ! Descendez mademoiselle !

La jeune fille obéit, mais craintive et anxieuse, car elle commençait de soupçonner l'authenticité du billet apporté par le baron. Puis une vague épouvante lui monta au cœur, sans qu'elle

pût en expliquer le motif, et juste au moment où la porte criarde de la cabane s'ouvrait et qu'une voix aigre et chevrotante demandait :

— Est-ce vous, déjà, monsieur le baron ?

Dans l'entre-bâillement de la porte, la jeune fille perçut la silhouette diffuse d'une vieille femme.

— Oui, mère Rodioux, répondit le baron d'une voix placide. Monsieur le comte est toujours là ?

— Toujours… toujours… Est-ce mademoiselle ?

— Oui, mère Rodioux, c'est mademoiselle. Venez ! ajouta le baron en offrant sa main à Héloïse.

L'échange de ces paroles entre le baron et l'inconnue parut rendre à la jeune fille un peu de confiance. Toutefois, elle s'étonna que son père n'accourût pas tout de suite à sa rencontre.

Puis la peur la reprit de nouveau et elle eut l'intuition d'un danger grave. Elle songea à fuir… mais il était trop tard ; le baron prenait sa main et l'entraînait à sa suite dans la cabane de la mère Rodioux. C'était un taudis écœurant, d'une pièce unique qu'éclairait difficilement une boule de suif. Devant Héloïse, à demi horrifiée, se campait, horriblement grimaçante, une vieille femme de haute taille, excessivement maigre et vêtue de haillons malpropres.

La jeune fille eut alors la certitude qu'elle avait donné dans un traquenard.

L'indignation fit place à la crainte, elle voulut demander des explications au baron, mais celui-ci avait déjà disparu. Héloïse se

vit seule avec l'affreuse vieille dont les lèvres blêmes et sèches gardaient un rictus mauvais.

La jeune fille se jeta contre la porte pour fuir ; la vieille femme l'arrêta.

— Hé ! ma belle fille, faut pas vous emporter comme ça ! Vous ne voulez donc pas attendre votre père ?

Héloïse regarda la vieille femme avec surprise.

— Mon père, dites-vous… Mais le baron m'avait affirmé qu'il se trouvait ici, il m'a trompée !

— Mais non, puisqu'il est allé le chercher, sourit la vieille avec ironie.

— Le chercher… mais où est-il ?

— Chez le père Vaucourt.

— Avec Jean Vaucourt et Marguerite ? demanda Héloïse avec doute.

— Oui.

— Alors, pourquoi le baron m'a-t-il emmenée ici au lieu de me conduire chez le père Vaucourt, comme il me l'avait déjà assuré ?

— C'est parce qu'il aura changé d'idée.

Héloïse ne pouvait admettre cette explication, et, pourtant, tout au fond d'elle-même elle entretenait un certain espoir de revoir son père. Il lui semblait impossible que Marguerite l'eût trompée, et, quant au baron, elle se demandait quel intérêt il

pouvait avoir à s'emparer de sa personne. Elle n'en voyait aucun. Que faire ?…

Indécise, tremblante, inquiète, elle demeura silencieuse.

Avec un ton mielleux, qui semblait affecter la tendresse ou la sympathie, la vieille femme dit :

— Venez vous reposer près du feu ; vous tremblez, vous devez avoir froid ? Les nuits sont pas chaudes à cette saison, et l'on dit que l'hiver sera rude, venez !

Elle indiquait un grabat crasseux près de l'âtre dans lequel brûlait un petit feu de bois de rebut.

Héloïse, en effet, était transie ; et malgré le dégoût qu'elle, éprouvait à s'asseoir sur ce grabat, elle consentit pour se chauffer près du feu.

La vieille femme jeta dans l'âtre quelques bouts de planche, puis, sans s'occuper davantage, elle alla s'asseoir à une table boiteuse placée devant l'unique fenêtre de la cabane. À la lueur tremblotante d'une bougie de suif placée sur la table, Héloïse aperçut un tas de guenilles sur le plancher. La vieille prit une brassée de ces guenilles, les déposa sur la table et se mit à faire un triage. Elle déposait les unes dans un panier, les autres elle les jetait dans un sac qu'un clou retenait à la table. Et à ce travail la vieille parut mettre une attention extrême. De temps en temps la jeune fille pouvait l'entendra grogner ou marmotter des paroles incompréhensibles.

Héloïse examinait le taudis. C'était hideux à voir. Le désordre et la malpropreté se donnaient la main. Toutes espèces d'objets disparates demeuraient éparpillés sur le plancher ou accrochés à

des clous plantés dans les murs. Et ces murs et le plafond bas étaient sales et noirs de fumée. Deux objets, toutefois, parurent éveiller la curiosité de la jeune fille : à l'un des murs pendait une belle épée, à la lame très brillante et ornée d'une poignée qui lui semblait richement ciselée. À qui pouvait appartenir cette épée ? Elle ne reconnaissait pas l'épée de son père… Peut-être était-ce l'épée du Baron de Loisel ?… Sous l'épée, reposant sur le plancher, Héloïse remarqua encore une besace de mendiant. C'était peut-être la besace de cette vieille femme, qui ne pouvait être qu'une mendiante ?…

Mais la vue de ces objets bizarres, la saleté qui était partout, l'affreuse silhouette de la vieille femme n'étaient encore rien comparé à l'atmosphère puante qui pesait lourdement sur la jeune fille. Elle suffoquait et tenait autant que possible son mouchoir parfumée sur ses narines.

Et à mesure que l'heure avançait, la jeune fille devenait plus inquiète. Puis la fatigue l'accabla. Elle n'osait s'appuyer contre la cloison crasseuse derrière elle. Sa respiration devenait si lourde et si bruyante que la vieille, une fois, se retourna et dit avec une grimace de mécontentement :

— Couchez-vous donc, ça vous empêchera de déranger les gens qui travaillent !

Héloïse ne répliqua pas, sa gorge serrée n'aurait pu émettre un son. Mais ces paroles peu bienveillantes de la vieille femme lui firent comprendre qu'elle n'avait plus d'espoir à conserver. On l'avait trompée, on l'avait emmenée dans ce taudis non pour son bonheur, mais dans un but de quelque sombre et odieuse vengeance. Elle frissonna à l'image du baron de Loisel, de ce Lardi-

net qui avait fait tant de mal à son père ! Puis elle s'en voulut de s'être laissée ainsi tromper ! Et elle commença de douter de l'amitié de Marguerite ; ne s'était-elle pas faite la complice de son père ? Ne voulait-elle pas aussi venger la déchéance de son père ? Et Jean Vaucourt, qu'elle avait emmené chez Cadet, n'était-il pas lui-même tombé dans un piège grossier ? Héloïse frémit d'horreur, ce n'était plus le doute qui envahissait ses pensées en tumulte, mais la certitude ! À présent elle croyait découvrir tout le vaste plan d'une trame longtemps méditée contre elle et son père, contre leurs amis ! Le baron et sa fille avait découvert que Jean Vaucourt recherchait le comte, et on avait fait disparaître le jeune homme ! Héloïse avait maintenant cette conviction. À cette pensée son cœur trembla d'angoisse, son amour naissant s'agita dans l'épouvante. Elle allait oublier son propre sort, les dangers qui pouvaient la menacer, pour songer à Jean Vaucourt, pour le plaindre, pour prier Dieu de le protéger…

Tout à coup, elle tressaillit légèrement au bruit entendu d'une musique douce et plaintive qui semblait venir de tout près de là. Cette musique partait de derrière elle, derrière la cloison contre laquelle, malgré son dégoût, elle s'était accotée dans sa lassitude. Elle écouta attentivement, et elle reconnut les sons harmonieux d'une viole.

Elle chercha du regard une porte dans la cloison ; elle n'en vit aucune. Mais d'où pouvait donc venir cette musique qui calmait ses pensées inquiètes ? Puis, en écoutant encore, elle reconnut les sons d'un autre instrument, elle en saisissait les accords, et elle pensa que c'était d'un rebec. L'air qu'elle entendait lui semblait d'une ancienne romance qu'elle avait déjà entendu chanter ; cet

air était triste et monotone, mais la viole lui donnait un charme presque captivant.

La vieille femme qui entendait également cette musique remarqua entre haut et bas :

— Tiens ! le père Croquelin a donc un joueur de rebec pour l'accompagner !...

Héloïse avait entendu ces paroles, mais elle avait surtout saisi le nom.

— Le père Croquelin ? se dit-elle.

Elle se rappelait avoir entendu ce nom. Mais où ? mais quand ?... Elle fouilla activement son souvenir. N'était-ce pas un mendiant ?... Ah !... elle se souvenait à présent : son père lui avait parlé une fois ou deux de ce père Croquelin, un vieux mendiant de la Basse-Ville. Le comte était venu à Québec incognito au commencement du mois d'octobre de l'année précédente. Il avait appris que Lardinet était venu en Nouvelle-France après son départ de Pondichéry, et pour le retracer plus sûrement, pour le démasquer et pour éviter d'être reconnu, M. de Maubertin s'était déguisé en mendiant et durant tout l'hiver qui avait suivi il avait partagé l'habitation du père Croquelin. Le père Croquelin et le père Achard, comme Héloïse pouvait se le remémorer à présent d'après le récit du comte avaient été deux grands amis. Donc, pensa la jeune fille avec une joie soudaine, si le père Croquelin est tout près de là c'est un ami sur qui elle peut dépendre ! Elle n'a qu'à l'appeler à son secours. Oui, mais comment communiquer avec ce mendiant ? À côté de ce taudis où elle se trouve, Héloïse doit-elle comprendre qu'il est un autre logis où vit le père

Croquelin ? Est-ce que cette mince cloison sépare les deux logements ? Voyons !…

Héloïse, sans cesser d'écouter la musique de la viole et du rebec, examine la cloison d'un regard ardent… Pas une issue ! Pourtant… qu'est-ce cela ?… Un filet de lumière ?… Peut-être ! À un pied au-dessus de sa tête la jeune fille voit poindre une petite clarté. Elle se soulève sans bruit, elle constate que deux planches de la cloison sont légèrement disjointes. Dans cet interstice elle plonge un regard avide… Elle découvre une cabane à peu près semblable par l'intérieur à celle où elle est mais ce logis misérable est propre, tout y est à l'ordre. Devant elle, de l'autre côté de la pièce, un grand feu de bois sec brûle dans la cheminée et éclaire l'intérieur assez nettement. À côté de la cheminée, assis sur un banc rustique, le dos contre le mur elle aperçoit deux hommes : ce sont les deux musiciens. Elle les regarde longuement…

Elle reconnaît le premier, celui qui se trouve près de l'âtre et que les flammes éclairent vivement… elle le reconnaît par le portrait que lui a fait son père de cet homme, c'est le vieux mendiant. L'autre, le joueur de rebec, elle ne peut le voir distinctement ; mais il lui semble d'une taille plus élevée, et il a l'air plus jeune que le mendiant. Héloïse les considère tous deux, elle voit leurs yeux levés vers le plafond, graves tous deux et paraissant demeurer sous le charme de leur propre musique. Mais voilà que le joueur de rebec se penche légèrement vers son instrument, tend l'oreille et semble vouloir mieux saisir les accords qu'il lui fait rendre. Alors les flammes du foyer éclairent pleinement les traits basanés du joueur et Héloïse, dans un cri de suprême appel, clame ce nom :

— Flambard !…

La jeune fille s'était dressée debout, palpitante.

Àson cri, la vieille femme avait poussé un grognement sauvage et s'était jetée sur la fille du comte.

La musique s'était tue… et deux secondes s'étaient à peine écoulées qu'un choc se produisit contre la cloison qui se brisa, vola en éclats, et par l'ouverture surgissait Flambard suivi du père Croquelin.

Oui, Flambard, ahuri, était là.

Héloïse courut se jeter dans ses bras en pleurant de joie.

— Par les deux cornes de Lucifer ! cria Flambard en dardant sur Héloïse un regard tendre et sur la mère Rodioux un regard chargé de menace ; que veut dire ceci, la mère ?

Le père Croquelin s'approchait.

— Oh ! oh ! fit-il avec étonnement, c'est mademoiselle de Maubertin, si je ne me trompe ?

Héloïse, heureuse, demeurait dans les bras de Flambard dont le grand corps frémissait.

— Mademoiselle, prononça-t-il d'une voix altérée par l'émotion, ne pleurez plus… je suis là ! Ah ! c'est certainement la bonne sainte Vierge qui m'a fait rencontrer ce soir le père Croquelin ! Mais je ne comprends pas… suis-je stupide… Par l'épée de Saint-Louis ! père Croquelin, faites-moi parler cette vieille carcasse et qu'on sache ce qu'elle manigançait contre mademoiselle !

La colère éclatait dans les prunelles sombres de Flambard.

— Ah ! père Croquelin ! gémit la vieille femme. Ah ! monsieur Flambard ! ah ! mes bons gentilshommes, de grâce, je n'ai fait aucun mal ! C'est monsieur le baron qui a conduit ici mademoiselle pour que je la garde un jour ou deux !

— Hein ! le baron de Loisel ? demanda Flambard avec surprise.

Et de son regard stupéfait il interrogeait Héloïse.

Elle fit de suite le récit des événements qui s'étaient passés ce soir-là chez Marguerite de Loisel.

— Mais alors, demanda Flambard avec inquiétude, vous n'avez revu ni Jean Vaucourt ni Marguerite ?

— Non.

— Et vous croyez que Marguerite était votre amie ? interrogea Flambard avec un grand air de doute.

— Elle a été si bonne pour moi…

— C'était peut-être de l'hypocrisie ! La fille du baron de Loisel, la fille de Lardinet, votre amie, mademoiselle ? Ah ! non… cela ne se peut pas ! Et Jean Vaucourt… ah ! mademoiselle, je crains bien qu'il ne soit tombé lui aussi dans un infâme guet-apens !

— Vous me faites terriblement peur, Flambard, dit Héloïse avec un véritable effroi.

— Oh ! vous, mademoiselle, vous n'avez plus rien à craindre ! Mais votre père, Jean Vaucourt, moi-même… Ah ! si vous saviez… Nous sommes entourés d'ennemis implacables que nous ne pouvons démasquer ; ils agissent dans l'ombre ; ils sont sans

cesse aux aguets ; ils nous surveillent jour et nuit, et vous en avez une preuve effrayante ! Mais cela va cesser. Ces ennemis, je vais les prendre bientôt au collet. Ah ! par les deux cornes de Satan ! dussé-je faire sauter la cité entière, je détruirai cette vermine exécrable qui grouille autour de nous !

Et se tournant vers le mendiant, il demanda :

— Père Croquelin, connaissez-vous une maison sûre où je pourrai conduire mademoiselle, en attendant que j'aie délivré monsieur le comte de ses ennemis ?

— Je connais parfaitement une maison d'honnêtes artisans, et pas bien loin d'ici.

— Des artisans… dit Flambard avec un hochement de tête qui exprimait un gros doute.

Mais il se frappa aussitôt le front, puis saisit sa tête à deux mains et murmura, comme se parlant à lui-même :

— Ai-je oublié que monsieur Rigaud de Vaudreuil m'a fait mander pour demain au Château Saint-Louis ? Pourquoi n'irais-je pas ce soir, tout en y emmenant mademoiselle où, certainement, elle sera en toute sûreté ?…

Héloïse, qui avait entendu, demanda :

— Vous voulez m'emmener au Château ?

— Oui, mademoiselle, sourit Flambard, c'est l'unique endroit où je serai assuré de vous savoir en toute sécurité. Que dites-vous de mon idée, mademoiselle ?

— Je suivrai votre avis, Flambard.

— C'est bien. Père Croquelin, ajouta-t-il, courez me chercher une voiture, j'emmène mademoiselle au Château !

— J'y cours bien volontiers, monsieur Flambard, ça ne sera pas long.

Le père Croquelin partit aussitôt.

— Et toi, la mère, reprit Flambard, reprends ta besogne, et ne t'occupes pas de nous !

Puis, par le trou de la cloison il fit passer Héloïse pour la conduire dans le logis du mendiant en attendant le retour de ce dernier.

Flambard fit asseoir la jeune fille devant le feu de l'âtre et lui demanda de faire le récit de tout ce qui s'était passé depuis le mois de mai.

Héloïse se mit à narrer les terribles événements qu'elle avait vécus et que Flambard connaissait en partie.

Comme elle achevait, le père Croquelin parut.

— J'ai trouvé une calèche, annonça-t-il, et je vous conduirai moi-même au Château !

— C'est bien, père Croquelin. Venez, mademoiselle !

Et Flambard, offrant son bras à la jeune fille, l'entraîna dehors et la fit monter dans la voiture qui, la minute d'après, partait pour le Château.

Les deux associés

Onze heures sonnaient au cadran du Palais de l'Intendance.

Dans le grand et splendide salon, pleinement éclairé par six lustres à vingt-quatre bougies chacun, l'intendant-royal, seul, se promenait à pas lents, méditatif. Un silence solennel régnait troublé seulement par le pétillement des feux de deux grandes cheminées. Aux murs de ce salon étaient attachés plusieurs tableaux de peintres renommés ; mais l'un, surtout, paraissait attirer les regards de l'intendant chaque fois qu'il passait devant. C'était un portrait, de grandeur naturelle, encadré d'or, et ce portrait représentait une femme. Cette femme était belle d'une beauté presque mystique. Assise sur un fauteuil à médaillon, elle appuyait sa tête dorée et ondulée sur sa main droite, le coude posé sur un bras du fauteuil, et gardait une physionomie un peu rêveuse. Ses grands yeux gris bleu avaient une profondeur mystérieuse, tandis que ses lèvres rouges souriaient avec une sorte de condescendance qui pouvait paraître à l'œil de l'observateur ou ironique ou cruelle… Sa gorge magnifique semblait s'animer au papillotage des bougies de deux bras de lumière placés de chaque côté du cadre, et, parfois, l'on eût pensé que cette chair nacrée, qui avait si souvent frémi sous les baisers fous d'un roi qui aurait pu être grand, frissonnait encore sous la robe de brocart d'argent. Ses pied reposaient, nus, dans deux petites sandales d'or.

Devant ce portrait, presque vivant, Bigot venait de s'arrêter. Il contemplait cette femme avec une admiration qui croissait de moment en moment. Et à mesure que le portrait semblait prendre vie, l'intendant courbait l'échine dans un geste de respectueuse adoration ; car, alors, il lui semblait qu'Antoinette

Poisson, cette reine plus reine que l'épouse du roi Louis XV, allait se détacher de son cadre et s'approcher de lui… Et lui, Bigot, non seulement ployait l'échine, mais il ployait les genoux…

Une porte à coulisse glissa silencieusement, une ombre apparut entre deux draperies de perles dont le vif scintillement attira les regards de l'intendant. Il vit un domestique, à demi incliné, dans l'attente.

— Qu'est-ce, Thomas ? demanda l'intendant en retrouvant son attitude accoutumée.

— Monsieur Cadet, le munitionnaire, demande audience, répondit le valet d'une voix onctueuse et très basse.

— Introduisez, Thomas !

Bigot lança un autre regard d'admiration passionnée à la marquise de Pompadour dans son cadre doré, et peut-être un regard de regret, et alla prendre place sur un tête-à-tête devant l'une des cheminées.

Le sieur Cadet parut, aussi richement vêtu que l'intendant sous le manteau de velours brun passementé d'argent, qu'il enleva et tendit au domestique qui l'avait introduit.

— Ah ! mon cher ami, s'écria Bigot, approchez donc ! Et il indiquait un fauteuil près de lui.

Le munitionnaire vint prendre le siège indiqué.

Bigot poursuivit :

— J'attendais monsieur Rigaud qui m'a donné rendez-vous à dix heures.

— Il est onze heures, fit remarquer Cadet.

— Je sais. Aussi, je ne peux comprendre ni m'expliquer ce retard de monsieur Rigaud. J'ai dépêché mon secrétaire au Château.

— Il se peut, dit Cadet, que monsieur Rigaud ne puisse venir.

— En ce cas, je compte qu'il me fera prévenir aussitôt, car je n'entends pas passer la nuit debout, seul ici, à attendre ce monsieur qui… entre nous, ami Cadet… me paraît depuis un certain temps prendre des airs de gouverneur.

— Ne représente-t-il pas son noble frère ? fit Cadet avec ironie.

— Le marquis, entre nous encore, est un brave garçon, suffisamment pâteux pour que nous le puissions pétrir à volonté ; mais ce Rigaud, par Notre-Dame ! avoue-le, Cadet, me semble se donner une importance qui me paraît de mauvais aloi.

— Il serait peut-être, opportun, sourit cruellement Cadet, de lui faire passer son goût de l'importance !

— J'y pense… répondit Bigot, tandis qu'un éclair menaçant sillonnait sa prunelle. Mais venons-en de suite à l'objet de votre visite. Pour que vous veniez me trouver jusqu'ici à cette heure de la nuit, il doit se passer quelque chose d'intéressant ?

— Quelque chose de grave ! répliqua Cadet d'une voix sombre.

— Quoi donc ?

— J'ai surpris ce soir Jean Vaucourt avec Marguerite de Loisel.

— Ho ! ho ! fit Bigot, que m'apprenez-vous là sur le compte de ma filleule ?

— La vérité.

— Est-ce que par hasard l'ancien clerc de notaire se serait mis à roucouler ? demanda narquoisement l'intendant.

— Si ce n'était que cela… Mais je pense qu'il médite quelque projet relatif au comte de Maubertin.

— Alors il saurait ce qu'est devenu le comte ?

— Je le pense.

— Mais alors c'est très grave, en effet ; c'est même dangereux.

— D'autant plus dangereux que je ne suis pas loin de penser qu'il a réussi à se faire une alliée de Marguerite qui nous trahit.

— Ho !… si cela était !…

Bigot fit un geste, comme le geste d'un bourreau qui lève une hache et la rabat vigoureusement sur un col humain.

— Or, pour parer à ce premier danger, reprit Cadet, j'ai usé de discrètes précautions.

— Qu'avez-vous fait ?

— J'ai retenu Marguerite que j'ai confiée à la surveillance de mes femmes. Quant à Jean Vaucourt… Ah ! j'oublie de vous instruire d'un fait : Jean Vaucourt et Marguerite sont venus, vers les huit heures, à ma maison.

— Dans quel but ?

— Je n'ai pu le savoir encore. Marguerite est entrée seule. Mais dès son entrée un valet est venu me prévenir qu'un individu avait accompagné la jeune fille jusqu'à ma porte, et que l'individu demeurait caché en dehors de la palissade. Alors j'ai fait saisir l'homme par mes gardes… c'était Jean Vaucourt.

— Qu'en avez-vous fait ? demanda Bigot avec un grand intérêt.

— J'ai d'abord eu l'idée de le faire promptement poignarder sur place. Puis, je me suis ravisé. En attendant que nous décidions de son sort, je l'ai fait jeter dans mes caves.

— Bon, après le père, ce sera le tour du fils ! prononça Bigot avec un accent de haine terrible.

— En effet, ricana Cadet, le bonhomme Vaucourt n'est plus à craindre avec ses jérémiades et ses plaintes contre monsieur l'intendant qu'il accusait sans cesse de l'avoir ruiné.

— L'imbécile ! gronda Bigot.

— Certes, admit Cadet ; mais il reste encore le fils !

— Il mourra ! dit froidement Bigot.

— Et… il restera encore le comte ! fit Cadet avec une haine féroce.

— Il mourra ! dit encore Bigot.

— Et il restera sa fille… il restera Flambard…

— Ils mourront tous ! prononça l'intendant sur un ton sinistre.

— Quand ? demanda Cadet.

— Demain. Oui, demain. Tu donnes, demain soir, cher Cadet, une grande fête…

— À laquelle vous ne manquerez pas de venir, j'imagine ?

— Compte sur moi, j'y serai. Mais j'y veux être, à présent, non seulement pour le plaisir que j'y trouverai, mais aussi pour affaires. Cadet, ajouta Bigot en baissant la voix, il faudra profiler de cette fête pour faire disparaître à tout jamais tous ces êtres qui nous gênent et qui finiront, si nous n'y mettons la main, par nous compromettre dangereusement. Car j'ai reçu des nouvelles de Paris et de Versailles. Il appert que le roi a décidé de rendre sa faveur à Maubertin. Or, tu le sais, le comte est notre pire ennemi, c'est-à-dire qu'il sera le premier à nous dénoncer au roi et à ses ministres, ces imbéciles qui ne peuvent nous laisser mener nos petites affaires en paix.

— Et il restera toujours Lardinet ! fit encore Cadet.

— Voilà un autre imbécile que je regrette de n'avoir pas envoyé en enfer rejoindre son illustre patron Satan.

— Dès le jour où vous lui avez donné l'opportunité de reprendre sa liberté, j'ai compris que c'était une grosse faute.

— Oui, mais il me jurait tant et tant qu'il allait faire disparaître ces Maubertin !

— Il a manqué son coup !

— C'était insensé de mettre le feu à des bâtiments… Si au moins il avait eu l'esprit de guetter ses victimes au cas où elles auraient tenté d'échapper à l'incendie… Et c'est justement ce qui est arrivé.

— Chanceux encore que nous avons été, le comte et sa fille sont tombés aussitôt entre nos mains !

— Mais dites-moi, à propos du comte : vous êtes certain d'avoir agi avec lui de façon qu'il ne puisse soupçonner nos intentions.

— Soyez tranquille. Ce matin encore, le comte demandait à mon médecin, qui exécute mes instructions avec la plus grande intelligence, s'il lui serait permis enfin de faire valoir sa gratitude auprès de monsieur Cadet !

Bigot se mit à rire narquoisement.

— Voyez-vous, reprit Cadet avec un sourire sarcastique, comment nous avons travaillé. Tous les jours le comte bénit mon hospitalité. Il ne cesse de répéter qu'il me doit la vie, qu'il la doit également à monsieur l'intendant-royal, qui ne saurait avoir manqué de recommander à monsieur le munitionnaire d'avoir les plus grands soins et les meilleurs égards pour monsieur le comte de Maubertin. À telle enseigne, mon cher ami, que nous serons bientôt aux yeux de monsieur de Maubertin, je le crains fort, deux divinités venues des cieux pour apporter la paix et le bonheur aux hommes de bonne volonté !

Cette facétie fit rire les deux associés aux larmes.

Puis, l'intendant exhiba une magnifique tabatière en or sertie de pierres précieuses, prit une prise de tabac qu'il aspira avec une véritable volupté. Il offrit ensuite sa tabatière à Cadet, qui s'empressa d'imiter l'exemple de l'intendant.

Puis, ce dernier dit :

— Mon cher, si nous n'avions que ce comte de Maubertin dans les jambes, ce serait peu de choses !

— Il vous reste sur le cœur, n'est-ce pas, ce Jean Vaucourt ?

— Et ce Flambard ?

— N'oubliez pas Lardinet !

— Bah ! fit Bigot avec mépris, je vais voir dès demain à ce que Lardinet reçoive un bon coup de dague au cœur !

— Mais s'il était trop tard…

— Trop tard ! Pourquoi ? demanda Bigot en tressaillant légèrement.

— Parce que je ne vous ai pas encore dit que la fille du comte de Maubertin a disparu de ma maison où elle habitait, comme vous le savez, avec Marguerite.

— Quand est-elle disparue ?

— Ce soir, et je doute fort le baron d'être pour quelque chose dans cette affaire.

— Ne pourrait-elle s'être enfuie d'elle-même ?

— Cela se pourrait. Mais peu après avoir été prévenu de cette disparition j'ai informé Marguerite de la chose. Alors elle a poussé un rugissement, de bête, et elle a jeté une malédiction au baron de Loisel. C'est ce qui…

— Oui, oui, interrompit Bigot dont les sourcils étaient fortement contractés ; ce damné Lardinet complique les affaires.

— Il m'a l'air de mêler nos cartes.

— Il s'agit de voir à ce qu'elles ne soient pas mêlées tout à fait.

— Quel est votre avis ? demanda Cadet.

— Je pense qu'il importe de retracer la fille du comte et Lardinet. Je vous conseille donc de mettre immédiatement des agents en campagne. Il faut en finir cette fois. Si j'ai temporisé jusqu'à ce jour, c'est pour la raison que j'attendais des nouvelles de Versailles avant d'agir. Si j'avais été certain de n'avoir rien à redouter plus tard du comte et de Lardinet, je me serais arrangé de façon à les faire rapatrier en France. Mais, à présent, par les nouvelles que j'ai reçues, il faut que le comte meure, que sa fille meure, que Jean Vaucourt ait le sort de son père, que ce damné Flambard — qui peut-être a été cause de tout le mal — soit jeté au fleuve avec une pierre au cou pour qu'il y séjourne l'éternité durant, il faut que ce Lardinet stupide soit poignardé sur un coin de ruelle, il faut encore…

Bigot s'interrompit brusquement.

Le domestique, qui avait introduit Cadet, reparut précédant un troisième personnage : c'était Deschenaux.

— Eh bien ! s'écria Bigot, que savez-vous ? Monsieur Rigaud viendra-t-il ce soir ?

— Il sera ici dans dix minutes, répondit le secrétaire de l'intendant.

Puis il se tourna vers le domestique, qui semblait attendre des ordres, et lui fit signe de se retirer. Lorsque le valet fut disparu, Deschenaux se rapprocha vivement des deux associés et dit d'une voix basse et tremblante :

— Monsieur l'intendant, si Monsieur Rigaud de Vaudreuil n'est pas venu à l'heure citée pour votre rendez-vous avec lui, c'est parce que…

Il sembla hésiter une seconde.

— Voyons ! dit Bigot avec impatience.

— Parce que, reprit Deschenaux, un visiteur est survenu au Château au moment où monsieur Rigaud s'apprêtait à se rendre ici.

— Un visiteur ? dites-vous.

— Ai-je dit un visiteur ?… C'est deux visiteurs que je voulais dire, monsieur l'intendant.

— Et qui étaient ces visiteurs, monsieur ?

— L'un, murmura Deschenaux, était Flambard !

— Flambard ! répétèrent comme un écho lointain les voix surprises de Bigot et de Cadet.

— Et l'autre, continua Deschenaux, c'était mademoiselle de Maubertin !

Cadet bondit sur son siège.

— Que dites-vous là, ami Deschenaux ?

— Ce que j'ai vu de mes yeux et entendu de mes oreilles !

— Par l'enfer ! rugit Bigot, voilà bien les complications que je redoutais, ou, tout au moins, que je commençais à redouter. Donc, Cadet, ajouta-t-il sur un ton résolu, il n'est plus d'atermoiements possibles !

Et alors ces trois hommes, si bien faits pour se comprendre, se rapprochèrent, et faces contre faces, les yeux dans les yeux, lèvres à lèvres presque, tinrent un conciliabule mystérieux, mais à voix si basse, que nul n'eût pu saisir à deux pas du groupe. Ce n'était qu'un murmure… qu'un souffle. Puis, Bigot, avec un accent singulier, termina ce colloque par ces paroles prononcées à voix plus haute :

— Mes amis, qu'il soit entendu que, après demain, nous regardions le soleil avec des yeux tranquilles !

Les trois hommes exprimèrent en même temps un sourire effrayant, puis ils s'écartèrent rapidement au moment où un bruit de voix partait du grand vestibule.

— Voilà Rigaud de Vaudreuil, dit Bigot. Deschenaux, ajouta-t-il, demeurez… vous prendrez place à cette table. Quant à vous, Cadet, il importe que Rigaud ne vous voit pas ici, venez.

L'intendant conduisit le munitionnaire à une extrémité du salon, ouvrit une porte, le poussa gentiment tout en lui murmurant à l'oreille :

— Voyez de suite aux préparatifs de notre fête !

Ils échangèrent un coup d'œil d'intelligence, et Cadet s'en alla.

Bigot referma doucement la porte et revint à son secrétaire à l'instant même où un domestique introduisait Rigaud de Vaudreuil accompagné d'un secrétaire.

La fureur du Baron de Loisel

Comme l'entretien qui allait avoir lieu entre Bigot et Rigaud de Vaudreuil n'a rien à voir avec les événements qui ont trait à ce récit, nous quitterons le Palais de l'Intendance et nous reviendrons sur nos pas pour retrouver le baron de Loisel.

Le baron, après avoir déposé Héloïse de Maubertin chez la mère Rodioux, s'était rembarqué dans sa calèche pour la ramener chez un loueur de la Basse-Ville. Il était énormément joyeux, jamais son cœur de bandit n'avait éprouvé pareille joie, pareil triomphe !

— Enfin, se disait-il chemin faisant, je tiens ma vengeance, pour de bon cette fois ! Il ne manque plus que ce maudit Maubertin… Mais je l'aurai… je l'aurai pas plus tard que demain ! Et après… oui, après que je me serai débarrassé de lui et de sa fille, oui, après que je les aurai bien torturés tous les deux, à ma plus grande satisfaction, après, j'irai à Versailles, et du diable si je ne me refais pas à neuf ! Car ce baron de Loisel emprunté va finir par me jouer des tours. Je veux un titre, quelque chose d'un comte, par exemple, mais un titre que je saurai bien arracher au roi par l'intermédiaire de quelques courtisans que je connais bien ! Quant à la fortune, mon banquier à Paris m'écrit que mes placements ont prodigieusement fructifié, que mon capital atteint sept cent mille livres. Ce n'est pas le monde, je sais bien, mais enfin… Je prendrai donc deux cent mille pour acquérir mon titre de noblesse, trois cent s'il le faut. Le reste, je le verserai dans quelque entreprise qui m'apportera les millions que je souhaite posséder depuis si longtemps. Oh ! ricana-t-il, je ne suis pas encore sur le pavé ! Seulement, tant que Maubertin et sa fille vi-

vront, je n'aurai jamais de chance à Versailles… ce sont deux ombres qui ternissent singulièrement mes horizons !

Puis, le baron se mit à réfléchir, comme si une idée nouvelle s'était fait jour dans son cerveau haineux.

— Diable ! suis-je bête, murmura-t-il au bout d'un moment, pourquoi irais-je me défaire de la fille du comte ? Car elle est jolie, un peu naïve, sotte peut-être, mais on peut la refaire, et je suis assuré qu'elle me serait une agréable maîtresse !

Il se mit à ricaner sourdement.

— Quelle excellente vengeance ! ajouta-t-il. Ah ! par Notre-Dame ! je commence à penser que je n'ai pas dit mon dernier mot !

Content de la combinaison machiavélique que venait d'imaginer son esprit infernal, le baron fouetta vigoureusement son cheval. La calèche grinça sur le pavé rugueux, cahota et s'arrêta quelques minutes après devant l'écurie du loueur.

Le baron paya grassement et s'en alla.

Après quelques minutes de marche, il s'arrêta sous la lumière pâle d'une lanterne accrochée au-dessus d'une porte sur laquelle on avait tracé en caractères gothiques :

Le baron sourit.

— Bon ! murmura-t-il, j'ai précisément faim et soif. Je n'ai pas le temps d'aller m'attabler dans une auberge élégante de la Haute-Ville, et pour une fois je peux bien me contenter d'une collation à bon marché.

Il entra.

Le baron s'attarda longtemps devant le poulet froid qu'on lui servit et la chopine d'un vin aigrelet. Le menu ne convenait pas, certes, à un seigneur comme monsieur le baron de Loisel ; c'était tout au plus le repas à bon marché que se paye l'artisan pauvre. Mais M. de Lardinet était trop préoccupé de ses affaires personnelles et de celles d'autres personnages pour prêter quelque attention à la chair coriace du poulet et à l'aigreur du vin. Il avait faim et soif, il but et mangea, mais sans arrêter, bien entendu, le cours de sa pensée.

— Que vais-je faire de ma fille ? ruminait-il. Décidément, c'est une sotte qui a perdu tout naturel pour son père. Et puis, que complote-t-elle avec ce Jean Vaucourt que j'ai si maladroitement manqué ce soir ? Qu'allait faire Marguerite chez Cadet ? Je le devine un peu par les quelques mots échappés à la fille du comte. Qu'importe ! une chose sûre, je tiens cet oiseau au plumage doré. N'ai-je pas eu bon nez de m'être dissimulé dans le parterre de Marguerite ? J'aurais manqué cette excellente capture. Et maintenant que j'ai la fille, je saurai bien attraper le père. J'ai là un appât infaillible pour attirer le comte de Maubertin dans mes filets.

Il se mit à ricaner doucement.

— Mais comment, reprit-il, vais-je m'y prendre pour faire sortir le comte de chez Cadet ?

Un moment il demeura songeur pour continuer peu après ainsi :

— Je m'imagine bien que le comte est gardé à vue jour et nuit, qu'il est là plus prisonnier qu'il ne le serait entre les murs d'une

bastille. Car Bigot et Cadet ne sont pas chiens à lâcher un os tant qu'il y reste un quelque chose à gruger. Mais le comte, ce n'est pas pour simplement le gruger qu'ils le gardent si bien, c'est pour le dévorer tout à fait à eux d'eux. Et moi, n'aurai-je pas ma part ? Allons donc, par Notre-Dame ! Maubertin me doit quelque chose, et j'y tiens ! Mais comment le faire sortir ?…

Le baron avala une gorgée de vin aigrelet, grimaça sans le savoir et poursuivit le cours de sa pensée :

— Demain soir, c'est grande fête chez Cadet, on mangera à s'étouffer, on tourbillonnera à s'étourdir, on boira, on se soûlera ! Les têtes ne tiendront plus sur les épaules, les yeux seront aveuglés, et l'occasion serait excellente pour s'introduire dans la place sans éveiller l'attention. J'y sais certains domestiques avec qui je saurai fort bien m'entendre moyennant quelques écus d'or. Ma foi, c'est dit : demain, je tiendrai Maubertin !

Et le baron, comme s'il eût été très assuré de tenir sa vengeance, sourit avec triomphe.

Il venait d'achever son repas. Il appela le restaurateur, paya et sortit.

Il se dirigea vers cette ruelle en laquelle domiciliait la mère Rodioux.

Quand il entra, il fut très étonné de voir la vieille mendiante étendue sur un grabat où elle gémissait.

Puis il remarqua que la vieille était seule… que la fille du comte n'était plus là ! Puis encore, il découvrit le trou dans la cloison brisée. Il devint affreusement pâle, un souffle de colère terrible le fit chanceler, il proféra un blasphème et cria :

— Holà ! la vieille, qu'as-tu fait de la fille du comte ?

La mère Rodioux, qui n'avait pas entendu le baron entrer, fit un saut sur son grabat, se dressa et se mit à considérer son visiteur d'un œil stupide.

— Eh bien ! fit la vieille d'une voix éraillée, dites-moi donc d'où vous venez !

— D'où je viens ? Pardieu ! vous devez le savoir. Mais à présent je viens pour m'assurer que vous avez obéi à mes instructions.

— Est-ce ma faute, si…

La vieille se mit à larmoyer.

— Et, continua le baron en essayant de réprimer sa colère, après une heure d'absence, je trouve la cage défoncée et l'oiseau envolé.

— Alors, répliqua la vieille en pleurnichant, vous devez bien voir, monsieur le baron, qu'il est survenu quelque chose que je n'ai pu prévoir et vous non plus !

Le baron tremblait de tous ses membres sous la colère qui grandissait, et dardait sur la mendiante un regard soupçonneux.

La vieille lui narra la chose ainsi :

— J'avais fait asseoir la demoiselle là, sur ce grabat. Elle ne voulait pas se coucher et se plaignait qu'on l'avait trompée. J'ai voulu lui faire accroire que vous étiez allé chercher son père. Elle s'est mise à bouder. Moi, j'avais ma besogne à faire. Et le temps passait. Puis, le père Croquelin, qui habite là et qui a sa porte sur

la ruelle en arrière, s'est mis à jouer de la viole. J'ai entendu en même temps les accords d'un rebec, et j'ai pensé que le père Croquelin avait rencontré un copain et l'avait emmené chez lui pour jouer du rebec. Mais tout à coup j'entends ce cri poussé par la demoiselle :

— Flambard !

— Flambard ! répéta le baron en blêmissant.

— Eh bien ! oui, ce gueux de Flambard était là… c'est lui qui jouait du rebec. Et je n'ai pas même le temps de pousser un cri, que, pan ! la cloison vole en miettes et voilà ce Flambard qui paraît avec le père Croquelin. Vous comprenez qu'il a de suite aperçu la demoiselle ? Alors, ça n'a pas été long : allons-nous-en, j't'emmène ! Le père Croquelin est parti à la recherche d'une calèche, et en route pour le Château Saint-Louis !

— Pour le Château Saint-Louis !… Le baron demeurait abasourdi.

— Alors, qu'est-ce que je pouvais faire, je vous le demande ?

Le baron, plus furieux que jamais, se mit à marcher rageusement par le taudis tout en grommelant ceci :

— Quoi ! Lucifer serait-il ligué contre moi ? Ah ! ce sacré chien de Flambard… j'aurais bien dû essayer de me défaire de lui en premier lieu ! Décidément, je suis joué de tous côtés ! Vais-je devenir imbécile ? Ho ! je ne peux pas manquer ainsi ma vengeance ! Par Notre-Dame ! Maubertin rirait trop ! Par la gueule du loup ! je deviendrais la risée de tout le monde ! Par la peste !… par la mort !… par le sang et l'eau !… par les entrailles des saints Martyrs !… par la mamelle de ma mère ! … par…

Ne trouvant plus de jurons appropriés, le baron saisit un escabeau et le lança à toute force contre la cloison déjà brisée.

— Ah ! ça, s'écria la mère Rodioux avec indignation, avez-vous envie de défaire le reste de ma maison ? N'est-ce pas assez que ce gueux de Flambard m'ait fracassé ces planches ?

— Ferme la boîte de ta peste ! clama le baron hors de lui. Car je commence à penser que tu t'es faite la complice de ce Flambard que les mille satans du diable de l'enfer flambent pieds, corps et tête ! Que n'as-tu pris un tisonnier ! Que n'as-tu défoncé la tête de cet iroquois maudit, après qu'il eut défoncé ta cloison ! Voyons, parle !

— Eh !... baron de contrebande, clama la vieille à son tour prise d'une rage affreuse, la bouche grimaçante, l'œil en sang, tu ne vas pas m'abreuver d'injures dans ma maison, j'espère ! Va-t'en ! va-t'en au diable !

— Vieille tête de serpent ! répliqua le baron, je t'ai payé cent belles livres pour ne rien faire, et c'est ainsi que tu me traites ?

— Tes cent livres, baron d'égoût, tu ne les reverras pas de sitôt, et je trouve que tu me le fais, là, joliment gagner !

— Vieille peau de grenouille ! tu me les recracheras, ou je t'étoufferai !

— Viens, baron de botte ! viens m'étouffer ! Tiens ! le voilà le tisonnier... approche !

Fort agile pour son âge, la vieille femme avait fait un saut vers le foyer, avait ramassé le tisonnier — superbe barre de fer longue de plus d'un mètre — et menaçait de cette arme le baron.

Lui… eut peur. Cette femme, vieille, ridée horriblement, crasseuse, diablesse toute recopiée, était si effrayante à voir, à présent, si dégoûtante en même temps, que le baron malgré lui recula. Puis, se mettant à rire, mais d'un rire jaune et plein de haine :

— C'est bon, mère Rodioux, dit-il, je vois que tu es sincère, n'en parlons plus ! Je m'en vais.

Mais avant de sortir il alla à la muraille décrocher l'épée qu'Héloïse avait remarquée, et dit, tranquillement :

— Je reprends mon épée…

Puis il se mit à regarder autour de lui.

— Et ma besace ? demanda-t-il en regardant la mère Rodioux qui ne lâchait pas son tisonnier.

— C'est ce Flambard qui l'a emportée !

En effet, Flambard, avant de sortir, avait ramassé lu besace et l'avait jetée sur son dos.

Le baron proféra un nouveau juron, saisit un autre escabeau et s'apprêta à le lancer quelque part… Mais la mère Rodioux l'arrêta net.

— Cette fois, baron de ruelle, proféra-t-elle, si tu me brises quelque chose, moi je te brise ta baronnerie pour le reste de tes jours !

Le baron parut se radoucir et se mit à rire sinistrement. Puis il se dirigea vers la porte pour s'en aller. Mais avant de franchir le seuil il s'arrêta et dit, froidement, menaçant cette fois :

— Vieille, je te défends de parler à qui que ce soit de ce qui s'est passé ici ce soir, tu m'entends ? Je ne te dis que ça… bonsoir !

Il partit.

La vieille lui lança une imprécation sauvage.

Et dans la nuit noire le baron marchait d'un pas fort mal assuré, la tête en feu, le cœur rongé par la haine, le cerveau ravagé par un tourbillon de pensées folles, de pensées de sang. Il s'était sans le savoir engagé sur la rue Sault-au-Matelot, et, peu après et instinctivement, il s'arrêta devant une pauvre habitation, aux volets hermétiquement fermés, sans un filet de lumière ni un bruit à l'intérieur. La rue était tout à fait déserte et la nuit silencieuse partout. De la Haute-Ville le baron entendit sonner les douze coups de minuit.

Il esquissa un hochement de tête maladif et murmura :

— Voici la maison du père Vaucourt !… Si Jean Vaucourt était là, je pourrais toujours par lui commencer ma vengeance ! Ho !… il faut absolument que je tue quelqu'un ce soir ! Il le faut… sinon, je ne pourrai vivre une seconde tranquille ! Oui, il faut que je tue… il faut que je tue !

Et ce disant, il sondait la porte, et cette porte, à sa grande surprise, s'ouvrit d'elle-même sur un intérieur affreusement noir.

Un instant, sur le seuil, il prêta l'oreille. Il crut d'abord que tout était silence. Mais peu à peu, mêlé aux battements de son cœur, il pensa saisir quelque chose qui ressemblait à une respiration très lourde, lente, difficile. C'était la respiration d'un dormeur fatigué, probablement. Le baron entra tout à fait et referma

doucement l'huis. Vers le foyer il aperçut quelques fugitives lueurs. Il s'y dirigea dans le but de l'alimenter afin de voir clair dans ce trou. Il buta contre un objet, qui lui sembla un escabeau, le renversa, tomba lourdement sur le plancher qui craqua, jura et se releva avec un émoi facile à comprendre. Par un tel tapage il avait pensé réveiller une partie de la cité. De nouveau il prêta l'oreille… Un frisson de terreur le fit vaciller : là, tout près de lui, il percevait un râle sourd… là, à deux pas de lui, il croyait distinguer quelque chose de sombre qui se balançait au beau milieu de la pièce, comme si ce quelque chose était attaché au plafond. Frémissant, il écouta encore ; oui, ce quelque chose qu'il ne pouvait suffisamment voir, dont il ne pouvait définir ni la forme, ni la nature, ce quelque chose râlait effroyablement !

Parvenant à dompter son épouvante, le baron courut au foyer, tâtonna, mit les mains sur un tisonnier, remua activement les braises mourantes, jeta dessus quelques fagots que ses mains rencontrèrent dans l'obscurité, et en quelques minutes parvint à faire jaillir une haute flamme qui éclaira vivement l'habitation. Et alors, il aperçut, non sans horreur, un homme pendu par le cou au plafond. C'était incroyable ! Il frotta ses yeux… l'homme balançait doucement au bout de la corde ! Le baron croyait vivre un cauchemar ! Puis il vit l'escabeau qu'il avait renversé, et par un travail rapide de l'esprit il crut comprendre que ce pendu avait les pieds posés sur l'escabeau à son entrée ! Cet homme était donc en train de se pendre ? Le malheureux ! Le baron se rapprocha avec crainte ! Il voulait examiner de plus près cet homme et chercher à le reconnaître. Il vit les mains de l'homme liées derrière son dos, il vit un bâillon appliqué sur sa bouche. Un moment il avait pensé que c'était le père Vaucourt qui avait voulu mettre fin à ses jours misérables. Mais en découvrant l'homme

ainsi ligoté et bâillonné, il comprit qu'il se trouvait en présence d'un acte de vengeance quelconque.

Plus curieux maintenant que craintif, le baron se rapprocha davantage et, à son grand étonnement, reconnut que ce pendu était un garde du Château. Et le garde râlait encore… il étouffait ! Certes, il aurait pu étouffer à bien moins… Le baron releva vivement l'escabeau et le plaça sous les pieds du pendu qui, alors, se mit à gigoter et à geindre. Puis le sang reprit sa circulation, le pauvre diable se mit à respirer avec d'inouïs efforts, il roula affreusement les yeux, puis se mit à fixer le baron avec une sorte d'hébétement. Mais il ne cessait de suffoquer… Le baron monta sur l'escabeau et débarrassa l'homme de son bâillon.

Le garde alors poussa un soupir à renverser un rocher, et le baron, reconnaissant à la fin ce garde qu'il avait eu à son service, recula, très stupéfait.

— Hein ! Verdelet !… s'écria-t-il. Par Notre-Dame ! que fais-tu là ?

— Ah ! monsieur le baron… Comment se fait-il ?… Mais savez-vous que vous avez failli me pendre pour de bon ?

— Est-ce ma faute, animal ? tu étais sur mon chemin ! rétorqua le baron repris de colère.

— Oh ! je ne veux pas vous en faire le reproche ; je vous remercie même un peu.

— Un peu, seulement ! dit le baron d'une voix sourde.

— Pardon ! monsieur le baron, je vous remercie beaucoup… beaucoup, si seulement vous étiez assez bon de me débarrasser

de cette corde qui me ronge le cou ! ou si vous me déliiez les mains…

— Mais dis-moi d'abord qui t'a placé ainsi entre ciel et terre ?

— Vous voulez dire entre plafond et plancher ?

— N'importe !

— C'est ce sorcier de Flambard !

— Hein ! Flambard ! Flambard encore ! Flambard toujours ! Ah ! ça, il a donc le diable au ventre ! Par les tripes et les tripes ! ce croquant me fera crever de rage et de haine !… Hé ! dis-moi donc encore… tu es seul ici ?

— Seul !… Hélas ! que ne le suis-je ! s'écria le garde avec une sainte horreur. Tenez ! là, dans cette chambre… allez voir ce qu'il y a là !

— Qu'y a-t-il là ? demanda le baron sans pouvoir réprimer un frisson que fit naître l'expression hagarde même du garde.

— Allez voir, vous dis-je !… Mais auparavant aidez-moi donc à me dépendre !

— Attends ! répliqua le baron ; je veux voir, auparavant, comme tu dis.

Il pénétra dans la chambre indiquée avec précautions. Les flammes du foyer jetaient quelques fugitives lueurs sur un lit placé dans un angle de la chambre. Vers ce lit le baron marcha, car il avait cru percevoir vaguement une forme humaine étendue dans sa longueur que recouvrait une couverture quelconque. Il s'approcha doucement… si doucement que le garde, l'oreille tendue,

ne pouvait saisir les pas du baron. De la forme humaine étendue sur le lit, pas un souffle ! Le baron sentit des gouttes d'eau glacée glisser de son front. Il approcha encore, d'une main tremblante souleva un coin de la couverture… Il laissa retomber aussitôt ce coin de couverture et recula, horrifié. Sous ses yeux une face horrible, blanche, grimaçante avec des yeux ouverts dans lesquels régnait la plus profonde horreur, apparaissait. Et cette face semblait le regarder avec une nuance de menace, avec un rictus qui crispait des lèvres noirâtres ! Mais pourtant pas une fibre de cette figure affreuse ne bougeait. Et le baron pouvait apercevoir sous la gorge un trou et tout autour du sang coagulé… Et cette face terrible, c'était celle du père Vaucourt !

Le baron n'en voulut pas voir davantage… il recula rapidement vers la pièce d'où il venait… il reculait encore que la porte donnant sur la rue s'ouvrit brusquement qu'une silhouette humaine se profila dans la vague clarté du lieu.

Le baron se retourna d'une pièce, vit la silhouette humaine, poussa un cri terrible, tira son épée et s'élança dans un bond furieux, criant :

— Ah ! cette fois, maraud de satan, tu ne m'échapperas pas !

Sans mot dire, la silhouette fit un pas rapide se baissa, ramassa une épée sur le plancher — celle du garde pendu au plafond — se releva et para un coup droit juste à temps… une demi seconde seulement, et l'épée du baron lui transperçait la gorge.

L'inconnu, dans cette obscurité zigzaguée de lueurs fugaces que projetaient les flammes de la cheminée, se mit à ricaner avec un accent nasillard… c'était Flambard !

— Ah ! ah ! monsieur le baron de Lardinet… plaisir de vous revoir ! Mais vous êtes peu poli : j'apportais précisément à ce pauvre pendu une excellente bouteille et un exquis fromage pour le remettre un peu sur ses jambes, et vous vous jetez sur moi comme un dogue enragé et tout comme si j'étais un maraudeur de nuit ! Hé ! hé ! hé !… Avouez, M. le baron Lardinet, qu'en perdant du rang et de la noblesse, vous perdez un peu de courtoisie également ! C'est inimaginable… vous que j'ai vu le beau et fier gentilhomme du Château Saint-Louis… vous que j'ai vu ce maître dirigeant à gré et à fantaisie toute une intendance-royale à Pondichéry… vous que… Décidément, je vieillis, ou c'est vous-même, monsieur de Lardinet, qui perdez de la jeunesse !

Et Flambard riait… il riait placidement tout en parant les attaques furieuses du baron ; car les lames étaient engagées, elles cliquetaient sinistrement, elles éclataient de lueurs fauves, elles bruissaient, elles voletaient, grinçaient

Car le baron, nous l'avons dit, passait pour une fine lame. Vieux bretteur, il avait parcouru le monde, passant d'un continent sur un autre, l'épée au côté ou la rapière au poing. Et cette nuit, en cette nuit où tant d'événements terribles semblaient vouloir se produire à l'improviste, le baron, en dépit de son âge, ne paraissait avoir perdu ni de sa vigueur, ni de son agilité, ni de la souplesse de son poignet. Flambard comprit de suite qu'il avait affaire à un rude adversaire. Mais il n'eut garde de le laisser voir. Il continuait de persifler, mais non pas tant pour le motif de s'amuser que pour distraire le baron et lui porter un coup fatal.

— Mon cher baron, j'avais justement une petite affaire à régler avec vous. Je vous cherchais même un peu… fugit baron de Lar-

dinet ! Mais ce que c'est le hasard, les coïncidences, la destinée, le… enfin, si ce n'est pas le bon Dieu qui vous envoie ici ce soir, c'est assurément l'ange déchu et cornu !… Prenez donc garde à vous, baron, j'ai failli vous faire un petit trou dans la gorge ! Je ne veux pas vous envoyer au diable ric-rac… non ! j'ai, vous dis-je une petite affaire à régler avec vous !

— C'est toi, maudit, qui vas aller chez satan ! rugit le baron qui s'essoufflait rapidement.

— Ha ! ha ! ha ! se mit à rire Flambard. J'oubliais donc de vous informer que ce bon roi le Bien-Aimé aimerait faire votre connaissance. Il m'a assuré qu'il conservait pour votre plaisir un superbe gibet, tout neuf, qu'il fera installer en place de Grève ! Il m'a également informé que…

Flambard s'interrompit net, serra les dents, raidit les jarrets, bloqua l'épée du baron qui, par un coup savant — espèce de botte secrète — venait de manquer la poitrine et le cœur de Flambard d'un cheveu ! Et lui, Flambard, n'avait pu s'empêcher de frémir de malaise… Et les deux lames à ce choc rude élevèrent leurs pointes dans l'air en glissant l'une le long de l'autre, les deux gardes d'acier se heurtèrent violemment, et dans un corps à corps inattendu les deux adversaires se trouvèrent face contre face, souffle contre souffle. Ils se regardèrent une seconde, terribles tous les deux.

Flambard rompit le silence qui venait de se faire.

— Ah ! diable de baron, vous m'en direz tant à la fin ! Vous possédez donc des trucs dont il importe de se défier ! Mais je m'appelle Flambard, vous savez, et on ne me la joue qu'une fois celle-là !

Il exécuta un bond en arrière pour se retrouver aussitôt en garde ; et les deux lames s'engagèrent à nouveau.

Le baron demeurait silencieux, tout à son jeu qu'il était. Mais l'éclat de ses yeux sombres en disaient long… ils étaient effrayants à voir. Flambard ricanait toujours.

— Puisque c'est ainsi, monsieur le baron de Lardinet, reprit-il, nous allons voir à vous désarmer gentiment.

Par quelques passes vives et rapides Flambard essaya de faire sauter l'épée des mains du baron, mais sans réussir. Il s'en étonna grandement.

— Par les cornes de Lucifer ! jura-t-il, vous avez la poigne solide… enchanté ! Et puisque c'est encore ainsi, essayons d'une petite saignée !

Par une feinte en prime Flambard dégagea son épée ; le baron crut voir venir un coup à la tête. Mais dans la seconde même et avec une rapidité qui tenait du prodige, Flambard en quatre abaissa son épée et atteignit le baron à l'épaule droite.

Le baron bondit en arrière, avec un cri de rage, puis retomba en garde, à la grande surprise de Flambard, attaqua, exécuta une feinte savante et tenta un coup droit. Mais à la seconde même l'épée de Flambard voltigea si rapidement, si fantastiquement que le baron s'y perdit tout à fait, si bien que son épée lui sauta des mains pour aller rejaillir contre un mur avec un bruit métallique qui fit grincer des dents le garde, spectateur silencieux et stupéfié de cette lutte fantasmagorique.

Flambard maintenant son épée à un pouce de la gorge du baron. Il dit :

— Maintenant, monsieur le baron de Lardinet si vous ne tenez pas à vomir sur-le-champ tout votre sang maudit, ne bougez pas !

Le baron, haletait, ruisselait, rugissait.

Flambard lui-même était en sueurs ; jamais de sa vie il n'avait joué un jeu aussi serré et aussi rude. Il ne put s'empêcher de complimenter le baron.

— Ma foi, dit-il, je rends hommage à votre habileté, monsieur le baron, vous êtes une fière lame, et avec dix ans plus jeune vous seriez invincible !

— Que voulez-vous de moi ? demanda le baron d'une voix sourde et essoufflée.

— Ah ! c'est juste, je vais vous le faire savoir.

Flambard fouilla la besace à son dos, en tira une courroie et commanda :

— Tendez vos mains !

— Non ! répondit le baron.

— Non ?... Flambard se mit à rire, doucement. Puis il lâcha son épée, sauta à la gorge du baron, le renversa, le coucha à plat ventre sur le plancher, lui ramena les mains au dos et les lia proprement. Cela fait, et comme il restait un bout de courroie assez long, Flambard coupa ce bout de courroie et en ligota solidement les deux pieds du baron. Il se releva ensuite, satisfait, et du pied, tout comme on pourrait pousser un mauvais paquet quelconque, il retourna le baron sur le dos.

— De la sorte, ricana-t-il, on va pouvoir régler nos petites affaires en paix !

Il tourna le dos au baron et alla au garde qui demeurait toujours attaché au plafond.

— Et toi mon gaillard, je parie que tu baiserais ardemment le goulot d'un flacon de vin, n'est-ce pas ?... Que la peste noire étouffe ton ancien maître ce baron de Lardinet... ce qu'il m'a donné une corvée ! Mais ce qui pis est, il allait te laisser là crever de faim et de soif. Attends ! tu vas voir que le sieur Laurent-Martin Flambard est doué du cœur le plus généreux, de l'âme la plus charitable.

Il ôta la besace de son cou et la fouilla pour en tirer un flacon de vin, un morceau de fromage et une brioche. Il fit lestement sauter le bouchon du flacon, fit boire le garde largement puis bouchée à bouchée lui donna à manger tour à tour du fromage et de la brioche. Lorsque le garde eut avalé et brioche et fromage, lorsqu'il eut bien nettement vidé le flacon de vin, Flambard reprit :

— Mon garçon, tu ne m'en voudras pas de prendre avec toi encore quelques précautions. Je vais donc te rappliquer ton bâillon, car il faut que je m'absente. Mais prends patience, je vais revenir. Si tu te montres un tant soit peu gentil, tu ne crèveras pas tout à fait ! Seulement, s'il arrivait que je ne revinsse plus du tout, je te conseille de recommander ton âme à Dieu et de mourir en paix ! Je connais certain abbé qui, sur ma prière, priera pour le repos de ton âme !

Tout en parlant ainsi, mais sans moquerie, avec la plus grande sincérité, il bâillonnait le garde.

Sur le plancher, à cinq pas, le baron demeurait étendu, muet, immobile, mais avec des yeux chargés de lueurs terribles et qu'il tenait obstinément fixés sur Flambard.

Lui, haussa les épaules, ricana, et se mit à passer en revue les objets autour de lui, tout en murmurant :

— Que ferai-je bien de cet animal qui a failli me faire regarder de l'autre côté ?...

Il aperçut près de la porte de sortie un gros tonneau juché sur un chevalet. Il s'en approcha, constata que le tonneau était à moitié rempli d'eau, et parut réfléchir.

Il parut prendre bientôt une décision. Il souleva le tonneau et sourit. Puis il ouvrit la porte, enleva le tonneau dans ses bras et alla en vider le contenu sur la chaussée. Il rentra dans la maison disant :

— Superbe !... Seulement, je ne pourrai achever cette besogne cette nuit, il faut que je m'absente de suite pour me rendre chez le père Croquelin y pratiquer de mon rebec. Mais demain soir...

Il s'interrompit pour aller déposer le tonneau dans un coin de la pièce. Puis il vint au baron le souleva, l'emporta jusqu'au tonneau dans lequel il le laissa tomber. Dans la besace il prit un marteau — ce marteau qu'il y avait vu avec Jean Vaucourt près de la maison en cendres du comte de Maubertin — décloua une planche d'une cloison, la cassa en trois bouts inégaux, en arracha les clous et sur le tonneau posa soigneusement les trois bouts de planche, prévenant de la sorte toute fuite possible du baron.

Cela fait, il se mit à ricaner sourdement.

— Hein ! monsieur le baron de Lardinet, que pensez-vous de cette petite originalité ? Il ne vous manquerait qu'une lanterne pour recopier ce bon Diogène ! Ah ! suis-je stupide ?... j'oubliais de lui mettre un bouchon sur sa gueule torte !...

Le baron, en effet, grimaçait si affreusement qu'il en avait la bouche toute tordue.

Flambard enleva deux planches et d'une guenille fit au baron un bâillon solide. Puis il recloua les deux planches.

— Là, dit-il très satisfait, il n'y a que satan, ton frère, qui pourrait te faire parler et appeler au secours.

Il allait s'éloigner lorsqu'il avisa sa besace par terre.

— Bon, grommela-t-il, j'allais oublier ma besace ! Je pense que j'en aurai besoin encore ! Et puis, ma foi, j'y tiens un peu, moi, à cette besace qu'on a appelée LA BESACE D'AMOUR. Il ricana longuement pour ajouter ensuite : — Si vraiment, baron, cette besace contient quelque mystérieuse poudre d'amour, bonsoir ! elle n'a aucun effet sur ma peau hâlée, ni sur mon cœur dur comme pierre, car je sens que je te hais à vomir sur ta tête de démon !

Avec un éclat de rire sardonique Flambard sortit de la maison et cloua solidement la porte dans son cadre.

— Allons ! se dit-il, si ce chien de Lardinet sort de là avant mon retour, il est plus fort que Lucifer lui-même !...

Et il prit le chemin de la cabane du père Croquelin.

La fête

Àdix heures, le lendemain soir, les deux grands salons du sieur Cadet ruisselaient de lumières. Dans ces salons, sous les gerbes de feu répandues par les lustres et les candélabres une foule somptueuse de gentilshommes, d'officiers, de fonctionnaires, de bourgeois et de dames se mêlait, se confondait dans une variété indicible de couleurs vives d'où jaillissaient les feux multiples des pierres précieuses, où chatoyaient les soies les plus soyeuses, où frissonnaient les dentelles les plus fines, d'où émanaient les parfums les plus exquis.

De toutes parts s'étalaient et s'étageaient les fleurs les plus belles, les plus brillantes, les plus exotiques, toutes venant de la magnifique serre qu'entretenait à grands frais le sieur Cadet. Et le long des murs, splendidement drapés, garnis des tableaux des grands maîtres, couraient des lignées de mahonies, de paulownias, de rhizophores, de magnolias, et quantités d'autres plantes odoriférantes, d'arbrisseaux de formes élégantes qui donnaient à ces salons un peu de physionomie des parterres. Sous les plantes et les arbrisseaux étaient disposés des fauteuils, des tête-à-tête, des divans de sorte que les invités pouvaient, à leur gré, se réunir deux à deux, ou trois à trois, et sous ces palmiers, à l'abri des rizophores, des magnolias, demeurer comme tout à fait à l'écart des autres invités. Là, on y pouvait discuter en toute sécurité certaines affaires mystérieuses… Là, on pouvait se livrer en toute paix aux jeux de l'amour ! Le roi de France, en son palais, n'avait pas d'aménagements plus discrets, mieux combinés, plus sûrement imaginés.

Au delà des salons, resplendissait la salle des festins en laquelle l'on pouvait apercevoir une nuée de laquais aller et venir. La table à elle seule était toute une féerie par l'éclat admirable de ses argenteries, de ses vaisselles d'or, de ses coupes de cristal, de ses carafes aux vins les plus divers, au coloris les plus puissants. Une table de roi n'eût pu égaler celle-là !...

Les invités du sieur Cadet comptaient environ une soixantaine de personnages, disséminés çà et là par groupes, causant, riant, pivotant, se courbant... tous, hautains, fiers, vaniteux, essayant de se donner les allures des courtisans de la cour de Versailles. De fait, de prime abord, cette luxueuse assemblée aurait paru rivaliser avec la cour de Louis XV... c'en était comme la miniature !

Parmi ces personnages l'on remarquait de suite la reine de la soirée qu'on aurait pu appeler la reine de la cité de Québec, la reine de la Nouvelle-France : Madame Péan ! Mme Péan, avec ses trente-deux ans, d'une taille très élégante, de formes admirables, et avec ses beaux cheveux arrangés tout comme ceux de M de Pompadour, resplendissait comme une véritable reine. Sa beauté éclipsait toutes les beautés réunies, en cette nuit de fête, chez le fastueux munitionnaire de la Nouvelle-France. Mais aussi portait-elle ombrage aux autres beautés ! La robe que portait ce soir-là M Péan attirait plus spécialement les regards d'admiration et d'envie : c'était une réplique d'une robe qu'avait portée la marquise de Pompadour l'année précédente lors d'un grand bal donné à l'occasion de l'anniversaire du roi. Selon les chroniqueurs de la mode du temps, cette robe avait coûté à M de Pompadour, ou plutôt au roi de France, ou plutôt au peuple, la jolie somme de quatre-vingt mille livres !

Et M Péan, qui ne dédaignait pas de copier la grande marquise, trônait au beau milieu du premier salon entre deux lustres qui jetaient sur elle leurs clartés profuses. Elle était assise sur un divan oriental, souriante, peut-être un peu ironique, et devant elle se courbait révérencieusement l'intendant royal, toujours magnifiquement vêtu et chamarré. Seulement, chose curieuse, Bigot, contre la coutume, ne portait pas l'épée… Il ne portait pas cette parure nobiliaire que, par contre, portaient avec tant d'ostentation les Péan, les Cadet, les Varin, et tous ces gens issus du bas peuple que les hasards de la fortune ou que les protections occultes avaient portés aux grandeurs et à la puissance ! Non… Bigot ne portait pas l'épée parce qu'il voulait par là même se distinguer de toute cette bande d'escrocs qu'il s'était attachés, qu'il coudoyait volontiers, mais qu'il méprisait au fond.

Car François Bigot était issu d'une famille qui avait appartenu à la judicature, et, par alliance, il était attaché à de grands personnages de la noblesse française : tel le maréchal d'Estrées, son cousin, tel le marquis de Puysieulx. Il ne venait donc pas du bas peuple, mais d'une haute bourgeoisie qui avait rendu de grands services aux rois de France. Il en gardait donc certain orgueil, et certaine vanité ; et pour un peu, s'il eût été moins intelligent, il se fût laissé appeler Monsieur de Bigot. Non… François Bigot était doué d'une haute intelligence, intelligence qu'il aurait pu faire si admirablement servir à son pays ; malheureusement sa nature perverse causa son propre malheur et celui de la Nouvelle-France.

Donc l'intendant s'entretenait avec M Péan dont il admirait la grâce et les charmes.

Non loin de là on voyait le sieur Péan, très richement paré, très hautain. Il affectait les airs d'un grand seigneur et ne s'accolait autant que possible qu'à la plus élégante noblesse. Sa marotte — pour ne pas dire sa passion — était la recherche des jeunes femmes des plus jeunes et des plus belles. Chose assez singulière, les grâces de M Péan semblaient le laisser indifférent ! Peut-être y avait-il mobile ! Peut-être ménageait-il ces grâces divines à M. François Bigot dont il était l'un des protégés et l'un des courtisans !

Et le sieur Cadet… Il était là, naturellement un peu ivre, parcourant les groupes, échappant des plaisanteries très lourdes dont il riait tout le premier ; il allait, un peu sot d'allures, mal dégrossi encore, car malgré l'épée, la culotte de soie, la perruque, le sieur Cadet ne parvenait pas à se débarrasser de ses manières de boucher brutal et vulgaire.

Et sieur Deschenaux, secrétaire de l'intendant sombre, tout de noir vêtu, sans ornements, sans parures, qui semblait faire la cour à une petite femme blonde, pâle quand même sous ses rouges, un peu trop maigre, étalant une profusion de pierres précieuses, enfoncée dans un large fauteuil sous les parfums suaves qui tombaient d'un magnolia. Cette jeune femme, ou mieux cette jeune fille, c'était M Pierrelieu, unique enfant d'un très riche commerçant. On disait alors que M. Deschenaux allait bientôt en faire sa femme et devenir peu après l'associé de son beau-père, mais tout en demeurant le secrétaire et le factotum de l'intendant.

Enfin, pour ne pas nous éterniser dans ces présentations on pouvait remarquer, ô stupeur ! parmi cette foule bigarrée, dans ces toilettes plutôt tapageuses, au sein de ces personnages puant

le vice, oui, on remarquait le notaire-royal, maître Lebaudry ! Mais il n'était pas là pour son plaisir… il était là pour affaires, appelé qu'il avait été par le sieur Cadet. Maître Lebaudry, toujours très gras, était assis près d'un guéridon avec son domestique, Germain, qui, debout, derrière le fauteuil de son maître, droit, grave, solennel, se tenait prêt à répondre au premier appel, au premier signe. Le notaire dégustait lentement un verre de vin tout en discutant certaines affaires avec un gros personnage, aux airs d'importance, qui n'était autre que le commerçant très riche : M. Pierrelieu. Peut-être ce haut bourgeois était-il en train de discuter avec le notaire les termes du contrat de mariage de sa fille avec le sieur Deschenaux !

Or, tandis que la joie, le bonheur, le plaisir étaient partout, sur ce monde doré dans l'éblouissement des lumières, dans l'atmosphère chargée de senteurs exquises, planait l'harmonie d'une musique douce et langoureuse. Cette musique partait d'un recoin de la salle des festins, de sur une estrade entourée de fleurs et de plantes, et c'était celle d'une viole et d'un rebec. À cet instant, la viole et le rebec jouaient la romance qu'avait entendue la veille au soir M de Maubertin chez la mère Rodioux.

Mais on ne pouvait voir les musiciens dérobés qu'ils étaient derrière le rideau de fleurs et de plantes. Mais en jetant un œil indiscret par-dessus ce rideau on pouvait reconnaître le père Croquelin, avec sa besace au dos, avec ses haillons, sa même vieille face ridée, ravagée, mais pleine cependant d'extase, illuminée de toute la poésie et de tout l'art qu'il s'appliquait à donner à son archet et à son instrument.

Mais l'autre musicien, le joueur de rebec… ce n'était pourtant pas Flambard ! Non… c'était un vieux mendiant aussi, à cheveux

tout blancs et fort longs qui tombaient sur ses épaules, misérablement vêtu, portant également la besace, le visage émacié, rayé de rides profondes !... Mais pourtant... cette besace qu'il avait à son dos, ne ressemblait-elle pas à la besace du père Achard... à la BESACE D'AMOUR ?... N'importe ! Les deux musiciens semblaient pris aux charmes de leur propre musique, ils paraissaient s'en enivrer.

Chaque fois qu'ils terminaient soit l'air d'une romance connue, soit l'air d'une danse en vogue à cette époque, soit encore une marche vive et joyeuse pour attaquer un air nouveau, un serviteur s'approchait avec un plateau portant deux coupes immenses remplies d'un vin mousseux que les deux ménétriers se gardaient bien de refuser. Puis la musique reprenait...

Dans les salons la conversation devenait plus animée, la joie grandissait. De temps à autre des valets circulaient avec des coupes pleines de vin, des corbeilles de beaux fruits. L'on vidait avidement les coupes, l'on savourait les fruits qui semblaient fondre dans les bouches.

— Cadet est vraiment grand prince ! fit une fois remarquer l'intendant Bigot avec un sourire quelque peu ironique, au moment où il venait de choquer sa coupe contre celle de M Péan.

— Près de vous, monsieur l'intendant, minauda M Péan, il n'est qu'un diminutif !

— Mais avouez que cette fête dépasse tout ce qu'il nous a offert jusqu'ici !

— Certes, mais cette fête ne saurait égaler encore celles que vous donnez à vos amis !

— Ce qui dépare un peu ses fêtes, reprit Bigot avec un sourire dédaigneux, c'est son attitude : il est toujours demi soûl !

— Il aime tant s'égayer, monsieur l'intendant.

— Mais il en perd pas mal de dignité devant l'admirable société de ces jolies dames dont vous êtes la reine !

— Oh ! il sait se faire pardonner à l'occasion !

— Vraiment ? fit Bigot avec un sourire ambigu.

— Il sait, quand il veut se montrer le plus galant des gentilshommes.

— Mais il n'est pas gentilhomme, madame ! répliqua Bigot avec un air pincé.

— Je sais bien, mais il en prend tout de même les airs.

— De bien faux airs, madame. Tenez ! voyez-le encore, il entretient monsieur Péan ! Ne dirait-on pas que ses gestes ont l'air de vouloir abattre quelque bête de somme ?

M Péan se mit à rire et répliqua :

— Il faut tenir compte, monsieur l'intendant que la nature de l'homme ne se refait jamais !

Bigot se mit à ricaner.

— Madame, reprit-il narquois, je ne vous demanderai pas si la nature de la femme.... Ah ! ça, fit-il tout à coup, n'allais-je pas oublier que vous avez pour le sieur Cadet quelque admiration...

— Qui vous semble inopportune ?...

Et M Péan éclata d'un beau rire qui fit voir le splendide émail de ses dents.

— Ce n'est pas ce que je veux dire, repartit Bigot. Je me demande seulement comment il puisse réussir à captiver les charmes d'une femme distinguée !

— Ah ! croyez-vous qu'il ait déjà réussi à ce jeu ? sourit mystérieusement M Péan qui, disons-le, partageait également ou à peu près ses charmes entre Bigot dont elle semblait la favorite, et Cadet qui désirait en faire la reine attitrée de ses fêtes.

— Je commence à le croire, madame, ou du moins à le penser !

De fait, Bigot ignorait les relations intimes qu'entretenait Cadet et la jolie femme ; car s'il en eût eu vent, l'intendant en aurait été si jaloux qu'il fût devenu un terrible danger pour l'existence de Cadet. Aussi, Cadet et M Péan avaient-ils bien soin de prendre les plus grandes précautions pour que leurs intimités demeurassent ignorées.

— Oh ! monsieur l'intendant, s'écria M Péan avec une stupeur parfaitement jouée, monsieur Cadet s'est-il véritablement voué aux plaisirs de l'amour, lui que je croyais passionné pour deux choses seulement : l'argent et le vin ?

— Vous pouvez, madame, sans crainte ajouter la femme !

— Oh ! mais vous excitez ma curiosité, monsieur l'intendant… Pouvez-vous me dire, ajouta-t-elle à voix très basse, ce que vous auriez par hasard…

M Péan s'interrompit brusquement en entendant d'immenses éclats de rire qui venaient du large vestibule précédant les salons.

Et ces éclats de rire avait attiré l'attention de tout le monde.

Deux gentilshommes venaient d'apparaître donnant tous deux le bras à une jeune fille qui riait aux plus beaux éclats ; et ces deux gentilshommes et cette jeune fille paraissaient ivres.

— Ô mon Dieu ! s'écria M Péan avec une sorte d'horreur, voici Marguerite de Loisel plus grise que ses gris cavaliers !

Bigot partit de rire.

Un grand brouhaha se produisit alors : des gentilshommes, des officiers, des bourgeois, des filles de condition interlope entourèrent le groupe gris, c'est-à-dire Marguerite et les deux gentilshommes qui étaient le vicomte de Loys et le chevalier de Coulevent.

— Vive le vin ! cria de Loys.

— Vive la femme ! clama de Coulevent.

Et au grand amusement de la foule les deux gentilshommes dérobèrent un baiser sur chacune des joues rouges de la belle Marguerite qui riait aux larmes.

— Vive l'amour ! jeta-t-elle à son tour.

Marguerite de Loisel demi ivre… c'était inouï !

Les valets survenaient avec des plateaux encore chargés de coupes remplies au ras bord avec d'autres corbeilles de fruits veloutés.

Et maintenant l'ivresse de l'amour et du vin gagnait presque tous les invités de sorte que l'ivresse du vicomte de Loys et du

Chevalier de Coulevent, de sorte aussi que l'ivresse de Marguerite de Loisel ne furent plus remarquées ! La folie devenait générale !

Mais par quel jeu d'événements ou de circonstances Marguerite de Loisel se trouvait-elle comme une fille de rien, jetée dans ce milieu dépravé ? Qu'était devenu son compagnon du soir précédent, Jean Vaucourt ? Nous le saurons bientôt.

Marguerite, plus belle que jamais dans une magnifique robe de soie écarlate, ses beaux cheveux noirs ceints d'une sorte de diadème, toute couverte de bijoux d'un prix inestimable, était entourée, admirée, courtisée. Cadet s'approcha.

— Ah ! mademoiselle, je viens vous chercher pour vous présenter comme la reine de cette fête.

Marguerite se mit à rire comme une folle, puis elle se jeta au cou de Cadet et se prit à le couvrir de baisers fous.

Ce fut une acclamation formidable… Marguerite fut saisie, élevée au bout de dix bras jeunes et, à travers les deux salons, portée en triomphe jusqu'à la table du banquet dont les apprêts venaient d'être terminés.

En effet, un gong invisible résonna… c'était le signal.

Il était minuit.

. . . . . .

La table était garnie de ses convives.

Tout au milieu, avaient été placés les personnages les plus marquants : d'un côté se trouvait l'intendant avec, à sa droite, M Péan, et à sa gauche le sieur Péan.

De l'autre côté, face à l'intendant, était Marguerite de Loisel. À sa droite se tenait Cadet, à sa gauche M Pierrelieu puis Deschenaux. De Loys était à côté de Cadet, de Coulevent à côté de M Péan. Venaient encore M. Pierrelieu et M Saint-Justin ; puis c'était Varin tenant compagnie à M de Bréart dont le mari était actuellement à Montréal ; puis le commandant Vergor et quelques autres qui formaient l'entourage immédiat de l'intendant dans les plaisirs comme dans les affaires.

Car ces hommes se tenaient du coude partout, et tout en se jalousant, tout en se haïssant. Ils n'avaient garde de rompre les liens d'affaires qui les unissaient si étroitement, car ces liens brisés, tous seraient tombés dans l'ornière ! Et ces fêtes grandioses étaient payées à même les deniers du peuple… du peuple qui ne cessait de demander du pain pour se nourrir… du peuple hâve et famélique qu'on ne cessait de réquisitionner… du peuple à qui l'on revendait à un prix exorbitant des marchandises que le roi envoyait au pays pour n'être payées qu'au prix coûtant, sauf un léger pourcentage destiné à la cassette royale. De fait, le roi touchait son pourcentage, mais c'était après que le peuple l'eut cent fois payé entre les mains des requins qui dirigeaient les affaires et le commerce. Oui, tandis que le peuple — laboureur sans farine et sans lard, artisan sans travail et sans pain — gémissait et mourait peu à peu, ces infâmes personnages se gavaient des mets les plus délicats, se noyaient dans les vins les plus recherchés, étalaient un luxe de vêtements, de bijoux, de maisons, de mobiliers dont la valeur commerciale eût suffi à nourrir pendant trois années toute la colonie et à couvrir les frais de la guerre ! Outre ces dépenses incalculables faites pour les orgies et les folies, ces prévaricateurs, ces concussionnaires, ces ignobles voleurs entassaient millions sur millions, si bien que leur fortune devenait pour chacun

phénoménale. Bigot était plus riche que le roi ! Cadet était plus riche que Bigot et le roi ! Péan était plus riche que Cadet et le roi ! Varin était plus riche que Péan et le roi ! Bréart… Mais arrêtons-nous…

Àune extrémité de la table on avait placé le notaire royal, Maître Lebaudry, en attendant que ses services professionnels fussent requis, mangeait et buvait ferme, mais sans perdre une seconde l'immobilité de ses traits, et laissant ses grands yeux bleus aller d'une femme à l'autre. Car maître Lebaudry, était célibataire, et tout honorable qu'il était, il admirait le sexe, et plus spécialement ce sexe poudrée, fardé, frisé, et qui, demi ivre, se pendait au cou des hommes avec un abandon qui frisait l'impudeur ! Mais alors le notaire fermait les yeux, puis trempait son nez dans sa coupe de vin.

Mais quelles affaires professionnelles pouvaient bien nécessiter, en cette nuit de fête, la présence du notaire-royal.

Nous allons le voir.

Dans un chahut indescriptible d'éclats de rire, de chocs de cristaux, de calembours jetés à pleines gorges, la musique de la viole et du rebec continuait de répandre ses sons harmonieux ou plaintifs et donnait à ce festin sardanapalesque un cachet d'invraisemblance.

Or, pendant que bombance redondait, les musiciens de temps en temps échangeaient quelques paroles.

— Voilà, dit une fois le père Croquelin à son compagnon, que la véritable scène va commencer… ayons de l'œil !

— Père Croquelin, répondit l'autre mendiant à qui l'on eût donné au moins cent ans d'existence, j'ai l'œil bien ouvert et l'oreille bien tendue. Que pensez-vous qu'il va se passer ?

— Je n'en sais rien. Mais j'ai le pressentiment que ce sera quelque chose de remarquable, peut-être quelque chose de terrible ! Car, voyez-vous à voir cette bande de démons boire manger, jacasser comme ils font, je sens qu'il se prépare quelque chose… un événement auquel nous ne sommes pas préparés !

— Flairez-vous bataille ? demanda l'autre mendiant.

— Cela pourrait fort bien se produire : voyez les épées qui s'agitent dans leurs fourreaux. Dans l'ivresse qui augmente, un rire mal résonnant, une parole dite un peu haut, un rien peut les faire jaillir !

— C'est vrai. Voyez-vous quelque part, père Croquelin une épée sans maître ?

— Non. Mais je sais une très belle panoplie à laquelle sont accrochées de jolies rapières comme votre main se plairait à les caresser.

— Et où se trouve cette belle panoplie ?

— Là, dans le vestibule… exactement entre les deux salons, sur le mur de gauche.

— Merci, père Croquelin. Il est toujours bon de savoir où mettre la main, quand on a faim et que les plats sont vides !

— Bon ! reprit le père Croquelin, voyez le sieur Cadet qui se lève.

— Il est soûl !

— Mais il va faire son petit discours quand même, ricana le père Croquelin.

— Devrons-nous arrêter notre musique ?

— Pas avant qu'on nous le commande.

— En ce cas, père Croquelin, nous en serions rendus à notre dernier numéro ? Attaquons donc un air guerrier, s'il doit y avoir bataille… par exemple « La Marche des Mousquetaires ».

— Soit ! consentit le père Croquelin.

Puis, battant la mesure de son archet, il dit :

— Hop !… une… deux… trois… !

Et alors, juste au moment où Cadet venait de demander le silence autour de lui, la viole et le rebec se lancèrent dans une marche endiablée qui souleva les applaudissements des invités.

Sur un geste de Cadet deux serviteurs accoururent portant des plateaux de liqueurs fines, de vins, de fruits, de fromage, de brioches dorées… ils enjoignirent aux deux musiciens de cesser momentanément leur musique, et de se restaurer pendant que le sieur Cadet allait prononcer un discours.

De fort bonne grâce les deux ménétriers se rendirent à cette aimable invitation.

— Amis, cria Cadet d'une voix rendue indistincte par l'ivresse, la langue pâteuse, zézayant terriblement, titubant et se retenant à la table pour ne pas retomber sur son siège… amis, reprit-il, à présent que nous sommes arrivés au dessert, nous allons passer

au grand numéro de notre fête ! Et cette fête, dois-je vous le rappeler ? c'est la digne célébration de la belle victoire gagnée à Chouagen par nos armes françaises sur les armes anglaises.

— Vive les armes du roi de France ! clama une voix.

Un vivat formidable s'éleva et emplit toute la spacieuse demeure ; ce fut comme un tonnerre qui roula durant une minute.

Puis Cadet reprit la suite de son discours :

— Oui, mes amis, soyons joyeux sujets du roi, heureux enfants de la belle France…

Marguerite de Loisel interrompit le sieur Cadet par un long éclat de rire qui fit bondir son sein.

De nombreux rires firent chorus.

— Amis… amis… cria Cadet, c'est la reine de cette nuit qui vous commande la joie et l'amour !

— Vive l'amour ! rugit Marguerite en élevant une coupe pleine de vin qu'elle vida ensuite d'un seul trait.

— Bravo !

— Vive Marguerite !

— Vive la reine !

— Vive l'amour ! jeta encore Marguerite.

— Oui, oui, clama Cadet, la reine a dit vrai… Vive l'amour ! Car, je vous le dis, c'est un vrai drame d'amour qui va se dérouler sous nos yeux, et vous allez à l'instant en connaître les personnages principaux.

L'immense curiosité que suscitèrent ces paroles fit régner un silence absolu.

Cadet fit un signe à de Coulevent.

Celui-ci se leva et déroula un parchemin attifé de rubans multicolores.

— Monsieur le chevalier de Coulevent, reprit Cadet avec un sourire mystérieux, va nous donner lecture du prologue de ce drame d'amour.

Il s'assit.

Une troisième fois Marguerite de Loisel jeta ce cri :

— Vive l'amour !

En même temps elle se pencha et du bout de ses doigts roses envoya un baiser à de Loys qui partit de rire.

Mais de Coulevent parlait, ou plutôt il lisait à haute voix :

— En la demeure du sieur Michel Cadet, munitionnaire de la Nouvelle-France, ce soir, ce trente septembre 1756, et pardevant maître Lebaudry, notaire-royal, ont eu lieu les fiançailles… de mademoiselle Marguerite de Loisel dit Lardinet…

De Coulevent fut interrompu par un cri terrible que venait de jeter Marguerite à ce nom prononcé de Lardinet.

L'œil sanglant, la lèvre écumeuse, le geste farouche, elle essaya de se lever. Cadet d'un geste l'apaisa.

— Laisse donc, folle fille, c'est une comédie… il faut rire !

— Vraiment ? bégaya-t-elle, stupide… Tu dis Cadet, que c'est pour rire ?

Et de suite elle éclata de rire en saisissant.

Mais nul rire ne participa au sien… il y eut comme un silence glacial et tragique !

Marguerite, surprise, hébétée, suspendit sa coupe entre la table et ses lèvres.

Mais de Coulevent poursuivait :

— Et… du sieur clerc de notaire, Jean Vaucourt !

— Par la foudre !… retentit tout à coup sur l'estrade des musiciens une voix nasillarde.

Il y eut un moment de profonde stupeur.

— Silence ! souffla le père Croquelin à son compagnon qui venait de prononcer ces paroles. Silence ! reprit-il, ou nous sommes tous morts !

Toutes les têtes à l'instant s'étaient tournées vers l'estrade, des épées furent à demi tirées des fourreaux… Mais à l'instant même aussi tous les yeux virent un mendiant marcher sur l'estrade, tituber, éclater d'un rire idiot, osciller, lever sa coupe pleine qui renversait, puis tout à coup s'écraser lourdement et rouler en bas de l'estrade, dans la salle à manger, où il demeura ivre-mort sa tête par hasard reposant sur sa besace. Et ce mendiant, c'était celui qui avait joué du rebec.

De Loys se précipita l'épée à la main, de Coulevent le suivit, plusieurs officiers et gentilshommes se précipitèrent à leur tour…

Mais aussitôt de Loys lançait un grand éclat de rire, retirait la besace de sous la tête du mendiant ivre, la piquait à la pointe de son épée et, l'élevant au-dessus de sa tête, criait :

— La besace d'amour !... Combien pour la besace d'amour !

Un tonnerre de cris retentit.

Par pitié ! par pitié ! clama la voix effrayée du notaire-royal !

Mais sa voix fut aussitôt couverte par cette clameur soudaine :

— À moi la besace d'amour !

Et celui qui avait poussé cette clameur bondissait dans la salle des festins, se ruait à travers la foule des convives excités. Et c'était un jeune homme, un jeune homme vêtu d'un habit d'arlequin... il riait... il rugissait :

— À moi la besace d'amour !

Et le jeune homme était face à face avec le vicomte de Loys.

La foule enthousiasmé cria :

— Le fiancé... le fiancé...

C'était Jean Vaucourt !

Marguerite saisit rapidement une carafe sur la table et la lança à la tête de Loys avec ce mot :

— Lâche !

Le vicomte chancela, échappa la besace...

Jean Vaucourt la releva et la passa à son dos, puis il croisa les bras et, défiant, regarda encore de Loys à la face.

Cadet cria :

— Jean Vaucourt, voici ta fiancée !

Il repoussa rudement Marguerite vers le jeune homme.

— Oui, cria celui-ci à son tour, je suis Jean Vaucourt…

Des voix tonnantes l'interrompirent :

— Qu'on le fiance donc !

— Malgré lui, s'il le faut !

— Oui, de gré ou de force !

Il se produisit un vacarme épouvantable.

— Que signifie cette comédie ? râla Marguerite à Jean Vaucourt.

— Cela signifie mademoiselle, que vous avez absorbé des narcotiques sans le savoir et qu'on veut vous faire faire une odieuse bouffonnerie !

— Mais vous… avec cet accoutrement…

Marguerite le regardait avec stupéfaction.

— Moi, sourit Jean Vaucourt, j'ai simplement fait mine d'être sous l'effet des mêmes narcotiques que je me suis bien gardé d'avaler. Et maintenant la comédie qu'on voulait jouer à nos dépens va se changer en une tragédie aux leurs !

Ces paroles avaient été échangées pendant que les convives quittaient la table, pendant que les hommes apprêtaient leurs épées, pendant que la bataille se préparait.

Jean Vaucourt marcha tout à coup jusqu'à de Loys et le frappa au visage de sa main en disant :

— Gentilhomme de rue, voilà !

Ce fut une ruée féroce contre le jeune capitaine. Des sièges furent renversés, des ustensiles, des vaisselles, des plats encore tout pleins furent jetés par terre, un candélabre, fut renversé mettant le feu aux nappes…

— Le feu ! rugirent des voix.

Des serviteurs se précipitèrent, éteignirent les flammes.

Une voix domina tous les bruits :

— Sus à Jean Vaucourt !

— À mort !

Déjà de Loys menaçait le jeune homme de son épée.

Alors Marguerite de Loisel arracha l'épée de Cadet, la tendit au capitaine et cria :

— Défends-toi, Jean Vaucourt !

— Mort ! mort ! hurlèrent des voix enragées.

Les clameurs s'étaient élevées en ouragan, l'ivresse des vins se changea en ivresse de la bataille, trente épées se heurtèrent à celle de Jean Vaucourt qui, par un saut prodigieux en arrière

s'était trouvé le dos au mur près d'une porte en forme d'arcade qui donnait sur le vestibule.

Les clameurs épouvantées des femmes se mêlaient aux cris de mort poussés par les officiers et les gentilshommes dont les attaques furieuses étaient habilement parées par l'épée agile de Jean Vaucourt. Ah ! ce n'était plus le clerc de notaire dont on s'était moqué à l'envi ! Et parmi tous ces ennemis de Jean Vaucourt la surprise fut immense.

Toutes les femmes s'étaient hâtivement retirées dans le salon qui précédait la salle des festins, et là demeuraient silencieuses et agitées tout en suivant les péripéties de la bataille qui commençait.

Seuls Bigot et M Péan étaient demeurés à leur place.

— Mon Dieu ! pleura M Péan, nous allons mourir !

Calme et froid comme un capitaine sur son navire en détresse Bigot répondit :

— N'ayez crainte, madame, on ne touche pas à l'intendant-royal !

— Par prudence, allez chercher une épée !

— Madame, je n'ai besoin d'épée, je vous l'assure !

Àquelques pas d'eux seulement les épées cliquetaient… Jean Vaucourt, malgré son habileté, malgré sa vigueur, faiblissait sous le nombre. Déjà quelques épées l'avaient atteint légèrement, et il sentait que sa dernière heure allait sonner. Mais il ne voulut pas mourir seul… Avec une énergie sauvage, il se mit à attaquer tout en parant ; deux officiers furent gravement blessés. La fureur

grandit chez les ennemis du jeune homme, chacun voulut de sa propre lame abattre Jean Vaucourt. Il y eut une poussée, des cris, de la confusion.

— Il m'appartient ! clama de Loys !

Il venait de bousculer trois ou quatre officiers qui faisaient face à Jean Vaucourt et qui voulaient en finir. Et de Loys se trouva le principal adversaire du jeune capitaine. Mais cela n'empêcha pas la confusion de grandir…

Or, cette confusion permit aux événements de changer de face.

Pendant que tous les regards se rivaient ardemment sur les combattants, le vieux mendiant, qui avait roulé ivre-mort en bas de l'estrade, se releva doucement, rampa sous la table, puis sous les arbrisseaux qui s'alignaient le long des murs, puis atteignit la porte donnant sur le vestibule… Jusque-là, il était demeuré inaperçu. Mais là se tenait en tas toute la valetaille, qui demeurait immobile spectatrice de la bataille. Cette valetaille, en apercevant le mendiant, poussa un cri et se recula en désordre vers le fond du vestibule. Mais le mendiant venait de faire un bond énorme jusqu'à la panoplie d'où il décrochait une longue rapière, et d'un bond encore il apparaissait à côté de Jean Vaucourt, fulgurant, terrible. Et il était à peine apparu, il avait à peine fait siffler la rapière, que trois gentilshommes étaient étendus sur le carreau.

Une clameur effroyable retentit avec ce nom :

— Flambard !…

Oui, c'était Flambard… et le sang déjà ruisselait, les gentilshommes et les officiers tombaient ou se retiraient du combat,

éclopés, sanglants. La rapière de Flambard et l'épée de Jean Vaucourt faisaient un véritable massacre : dix cadavres déjà gisaient sur le tapis de la salle des festins.

Tout à coup un domestique accourut vers Bigot, tout effaré, tout tremblant :

— Monsieur, murmura-t-il, monsieur Rigaud de Vaudreuil vient d'arriver.

Sans se troubler le moindrement l'intendant s'avança vers les combattants et prononça tranquillement :

— Rengainez, gentilshommes du roi !... c'est monsieur de Vaudreuil !...

Où justice est rendue au comte de Maubertin

Les épées s'arrêtèrent, suspendues, le silence se fit, puis les lames rentrèrent vivement dans les fourreaux. Seuls Flambard et Jean Vaucourt gardèrent leurs épées à la main.

Il était temps... Rigaud de Vaudreuil pénétrait dans le premier salon accompagné de quelques officiers de sa suite.

Cadet se précipita, tout étourdi de cette visite inattendue, un peu inquiet même.

— Monseigneur... bégaya-t-il... mille pardons ! Nous ne savions pas. Nous vous avons attendu, mais comme vous ne veniez pas...

Rigaud de Vaudreuil esquissa un sourire sans signification, car il connaissait d'ores et déjà les orgies auxquelles se livraient ces louches personnages, et répliqua :

— Si je n'ai pu venir à votre fête, monsieur, c'est pour le motif que des affaires de haute importance m'ont retenu. Je vous demande donc pardon de vous déranger. Mais une affaire impérieuse me conduit chez vous ce soir.

Durant l'échange de ces paroles courtoises tous les invités avaient envahi le premier salon. Les gentilshommes et les officiers avaient de leur mieux réparé leur toilette, les femmes s'étaient remises un peu de leur émoi, et dans la salle à manger les nombreux serviteurs avaient en quelques secondes fait disparaître toutes traces du combat. De sorte que Vaudreuil ne parut nullement soupçonner ce qui venait de se passer en la demeure de monsieur Cadet.

Après Cadet, l'intendant, souriant, s'approcha de Rigaud de Vaudreuil.

— Monsieur, dit-il de cette voix qu'il savait rendre si suave, c'est un grand honneur que vous nous faites !

— Monsieur l'intendant, répliqua froidement Rigaud, comme je l'ai expliqué à monsieur Cadet, c'est une affaire urgente qui m'amène. L'on vient de m'apprendre que monsieur le comte de Maubertin est en cette maison.

— Ah ! monsieur le comte de Maubertin… s'écria Cadet avec une profonde révérence faite dans le but de cacher l'émoi qui venait de l'assaillir, c'est exact, monsieur. Depuis deux mois monsieur le comte est sous les soins de mon médecin.

— On dit qu'il a été blessé lors de l'incendie de sa maison ? fit interrogativement Rigaud.

— Parfaitement. Mais mon médecin m'assurait pas plus tard qu'hier que monsieur le comte serait tout à fait remis dans deux ou trois jours.

En prononçant ces paroles Cadet échangea un regard d'intelligence avec l'intendant.

Bigot appela un domestique et lui dit à voix très basse :

— Vous savez mes instructions relatives au comte de Maubertin ? Eh bien ! allez le prévenir.

Le domestique disparut.

Cependant Rigaud avait répondu à Cadet :

— En ce cas, monsieur, il lui serait possible de venir entendre certaine communication que j'ai à lui faire ?

— Mais certainement, monsieur. Je vais donner des ordres pour qu'on aille prévenir monsieur le comte.

Et Cadet fit mine d'appeler un domestique.

— Inutile, intervint Bigot, monsieur le comte sera ici dans un instant.

En attendant Cadet voulut offrir l'hospitalité à M. de Vaudreuil et aux personnes de sa suite en commandant des vins et des fruits. Mais Rigaud l'arrêta au geste.

— Pardon ! dit-il. En attendant Monsieur de Maubertin, je désire faire part à monsieur Jean Vaucourt que j'aperçois là, que le

marquis de Vaudreuil le nomme capitaine de ses gardes en son Château Saint-Louis.

Cette nouvelle causa une stupeur énorme.

Jean Vaucourt s'approcha et dit :

— Monsieur je remercie monsieur le marquis de Vaudreuil de sa bienveillance et de la confiance qu'il daigne placer en mon humble personne. J'accepte avec empressement ce poste.

Tous les gentilshommes et officiers se regardèrent avec ahurissement, car ce poste de capitaine des gardes, si convoité, n'était d'ordinaire confié qu'à un gentilhomme et officier en même temps de l'armée régulière.

Rigaud de Vaudreuil saisit cet étonnement, sourit et reprit en s'adressant au capitaine :

— C'est bien, monsieur, j'instruirai mon frère monsieur le marquis, de votre acceptation. Vous vous trouvez donc séance tenante muni de tous les pouvoirs de ce poste. Monsieur de Croix-Lys étant tombé gravement malade à Montréal, monsieur le gouverneur a pensé que vous étiez tout désigné pour le remplacer.

— Monsieur le comte de Maubertin ! annonça un domestique.

Le comte apparut, pâle, amaigri, mais vigoureux encore.

— Monsieur, dit-il à Rigaud, j'apprends que vous désirez me voir, et je me rends à votre appel.

— Monsieur le comte, le gouverneur m'avise d'avoir à vous informer au plus tôt que le roi de France vous commande d'aller reprendre votre poste d'intendant-général à Pondichéry.

Une nouvelle sensation se produisit parmi les gentilshommes.

— Merci, monsieur, de cette bonne nouvelle, répondit le comte. Mais je vous prie de me permettre de serrer de suite les mains de mes amis.

Et le comte s'élança vers Flambard.

— Ah ! mon cher ami, s'écria-t-il, que je suis content ! Et ma fille qu'en savez-vous ?

— Elle est en sûreté, monsieur le comte, au Château Saint-Louis où elle vous attend.

— Et vous capitaine ? dit le comte en offrant sa main à Jean Vaucourt.

— Monsieur le comte, vous trouverez bizarre de voir un capitaine des gardes de monsieur le gouverneur drapé d'un habit d'arlequin, n'est-ce pas ? Ah ! si vous saviez l'affreuse comédie qu'on avait préparée… Depuis hier j'étais prisonnier en cette maison…

— Comme je l'étais moi-même, sourit le comte avec mépris tandis que son regard, par ricochet, se posait sur Cadet et Bigot à quelques pas de là.

Tous les trois alors, se retirèrent un peu à l'écart, et à voix basse Jean Vaucourt mit le comte au courant de ce qu'on avait tramé contre eux.

Lorsque le comte eut été mis au courant, il dit :

— Mes amis, faisons mine de rien pour le moment. Mais je vous assure que le jour des comptes à régler est proche.

Puis apercevant tout à coup la besace au dos du capitaine.

— Quoi, fit-il, avec une surprise amusée, vous avez donc retrouvé la besace du père Achard ?

Flambard se mit à rire :

— N'oubliez pas, dit-il, que cette besace s'appelle LA BESACE D'AMOUR. Et ce soir encore, monsieur le comte on l'avait mise à l'enchère !

— Vraiment ? Et c'est vous capitaine, sourit le comte, qui vous êtes rendu l'acquéreur ?

— De force, oui, répondit Jean Vaucourt.

— Eh bien ! conservez-la, mon ami, peut-être vous portera-t-elle chance un jour !

Àce moment Cadet s'approcha du comte.

— Monsieur le comte, dit-il avec un sourire contraint, je suis charmé de vous savoir tout à fait remis, et je me permets de vous féliciter de la confiance que vous rend le roi.

— Monsieur répondit froidement le comte, je vous remercie de votre hospitalité et des soins que vous m'avez fait donner. Croyez bien que…

Bigot intervint alors et avec son aimable sourire :

— Ah ! monsieur le comte, je vous l'avais bien dit que le roi ne saurait oublier un bon serviteur !

— Monsieur l'intendant, répliqua le comte avec une froide politesse, je savais toujours que le roi n'oublie pas de récompenser

ses serviteurs fidèles, comme je savais qu'il sait punir et châtier — tel ce baron de Loisel — les serviteurs qui ont manqué de probité et de loyauté !

Bigot pâlit légèrement sous le trait adroitement décoché.

Mais le nom de Loisel avait été entendu de Rigaud qui s'approcha pour demander :

— Mais ce baron de Loisel, dit-il en regardant Bigot, n'avait-il pas été commis à votre surveillance ?

— Parfaitement, monsieur. Malheureusement il a réussi à corrompre deux de mes serviteurs qui lui ont donné la clef des champs.

— En ce cas, capitaine, dit M. de Vaudreuil à Jean Vaucourt, il importe de lancer des agents à ses trousses.

— Monsieur, intervint Flambard, ce serait peine perdue : en ce moment le baron de Loisel est sur le seuil de l'éternité.

Et Flambard souriait avec mystère.

— Eh bien ! tant mieux, s'écria Rigaud. Un procès pour une telle crapule serait encore trop d'honneur. Monsieur le comte, ajouta-t-il en se tournant vers Maubertin, permettez-moi de vous emmener au Château où vous attend avec une très grande angoisse mademoiselle de Maubertin.

— Merci, monsieur, j'accepte avec la plus vive reconnaissance.

Les adieux se firent de part et d'autre courtoisement et froidement, et le comte de Maubertin suivit Rigaud de Vaudreuil.

La stupéfaction était encore à son comble parmi les gentilshommes, officiers, bourgeois et dames que Jean Vaucourt, laissant Flambard à l'écart, s'approcha de Bigot et dit à voix basse et menaçante :

— Monsieur, vous savez que je suis le capitaine des gardes ; vous reconnaissez la trame infâme que vous avez ourdie de concert avec Michel Cadet contre Monsieur de Maubertin et sa fille, et vous reconnaissez encore que vous avez fait assassiner hier mon pauvre père…

— Monsieur, interrompit durement Bigot, prenez garde de prononcer des paroles irréparables ! Avant de porter des accusations il importe de posséder quelque preuve !

— Écoutez, commanda rudement Jean Vaucourt, je n'ai qu'un signe à faire et je vous fais arrêter, je vous fais charger de chaînes, puis je vous expédie en France pour que le roi ait l'opportunité de vous demander des comptes !

— Faites ! répliqua Bigot qui n'avait pu s'empêcher de blêmir.

— Ne me défiez pas, monsieur ! gronda Jean Vaucourt.

— Eh bien ! Jean Vaucourt, je vous défie de toucher à l'intendant-royal !

Et Bigot se dressa avec un souverain mépris.

Jean Vaucourt se haussa également et dit :

— C'est bien, je n'ai pas la preuve ce soir, mais je la tiendrai un jour. Et alors, monsieur je vous avise d'avoir à vous bien tenir ; car, sachez-le, l'heure du châtiment sonnera bientôt !

Et, méprisant, il alla rejoindre Flambard disant :

— Allons-nous-en, mon ami, j'étouffe en cette atmosphère maudite !

Flambard l'arrêta.

— Vous oubliez donc Marguerite de Loisel ?

Jean Vaucourt frémit.

— Pauvre fille ! murmura-t-il. Puis il ajouta en entraînant son ami :

— Allons nous-en, Flambard !

Tous deux sortirent de cette maison, dont les murs suintaient le vice et la lèpre… ils s'en allèrent pour n'y plus remettre les pieds.

Quant à Marguerite de Loisel, ils ne l'eussent pas retrouvée : elle avait disparu !

Et disparu aussi le père Croquelin !

Et disparu encore le notaire-royal !

Là autour de Bigot et de Cadet, il ne restait plus que la fange…

La nocturne besogne de Flambard

Il était environ trois heures de nuit, lorsque Flambard arriva avec un charretier devant la maison du père Vaucourt.

Les deux hommes pénétrèrent dans la maison, enlevèrent le tonneau dans lequel le baron de Loisel avait été déposé et le transportèrent dans la charrette. Mais avant de s'éloigner Flambard rendit la liberté au garde, disant sur un ton menaçant :

— À présent, file au Château et rapporte-toi à ton nouveau capitaine, Jean Vaucourt !

Le garde jeta à Flambard un regard ahuri et s'élança dans l'obscurité de la nuit.

Peu après la charrette portant Flambard et le tonneau se mit en marche vers la Haute-Ville pour s'arrêter, au bout d'une demi-heure, au delà de la porte Saint-Louis.

Flambard se fit aider à descendre le tonneau, paya largement le charretier et le renvoya, disant :

— Ici, ta besogne finit… va !

L'homme s'en alla avec sa charrette.

Flambard se mit à rouler son tonneau le long des murs extérieurs en gagnant la partie la plus élevée du promontoire. À un endroit, le sentier rocailleux était si étroit, que le tonneau roulait difficilement.

— Est-il lourd un peu cet animal ! grogna Flambard.

Àsa droite, il apercevait vaguement un précipice qui lui parut, dans l'obscurité, d'une profondeur insondable. Mais cet abîme ne paraissait ni l'effrayer, ni l'intéresser. Il roulait son tonneau plus loin… jusqu'au sommet du promontoire où, d'une hauteur vertigineuse, il dominait le fleuve sombre. Là le cap était tranché presque verticalement.

En bas se dressaient des rochers noirs contre lesquels venaient clapoter les eaux du fleuve.

Flambard s'était arrêté très essoufflé, car la besogne avait été rude. Puis il se mit à ricaner, se pencha vers les planches qui fermaient la gueule du tonneau et parla ainsi :

— Hé ! monsieur le baron de Lardinet !... si vous pensez avoir une âme à sauver, faites votre acte de repentir avec Dieu, car l'heure de votre châtiment a sonné ! Vous avez commis bien des crimes, et il serait injuste que vous ne fussiez pas puni. Déjà deux de vos acolytes de Pondichéry ont été sur l'ordre du roi exécutés en place de Grève à Paris. Aujourd'hui, votre tour est venu !

Il ricana longuement et reprit, narquois :

— Quel beau saut vous allez faire tout de même ! Vraiment j'envie presque votre sort ! C'est un petit voyage dans l'espace que vous ne regretterez pas assurément ! Il va vous sembler — j'en jurerais ma propre âme — que vous descendez en enfer, ce que je vous souhaite bien de tout mon cœur !

Sans cesser de ricaner Flambard apprêta le tonneau de façon à le faire rouler dans l'abîme.

— Voyons ! monsieur le baron, dit-il encore, est-ce fait ? Vous partez... Allons ! une... deux... Vous partez, vous dis-je !... et trois !

Flambard donna une rude poussée, et le tonneau, comme un bolide, tomba dans le gouffre.

Flambard se pencha au-dessus de l'abîme effrayant, écouta, regarda... Tout avait disparu. Mais la minute d'après il perçut un

bruit sourd quelque chose comme un craquement sinistre puis le silence se rétablit.

Alors, il se releva en essuyant son front en nage et dit :

— Par les cornes de lucifer ! j'ai eu presque peur !

Il fit un pas de recul, comme s'il eût été soudain pris de vertige. Mais il ne fit qu'un pas car une voix âpre, haineuse et ironique se mit à ricaner lourdement à trois pas devant lui, et Flambard aperçut une silhouette humaine qui, le bras étendu, l'ajustait d'un pistolet.

— Par l'enfer ! jura Flambard avec la plus grande stupeur, le baron de Lardinet !...

C'était inimaginable !... Oui, c'était bien le baron de Loisel qui ricanait et disait :

— Ah ! ah ! maître Flambard... une belle vengeance à votre crédit... C'est un cadavre que vous avez précipité en bas... c'était le cadavre du père Vaucourt !

Et le baron riait à se tordre.

Flambard n'en osait croire ni ses yeux ni ses oreilles.

— Allons ! maître Flambard, ce soir, c'est mon tour ! Avouez au moins que c'est un bon tour ! Tantôt vous avez eu la bienséance de vous occuper de mon âme, vous m'avez conseillé de la recommander à Dieu ! Eh bien ! à mon tour je vous donne le même conseil. Seulement, je ne vous en donne pas long... dix secondes !

— Dix secondes ! éclata de rire Flambard… c'est plus qu'il ne m'en faut !

Mais le coup de pistolet résonna… s'éleva dans les échos de la nuit.

Le baron lança un cri de rage… Flambard n'avait pas été atteint. Au moment même où le baron pressait la détente, Flambard se ployait, rampait, se redressait, se jetait sur le baron, l'enlevait dans ses bras nerveux et essayait de le jeter dans le gouffre, rugissant :

— Ah ! par les deux cornes de Satan ! maître Lardinet, vous faites toujours un vilain jeu…

Lardinet s'était cramponné à Flambard…

Une lutte suivit… mais une lutte effroyable, sur le bord du précipice, dans un espace d'à peine trois mètres. Chacun des deux adversaires cherchait à s'enlever et à se lancer dans l'espace, dans le vide affreux. Et un faux pas, un mouvement mal calculé de la part de l'un ou de l'autre, tous deux pouvaient rouler dans l'abîme.

Et cette lutte, silencieuse, farouche, troublée seulement par le halètements des poitrines, par le craquement des os, par le grincement des dents, dura dix minutes. Aux deux ennemis elle parut durer un siècle… deux siècles peut-être !

Mais tout à coup le baron fit entendre un cri terrible…

La main droite de Flambard venait d'un coup de poignard de percer la gorge du baron qui abandonna son étreinte, et lui, Flambard, d'un effort suprême lança son ennemi dans le

gouffre… et son effort avait été si violent qu'il manqua d'y tomber lui-même !

Mais non… il était tombé sur les genoux, suffoqué, haletant, mordant la pierre de ses ongles pour se retenir, pour regarder, pour écouter…

Ah ! cette fois tout était bien fini !

Flambard s'écarta de l'abîme, se redressa, et vacillant, se glissa le long des murs. Il s'en allait, épouvanté, poursuivi par la vision terrible de l'abîme qui, un moment, l'avait attiré.

Il s'en allait comme un fou, ricanant, grommelant :

— L'enfer de ce Lardinet ! Par les mille et mille potences !… Ah ! non, pas de ça, Flambard, mon ami ! Un coup d'épée, soit… et même un coup de dague ! Mais pas de plongée pareille !…

Puis il se mit à courir, comme s'il eût voulu échapper à quelque monstre horrible qui le poursuivait… il disparut !

. . . . . .

Dès le lendemain de ces terribles événements le comte de Maubertin, Flambard et Jean Vaucourt étaient allés donner la sépulture aux deux malheureuses victimes de l'incendie du mois d'août : M de Ferrière et le domestique Anthyme. Puis un prêtre avait été appelé pour bénir les deux fosses.

Quinze jours après le comte et son fidèle ami Flambard, faisaient voile pour la France et, de là, pour Pondichéry. Trois jours auparavant avaient eu lieu les épousailles de Jean Vaucourt et d'Héloïse de Maubertin, et les nouveaux époux avaient accompa-

gné le comte et Flambard au navire qui allait les emporter loin des rives canadiennes.

Au moment où le navire s'éloignait, Héloïse, en essuyant des larmes, cria :

— Voue reviendrez, père ?…

— Oui, oui, mon enfant ! Jean Vaucourt, ajouta le comte, je vous l'ai donnée… soyez lui fidèle !

— Monsieur le comte, répondit le capitaine des gardes, partez tranquille, elle a tout mon amour, elle a toute mon âme !

Du bout des doigts des baisers furent échangées entre le père et la fille, et le navire peu à peu s'éloigna… il disparut dans les brumes du matin.

Les jeunes époux remontèrent lentement vers la Haute-Ville. Les citadins, sur leur passage s'écartaient respectueusement. Tous deux s'en allaient au Château Saint-Louis où ils allaient habiter en attendant que le capitaine eût fait construire la petite maison dont il méditait le plan.

Tout à coup Héloïse s'arrêta avec surprise. Elle regardait venir une sœur Hospitalière. Puis deux petits cris furent échangés :

— Ah ! Marguerite ! prononça Héloïse.

Et Marguerite de Loisel, incapable de se contenir, se jeta dans les bras de la femme de Jean Vaucourt… elle pleurait doucement.

— Pauvre amie, murmura la jeune femme, nous vous avons pensé morte !

— Je suis morte pour ce monde, répondit Marguerite ! Mais, n'importe ! j'ai trouvé l'unique bonheur qui me fût réservé : à présent il ne me reste plus qu'à demander à Dieu d'apaiser sa colère contre un grand coupable…

Puis Marguerite s'arracha soudain à cette douce étreinte et, brusquement, s'en alla. Elle s'arrêta un peu plus loin, comme si elle eût éprouvé un vif regret, et elle prononça avec un sanglot dans la gorge :

— Soyez heureuse, Héloïse !… Soyez heureux, Jean Vaucourt !

Elle s'enfuit.

Le soir de ce jour, dans un petit salon du Château Jean Vaucourt et sa jeune femme sont réunis. Ils ne sont pas seuls : à demi perdu dans un large fauteuil placé devant un foyer aux flammes claires et joyeuses, un vieillard joue de la viole. À quelques pas de là, sur un divan, les deux époux écoutent cette musique qui chante à leur âme. Puis la viole se tait…

— Père Croquelin, murmure Héloïse, jouez-nous l'air de cette romance qu'un soir chez la mère Rodioux…

— Ah ! je me souviens, interrompt le père Croquelin avec un large sourire… Oui, je m'en souviens bien, madame !

Et le père Croquelin, mais non plus le misérable mendiant, mais un tout autre père Croquelin, magnifiquement vêtu, poudré, parfumé, rajeuni de trente ans au moins… un père Croquelin devenu comme un beau-père dont on entoure les vieux ans avec beaucoup de respect, avec beaucoup d'attentions filiales ! Oui, le père Croquelin sourit placidement et commença sur sa viole l'air demandé par Héloïse.

Et tandis que la musique emplissait l'espace de ses sons harmonieux, les regards de jeunes amants se posaient, extasiés, sur deux besaces accrochées l'une près de l'autre à l'un des murs. Sur l'une d'elles apparaissait cette inscription :

LA BESACE D'AMOUR

Ah ! oui, la pauvre besace… elle demeurait là, gardant ses coups d'épée, et les trous de sa toile semblaient peu à peu se refermer comme de vieilles et douces blessures qui sous les baumes magiques se cicatrisent doucement ! Elle était là comme un symbole d'amour avec sa voisine la besace du père Croquelin ! Elle demeurait là comme le symbole d'amour qui unissait ces deux enfants d'une même et grande race !… deux enfants dont l'un était de France, l'autre du Canada !… deux enfants, jeunes et forts, beaux et vertueux, qui allaient de toute âme perpétuer la belle et noble race française d'Amérique !…

FIN

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/La_besace_d%E2%80%99amour. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.